

VIE
OBLATE
LIFE

TOME SOIXANTE-SIX / 1
VOLUME SIXTY-SIX / 1

2007

OTTAWA, CANADA

In memoriam **Émilien Lamirande (1926-2007)**

Émilien Lamirande, fidèle collaborateur de la revue *Vie Oblate Life*, est décédé le 23 mars dernier à Sherbrooke (Québec) à l'âge de 80 ans.

Émilien Lamirande a fait ses premiers vœux chez les Oblats en 1947; il a été ordonné prêtre en 1953. Il a obtenu un doctorat en théologie à l'université d'Innsbruck (Autriche), et il a enseigné plusieurs années au scolasticat Saint-Joseph et à l'Université Saint-Paul, à Ottawa.

Auteur d'un livre sur la communion des saints, une bonne partie de sa recherche s'est orientée sur les saints et les saintes, particulièrement sur ceux de l'Église primitive. Ses écrits témoignent d'une grande rigueur intellectuelle et révèlent une solide formation d'historien. Dans le monde universitaire, il est connu comme un spécialiste de saint Augustin. Il fit sa thèse de doctorat sur l'écclésiologie de s. Augustin, à l'Université Leopold-Franzens (Innsbruck) sous le patronage des professeurs K. et H. Rahner.

Sa carrière de professeur s'est continuée et terminée à l'Université d'Ottawa, au Département des sciences religieuses dont il a assumé la direction. Ses dernières années ont été consacrées à des travaux personnels de recherche. Il a toujours pu compter sur l'aide précieuse de son épouse Claire.

Dès ses années de formation, Émilien a été animé d'un grand intérêt pour l'histoire oblate, en particulier pour notre Fondateur, saint Eugène de Mazenod. Après son départ de la Congrégation, en 1971, il a maintenu cet intérêt. Sa contribution à notre revue dépasse aujourd'hui les soixante articles dont plusieurs ont été traduits en espagnol ou en anglais.

La fidélité d'Émilien Lamirande envers notre revue s'est manifestée jusque sur son lit de mort. En effet, c'est à l'hôpital où il allait bientôt mourir qu'il a révisé l'article que nous publions dans le présent numéro de notre revue. Il a donc éminemment droit à notre prière reconnaissante.

La rédaction

In memoriam
Émilien Lamirande (1926-2007)

Émilien Lamirande, a faithful collaborator with our periodical *Vie Oblate Life*, passed away last March 23 at Sherbrooke (Quebec) at 80 years of age.

Émilien Lamirande made his first vows as an Oblate in 1947 and was ordained to the priesthood in 1953. He received his doctorate in theology at the University of Innsbruck (Austria). He taught at the Scolasticat Saint-Joseph and at Saint Paul University in Ottawa.

He is the author of a book on the communion of saints, and a good portion of his research deals with men and women saints, especially those of the early Church. His writings reveal a great intellectual standard as well as a solid formation in history. In the university milieu he is known as a specialist on St. Augustin.

His career as a professor continued and ended at the University of Ottawa; here he directed the department of religious sciences. His last years were dedicated to personal research projects. He was always able to rely on the precious help of his wife, Claire.

During his years of formation, Émilien already manifested a great interest in Oblate history, in particular for our Founder, Saint Eugene de Mazenod. After he left the Congregation in 1971, this interest persisted. His contribution to our periodical adds up to more than sixty articles, some of which have been translated into Spanish or into English.

Émilien Lamirande's loyalty to our periodical continued right to his dying days. Indeed, in the hospital where he passed away he revised the article we are publishing in the present number of our Journal. He merits greatly our prayer and gratitude.

The Editors

La diversité des ministères dans la première Règle des Missionnaires de Provence et l'expérience du Fondateur

Émilien Lamirande¹

SUMMARY – The A. recalls Saint Eugene's pastoral experience as a priest before 1818 when he wrote the first Constitutions for the young Society of the Missionaries of Provence. He had been involved in the training of priests at Paris and Aix, in preaching and the hearing of confessions, in ministering to youth, prisoners and the dying. When the time came to write a set of Rules for the small Society of missionaries he had gathered at Aix but who were on the point of founding a second community at Notre Dame du Laus, he identified those ministries that were familiar to him as constituting the "ends of the Institute", first the preaching of the Word of God to the people, specially in parish missions, and then the other above-mentioned external works to which he added the public praying of the Divine Office in common with the intention of reviving in some form the religious Orders that had been suppressed by the Revolution. Even though the Founder sometimes gave the impression that the Constitutions were quasi-heavenly inspired, his own love for the poor and wish to serve the most abandoned souls, and his experience with them, is at heart of the Rule. He would then leave to circumstances of time and place the guiding of the Congregation's efforts to answer their needs.

Dans la première partie de la Règle primitive des Missionnaires de Provence (1818) sur les fins de la Société, le premier chapitre, avec la prédication de la parole de Dieu, la suppléance des Ordres disparus et la réforme du clergé, en propose, à la lumière de l'avant-propos et du *Nota Bene*, les grandes orientations. Suivent le chapitre deux, sur les missions, et le chapitre trois, «des principaux exercices». La terminologie du Fondateur Eugène de Mazenod est peu cohérente. Le grand article *Fins de la Congrégation*, du *Dictionnaire des Valeurs oblates*, démontre bien que les missions, longtemps privilégiées, n'étaient quand même qu'un moyen de concourir à sa véritable fin, l'évangélisation des pauvres².

La matière sur la suppléance des Ordres religieux et la réforme du clergé, n'ayant pas été puisée dans d'autres Règles, on pourrait croire, même si on ne leur a jamais accordé autant d'importance qu'aux missions, «qu'il s'agit là de problèmes et de projets apostoliques plus personnels et qui feraient davantage partie du charisme du Fondateur³». N'en serait-il pas, d'une autre façon, de même du chapitre trois qui propose aussi d'autres moyens que les missions pour évangéliser et répondre aux besoins du moment?

¹ Historien, professeur de l'Université d'Ottawa et de l'Université Saint-Paul à la retraite, décédé le 23 mars 2007.

² Y. BEAUDOIN, DVO, pp. 371-390. La Règle de 1982 substitue à «fin», «charisme oblat» et «mission de la Congrégation». Sigles utilisés: DHO: *Dictionnaire Historique des M.O.M.I.*, Rome, t. I, 2004; DVO: F. CIARDI, éd., *Dictionnaire des valeurs oblates*, Rome, 1996; EF: *Écrits du Fondateur*, éd. P.-E. DUVAL, Rome; EO: *Écrits oblates*, Y. BEAUDOIN, éd., Rome; Ét. Obl.: *Études Oblates*, Ottawa; Lesage-Woestman: *La Règle d'E. de Mazenod*, [Ms IV], M. LESAGE et W. H. WOESTMAN, éd., Ottawa, 1994; VO: *Vie Oblate Life*, Ottawa. Nous renvoyons, où il n'y a pas d'ambiguïté, par le seul titre aux articles où nous avons traité plus explicitement certains thèmes évoqués ici.

³ Y. BEAUDOIN, DVO, pp. 375-378.

Des articles parus dans les *Études Oblates* entre 1962 et 1966 sur des ministères dits secondaires, exercés du temps du Fondateur, ont reçu un accueil inattendu. Ils touchaient sans doute un point sensible mais relevaient moins d'une hiérarchie entre les ministères ou de dérogation aux règles générales que d'une souplesse d'interprétation et d'adaptation sous-jacente au texte et conforme à l'esprit du Fondateur, disposé, malgré des hésitations, des doutes et parfois une certaine répugnance, à saisir toutes les occasions pour les siens d'exercer leur zèle.

Nous allons, en première partie, évoquer dans la formation et les premières expériences pastorales de l'abbé de Mazenod, des éléments susceptibles d'éclairer ce chapitre trois qui demeure, à première vue, intrigant et qui est en substance demeuré en vigueur si longtemps. Nous nous arrêterons ensuite à chacun des sept paragraphes qu'il comporte en distinguant ce qui concerne le texte même de ce qui peut en éclairer l'origine ou la signification.

I. Où en était, en 1818, l'expérience pastorale du Fondateur

1. L'acquis du Séminaire

Sans doute à l'époque ne parlait-on pas, au Séminaire Saint-Sulpice, de formation pastorale, ce qui n'empêchait pas les directeurs, en parallèle à leur enseignement sur la sublimité du sacerdoce, de montrer comment l'exercer. L'évêque de Marseille en témoignera plus tard, cherchant à implanter dans son propre séminaire leurs méthodes pour préparer «au ministère de l'enseignement de la religion, depuis le catéchisme jusqu'au sermon proprement dit⁴». Vu son âge et ses antécédents, Eugène se trouvait mieux que quiconque disposé à profiter de tous les moyens qui s'offraient à lui.

Des discours de circonstances, même formels et emphatiques, lui ont permis de préciser et formuler perceptions et ambitions. Son apport aux petits et aux grands catéchismes de la paroisse, plus que de l'initier à la communication, répondait à un besoin de transmettre la parole. Pendant le carnaval, il avait présenté à l'église une méditation de trois-quarts d'heure sur «les amabilités de Jésus-Christ», sans doute influencé par Bérulle⁵. Il a dû y avoir d'autres interventions du genre. De plus, il pouvait partager idées ou ambitions au sein de la Congrégation d'inspiration jésuite, comprenant des laïcs, du cercle missionnaire animé par Forbin-Janson et, plus tard, de l'Aa, société de piété restreinte et secrète, dont il sera secrétaire.

Il a admiré ses maîtres, surtout M. Duclaux, son directeur⁶, et M. Émery, le supérieur, qualifié par lui d'oracle de l'Église de France⁷. Il sert à ce dernier de contact auprès des cardinaux italiens exilés à Paris, transcrit et expédie à ses ordres les documents les plus confidentiels, l'assiste dans sa dernière maladie. Il participe à titre de cérémoniaire à la première et unique séance générale du concile national, convoqué par l'empereur, et sera mis au courant du travail des commissions⁸. Il avait donc été initié en même temps qu'à

⁴ Lettre à Mgr Dupanloup, 27 août 1851: *Ét. Obl.*, 16 (1957), p. 26; voir Y. Beaudoin, *Le grand séminaire de Marseille*, Ottawa, 1966, pp. 137-139.

⁵ À sa sœur Eugénie, Paris, 3 mai 1811: EO 14, pp. 211-212.

⁶ Voir J. PIELORZ, *Duclaux, A.*: DHO, t. 1, pp. 238-240.

⁷ *Id.*, *Émery, J.-A.*: DHO, t. 1, pp. 251-254.

⁸ Voir *Église et sacerdoce dans la formation d'Eugène de Mazenod*: VO 55(1996), pp. 88-98.

des fonctions liturgiques et pastorales, au gouvernement de l'Église, dans les circonstances infiniment délicates.

2. Provisoirement directeur au Séminaire de Saint-Sulpice

Eugène se proposait, à l'encontre de la plupart des élèves, de s'accorder une quatrième année de formation quand, le 14 octobre 1811, il fait part à sa mère, en termes sibyllins, de l'expulsion de tous les Sulpiciens du Séminaire. M. Émery avait déjà été éloigné l'année précédente:

Ils partent, et c'est ce qui m'oblige de rester. [...] Je suis un des plus marquants de la maison, et sous un certain rapport, je suis peut-être même le plus marquant; mon départ ferait un esclandre, qui ne pourrait être ignoré. D'un autre côté, le bien de la maison et, par conséquent, de l'Église exige que je reste. Je resterai donc, parce que tout m'oblige à rester: la gloire de Dieu, le bien de l'Église, l'édification du prochain, mon propre avantage⁹.

Entré en fonction après son ordination sacerdotale à la fin de l'année, n'étant pas question pour lui d'enseignement, il est désigné comme maître des cérémonies. On comptait sur son influence pour maintenir dans la maison l'esprit des Sulpiciens et il étendit ses activités au petit séminaire. Tant à l'archevêché qu'à la police, on avait à l'œil ces néophytes qui comptaient beaucoup sur l'Aa qui utilisait des méthodes plus ou moins discutables et où Forbin-Janson avait remplacé Mazenod comme secrétaire¹⁰. Au début de mars 1812, un des directeurs confie à La Mennais:

Notre séminaire va à peu près aussi bien qu'il peut aller entre des mains sans expérience. Nous apprenons souvent à nos dépens et par nos fautes que la sainteté et la sagesse d'un directeur de séminaire ne s'acquièrent pas en quelques jours, mais qu'elles doivent être le résultat des travaux d'une longue vie¹¹.

Mazenod est rarement revenu sur cette parenthèse. Il cherchera pourtant, en revenant à Aix, à introduire au grand séminaire d'où les Sulpiciens avaient aussi été chassés, une association assimilée à l'Aa de Paris. À la veille de sa consécration épiscopale, le temps avait effacé, s'il y en avait eus, regrets ou mauvais souvenirs:

Quelles belles années que les premières années de mon ministère. Un an passé au séminaire étant prêtre, chargé d'inspirer aux autres l'amour des vertus ecclésiastiques et appelé à collaborer avec de saints collaborateurs à conserver et à maintenir les bonnes traditions de nos anciens directeurs¹²...

3. Le retour à Aix: deux années de transition (1812-1814)

Dès le début de mai, Mazenod annonçait à Mgr Jauffret, archevêque nommé d'Aix, qu'il s'appêtait à revenir dans le diocèse. Celui-ci répondit en termes que Leflon estimait engageants et qui étaient au moins corrects: «Les principes et les sentiments que vous me manifestez m'assurent que dans l'état des choses vous pourrez rendre des services réels à l'Église d'Aix.» Il ne fait aucune promesse, mais se montre disposé à faciliter l'intégration du nouveau venu: «Je sais quel est votre zèle, je serai chargé de lui donner les moyens de s'exercer pour les œuvres et je m'estimerai heureux de guider en vous vos premiers pas dans la carrière¹³». Quel sens accorder aux «premiers pas dans la carrière» et quelles

⁹ Lettre à sa mère, 14 oct. 1811: EO 14, p. 242-243; voir J. LEFLON, *E. de Mazenod*, Paris, 1957-1965, t. I, pp. 406-407.

¹⁰ J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, pp. 420-424. Voir J. GODECHOT, *Quel a été le rôle des Aa pendant l'époque révolutionnaire?* dans *Religion et politique. Les deux guerres mondiales. Histoire de Lyon et du Sud-Est. Mélanges offerts à A. Latreille*, Lyon, 1972, pp. 114-115.

¹¹ P.-E. Teyssyre à J.-M. de La Mennais, 3 mars 1812: J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, pp. 424-425.

¹² *Retraite pour l'épiscopat*, oct. 1832: EO 15, p. 235.

¹³ Mgr Jauffret à E. de Mazenod, 15 juin 1812: J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, p. 425.

œuvres avaient-on proposées? Revenant sur ces circonstances, Mazenod affirmera: «Je répondis à Mgr l'évêque de Metz que toute mon ambition était de me consacrer au service des pauvres et de l'enfance¹⁴».

Ayant passé les vacances à Issy avec les séminaristes, Mazenod ne s'était mis en route qu'à la fin d'octobre. Il aurait souhaité s'installer à l'Enclos, propriété des Joannis, mais sa mère le convainc de se retirer chez elle, avec le Frère Maur comme domestique. Il voudrait se consacrer à la prière, à l'étude et aux travaux d'un ministère encore à définir. En état de subvenir à ses besoins, il se sent libre de ses orientations, prolongeant, sans en être peut-être conscient, des pratiques d'Ancien Régime. Pour le moment Mgr Jauffret se montre compréhensif¹⁵.

Mazenod classe à part la période qui va de l'automne 1812 à celui de 1814 et dont il paraît plus tard satisfait:

Quelles belles années que ces deux premières années que je passai à Aix dans l'exercice d'un ministère tout de charité, vivant dans l'intérieur de ma maison [celle de ma mère], avec le secours de mon domestique le bon Trappiste frère Maur, dans le recueillement, la prière et l'étude, tout le temps que je dérobaux aux exercices extérieurs, et que je donnais à la jeunesse et aux prisonniers¹⁶.

Avant d'entreprendre rien de précis, Mazenod avait mis à son programme: «Visite des hôpitaux et des prisonniers, maison de mendicité. Accès facile. Jour fixe pour confesser. Grande charité, douceur, compassion dans cet emploi. Prédication¹⁷.» S'affirment ainsi, avec le souci des plus démunis, l'intention d'enseigner et une disponibilité associée quand même au maintien de certaines règles. La liste annonce le chapitre trois de la Règle de 1818: prêcher, confesser, secourir les malades et les prisonniers, souci des plus démunis. La préoccupation des jeunes va vite s'ajouter.

Mazenod s'efforce de concilier la perfection sacerdotale proposée par les Sulpiciens et l'exercice du ministère. On connaît ses états d'âme par des notes de retraite qui ne reflètent pas toujours le quotidien. Pour ses activités au-dehors, on doit s'en rapporter dans une large mesure à ses lettres à Forbin-Janson. Celui-ci se vantait de ses prouesses et son ami avait à prouver qu'il n'était pas non plus inactif. Les faits rapportés ne sont probablement pas en eux-mêmes contestables, mais on devine des estimations surfaites et des généralisations.

Six mois après son retour à Aix, Mazenod fait ainsi état de ses activités. Il a prêché les dimanches du carême à l'église de la Madeleine en provençal, langue qu'il ne maîtrise pas encore, à six heures du matin. Il visitait «l'instruction du peuple», spécialement la «basse classe», celle des besogneux qui allaient commencer leur journée de service. Durant la semaine sainte, il avait fait «une course apostolique» au Puy-Sainte-Réparate, à une quinzaine de kilomètres d'Aix, visité des malades, prêché, confessé, baptisé, présidé aux offices. Il parle des dix jours de sa «mission». Les dimanches, il va aux prisons donner une instruction et confesser. Il a commencé à s'occuper de jeunes qui représentent à ses yeux «la fleur de la piété masculine» de la ville. En outre, tous les quinze jours, il fait sa visite au grand séminaire¹⁸.

¹⁴ *Journal*, 31 mars 1839: EO 20, p. 86.

¹⁵ Voir *Église et sacerdoce*, pp. 125-129.

¹⁶ *Retraite pour l'épiscopat*, oct. 1832: EO 15, p. 235.

¹⁷ *Résolutions*, fin 1812- début 1813: EO 15, p. 38.

¹⁸ Lettre à Forbin-Janson, Aix, 22 avril 1813: EO 15, pp. 62-65.

Sur ce point, on en apprend davantage le mois suivant. Comme à Paris, les Sulpiciens avaient été éloignés de la maison et Mazenod y avait ses entrées libres. Il confesse, fait de la direction, établit une association de piété à laquelle il attribue un mirobolant succès:

De l'aveu de tout le monde, elle [la maison] était tombée dans un relâchement alarmant. Ce n'est pas qu'il y eût rien contre les mœurs, mais la piété, et surtout l'esprit de piété, avaient été ce semble, banni de la maison avec ceux qui avaient tâche de l'inspirer. Depuis l'établissement de l'Association, tout a changé de face¹⁹.

Avec la chute de Napoléon, la Congrégation de la jeunesse, en 1814, se révélait au grand jour et pouvait se développer. Assidu au confessionnal, Mazenod s'interroge sur son orientation: «...dès à présent et depuis longtemps, je suis le soutien [de tous] et à la disposition du premier venu. C'est apparemment la volonté de Dieu. [J'ai peu] de goût à ce métier; je ne sais pas s'il ne me fera pas changer de vocation. Je soupire quelque fois après la solitude²⁰...» Des affaires de famille l'avaient aussi à ce moment accaparé. On se souvient du constat de la fin de 1814: «Les prisonniers de guerre, la maladie qu'ils m'ont donnée, l'établissement, la propagation de la congrégation de la Jeunesse, tout a contribué cette année à me jeter au dehors²¹...» Le fait d'être confronté à la mort marque aussi un tournant dans sa vie. Il entend se dévouer tout entier, voire se sacrifier et, peu à peu, pour évangéliser les peuples abandonnés, songe à établir en Provence une société de missionnaires.

4. À l'origine de la Société des Missionnaires de Provence (1815-1816)

Après la Révolution, on avait repris à certains endroits les missions, y compris dans le diocèse d'Aix, mais Napoléon avait ensuite interdit aux «prédicateurs errants» de parcourir l'Empire²². La Restauration ouvre un nouveau chapitre dans les relations de l'Église et l'État et les missions reviennent à l'ordre du jour²³. De Rauzan et Forbin-Janson mettent sur pieds la Mission de France et, dès septembre, Mazenod désigne à celui-ci des prêtres qui pourraient s'y réunir. Lui se réserve: «Moi je n'y pense pas pour le moment.» Autant dire qu'il pense aux missions, sans vouloir rejoindre Paris²⁴.

Plus tard, le Fondateur semble inclure, avec la Congrégation de la Jeunesse, les missions parmi les œuvres auxquelles il avait songé dès son séminaire: «C'est... au retour de nos princes légitimes, que nous pûmes concevoir l'espérance de réaliser pour les salut des Français, quelques-unes des pensées que nous avons constamment nourries dans notre cœur, pendant tout le cours de notre éducation cléricale et les trois premières années de notre sacerdoce²⁵.» Eugène avait promis à sa mère en 1809 qu'il ne s'éloignerait d'elle, une fois prêtre, que «pour aller passer quelques mois en mission dans les campagnes», en ajoutant: «ce sera ma villégiature²⁶». Il s'était proposé pour ses vacances de 1810 d'aller à Saint-Julien, où se retirait l'été sa grand-mère, «instruire un peu ces pauvres peuples si abandonnés»: «Je me plaisais déjà dans l'idée du fruit que ces instructions pourraient

¹⁹ Au même, Aix, 12 mai 1813: EO 15, pp. 69-71; voir Y. BEAUDOIN, *Aix, grand séminaire*: DHO, t. I, pp. 9-10.

²⁰ Lettre à Forbin-Janson, Aix, 12 sept. 1814: EO 15, p. 92.

²¹ Retraite de décembre 1814: EO 15, p. 96.

²² Voir J. PIELORZ, *La vie spirituelle de Mgr de Mazenod, 1782-1812*, Ottawa, 1956, p. 117.

²³ Voir J. LEFLON, *op. cit.*, t. II, pp. 46-47, qui réfère à Sevrin.

²⁴ Lettre à Forbin-Janson, Aix, 12 sept. 1814: EO 14, p. 92.

²⁵ *Mémoires*, d'après T. RAMBERT, *Vie de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, Tours, 1883, t. I, p. 161.

²⁶ Lettre à sa mère, Paris, 6 avril 1809: EO 14, p. 137.

produire: Pauvres chrétiens qui n'ont pas la moindre idée de leur dignité, faute d'avoir rencontré qui leur rompe le pain de la parole²⁷.»

La Mennais avait publié en 1809 ses *Réflexions sur l'État de l'Église en France*, dont F. Jetté a reproduit, suivant l'ordre, des extraits sous ces rubriques: «Le monde est malade»; «Le clergé est affecté»; «Les campagnes sont menacées par la barbarie»; «Une réponse pour les campagnes: les missions²⁸». On retrouve les mêmes accents dans la première instruction à la Madeleine le 3 mars 1813: «l'Évangile doit être enseigné à tous les hommes et il doit être enseigné de manière à être compris». Et encore: «Les pauvres, portion précieuse de la famille chrétienne, ne peuvent être abandonnés à leur ignorance», ou «Notre divin Sauveur... donnera comme preuve que sa mission était divine que les pauvres étaient enseignés, *pauperes evangelizantur*²⁹.»

Fixé sur l'importance de l'enseignement aux pauvres ou aux plus délaissés, Mazenod s'oriente donc vers les missions, sans penser s'y adonner en solitaire, ni répondre aux avances de la Mission de France, ni non plus abandonner ses œuvres à Aix. Ému de «l'affreux état où les peuples sont réduits», dès l'automne de 1814, il se confie à Forbin-Janson: «Cette communauté qui n'est du reste encore que dans ma tête, se serait établie chez moi [à l'Enclos]... J'avais dans ma cervelle quelques règles à proposer...» Mazenod justifie ainsi son refus d'adhérer à la Mission de France: «Mais ce qui doit nous retenir, c'est que nos contrées sont dépourvues de tout secours, que les peuples laissent quelque espoir de conversion, qu'il ne faut donc pas les abandonner. [...] Il faut parler leur langage pour être entendu d'eux; il faut prêcher en provençal³⁰.»

La retraite de décembre, où il s'inspire de la tradition ignatienne, le confirme dans son dessein de s'engager au service du grand Roi³¹. À partir de là, les événements se précipitent. Malgré les Cent-Jours et la répression qui s'ensuit, il a, au début de l'automne suivant, obtenu des vicaires-généraux l'autorisation d'établir une Société de missionnaires, contacté d'éventuels adhérents, acheté une partie de l'ancien Carmel, jeté les yeux sur l'église attenante. Ce n'est pas rien. Il évoque encore des hésitations, des difficultés à concilier, des attrait opposés, mais laisse entendre qu'il s'agit du passé: «C'est un problème pour moi et c'est la seconde fois, en ma vie, que je me vois prendre une résolution des plus sérieuses comme par une forte secousse étrangère³². Lui-même suggère une intervention d'En-haut: «quand j'y pense je me persuade que Dieu se plaît ainsi à mettre fin à mes irrésolutions³³.»

²⁷ À la même, Paris, 3 juillet 1810: EO 14, p. 191. Il fit au moins du catéchisme aux enfants de Saint-Julien.

²⁸ F. JETTÉ, *O.M.I. Homme apostolique. Commentaire des Constitutions et Règles de 1982*, Rome, 1992, pp. 16-22; pour des rapprochements avec la Préface, voir Y. Beaudoin, *Préface de la Règle: DVO*, pp. 712-713, 726-740.

²⁹ Instructions à la Madeleine, 1813: EO 15, p. 47.

³⁰ Lettre à Forbin-Janson, Aix, 28 oct. 1814: EO 6, pp. 3-4. On proposera à Mazenod de prendre la tête d'un établissement de la Mission de France à Aix ou à Marseille: voir Forbin-Janson à Mazenod, 11 janv. 1815, dans A. REY, *Histoire de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, Paris, 1928, t. I, p. 173.

³¹ Voir A. TACHÉ, *La vie spirituelle d'E. de Mazenod... aux origines de la Société, (1812-1818)*, Rome, 1960, (impression de 2004), pp. 120-122. On peut se demander si l'adoption de la terminologie ignatienne a été déterminante dans l'évolution de l'abbé de Mazenod. Il se référera volontiers plus tard à S. Ignace, sans revenir sur ces images. Le thème du combat lui était familier dès son séminaire.

³² Lettre à Forbin-Janson, Aix, 23 oct. 1815: EO 6, pp. 8-9.

³³ *Ibid.* Sur cette «forte secousse étrangère», voir surtout A. TACHÉ, *op. cit.*, pp. 128-141; J. PIELORZ, *op. cit.*, pp. 150-151; J. LEFLON, *op. cit.*, t. II, p. 38. Le contexte suggère que cette décision ne porte pas tant sur l'engagement apostolique, que sur la fondation d'une société de missionnaires.

Sur les motivations de Mazenod et ses plans d'avenir, l'essentiel se trouve dans la lettre du 9 octobre à Tempier: «pénétrez-vous bien de la situation des habitants de nos campagnes...»; «le chef de l'Église étant persuadé que dans le malheureux état où se trouve la France, il n'y a que les missions qui puissent ramener les peuples à la foi...»; «nous vivrons dans une maison que j'ai achetée, sous une règle que nous adopterons d'un commun accord³⁴...». On connaît les étapes qui aboutissent, en janvier 1826, à l'approbation de la Société des Missionnaires de Provence par les vicaires-capitulaires et à l'inauguration de la vie commune dans l'ancien carmel³⁵. Ce résultat supposait d'innombrables démarches qui ont pu freiner certaines des activités de Mazenod. Cependant, même durant les Cent-Jours, la Congrégation de la Jeunesse n'avait cessé de fonctionner et ses membres ont été les premiers à occuper le chœur de l'ancienne église des Carmélites³⁶.

5. La période qui précède immédiatement la Règle

Les années 1816-1818, malgré des soubresauts, permirent à la Société de s'organiser et de se définir. Nous ne nous y arrêtons pas non plus. Le Fondateur fait l'apprentissage de son rôle, mais persiste chez lui une éprouvante tension entre ministère et vie intérieure. Après quelques mois, surchargé, trop exigeant envers lui-même, il se retrouve sinon démoralisé, du moins physiquement épuisé. Ses confrères l'engagent à prendre du repos. Il insère à son programme une semaine de retraite où il ressasse les mêmes inquiétudes et les mêmes résolutions qu'auparavant. Il semblerait cependant faire une découverte: «Maintenant je dois faire une réflexion d'une grande importance; c'est que ma position est changée.» Pour Taché, il s'agit pour lui de donner la préférence à ce que Dieu exige de lui sur ce qu'il désirerait lui-même³⁷.

Ce n'est pas que l'âme de Mazenod soit à tout jamais pacifiée. Dans l'immédiat s'accumulent difficultés et échecs: opposition des curés de la ville, vaines tentatives pour obtenir l'approbation royale de la Société, rapports houleux avec le nouvel archevêque d'Aix, Mgr de Bausset, projets incertains pour améliorer la situation de son père et de ses oncles. Voilà ce qui le préoccupe pendant son long séjour à Paris en 1817. Il écarte pour lui des propositions flatteuses et refuse de se présenter chez le duc de Berry dont il avait été un familier à Palerme: «C'est, dira-t-il, que je voulais être et demeurer le prêtre des pauvres et de l'enfance, non l'aumônier d'un grand prince et un évêque de cour³⁸.» «Prêtre des pauvres et de l'enfance», l'expression suggère encore un regard nostalgique sur ce qu'il avait voulu être.

³⁴ Lettre à H. Tempier, Aix, 9 oct. 1815: EO 6, pp. 6-8. Cette lettre figure parmi les textes optionnels de l'Office des Lectures, pour la fête de S. Eugène: voir A. TACHÉ, *L'Office liturgique pour la fête de s. E. de Mazenod*, dans VO 65 (2006), pp. 40-42; voir, un peu antérieure, la lettre à H. Aubert, Aix: EO 6, p. 5.

³⁵ Voir J. LEFLON, *op. cit.*, t. II, pp. 38-52; J. PIERLORZ, *Nouvelles recherches sur la fondation de notre Congrégation*, dans *Missions O.M.I.*, 83 (1956), pp. 192-253; 84 (1957), pp. 11-116; A. TACHÉ, *op. cit.*, pp. 141-158; É. LAMIRANDE, *E. de Mazenod et les Missionnaires de Provence. Étapes de la fondation (1815-1816)*, VO 57 (1998), pp. 395-438.

³⁶ Journal de la Congrégation: EO 16, pp. 175-176.

³⁷ Retraite de juillet 1816: EO 15, pp. 155-159; voir A. TACHÉ, *op. cit.*, pp. 165-180.

³⁸ Journal d'émigration: EO 16, p. 89.

Ces semaines ponctuées de fausses espérances et de déception³⁹, ont permis avec Tempier une correspondance où il définit ce que devraient être les missionnaires. Il est peu question des ministères comme tels, même si s'opère déjà un transfert entre les œuvres de l'abbé de Mazenod et celles de la jeune Société. Dans l'intervalle des Missions, Mazenod retrouve à Aix ses jeunes, ses pénitents ou les prisonniers mais, en son absence, on y maintient une présence et un service pastoral. La Congrégation de la Jeunesse conserve sa place. Mazenod qui en rédigeait le *Journal* l'avait interrompu le 8 décembre 1815. Quand il le reprend en juin 1818, il évoque avec émotion les contradictions et les outrages qu'elle lui avait valus⁴⁰.

II. Le troisième chapitre de la Règle originale sur les fins de la Société

Nous en arrivons à la Règle entrée en vigueur le 1^{er} novembre 1818, dont témoigne le manuscrit I, de la main du Fondateur⁴¹. Dans le deuxième chapitre, sur les missions, on avait écarté une liste de charges ou de fonctions jugées incompatibles avec cette activité: assistance aux processions ou cérémonies publiques, direction de séminaires, direction de «religieuses ou autres personnes du sexe réunies en communauté», prédication à celles-ci de retraites, acceptation de cures, prédication de carêmes. Un autre article interdisait de se mêler, sous prétexte de charité, de mariages, de contrats, de testaments, ou de servir de parrains. Les sujets sont invités à ne jamais perdre de vue la fin principale de leur vocation «qui est de s'employer au salut des âmes les plus abandonnées» et à ne pas s'engager «dans des occupations qui en détournent⁴²». On s'étonne de trouver un peu plus loin un chapitre entier sur des ministères dont certains présenteraient les mêmes inconvénients⁴³. Les critères d'exclusion ou d'inclusion ne sont pas évidents, mais le chapitre trois n'est ni un simple appendice ni un fourre-tout. Sans relever d'une grande logique, il témoigne d'expériences marquantes du Fondateur et, plus profondément, d'un instinct qui répugne à se soustraire à quelque bien que ce soit.

Le titre «Des autres exercices» est emprunté à la Règle des Rédemptoristes qui n'a inspiré, et en partie seulement, que le dernier paragraphe. Cosentino, qui fouillait les Règles d'autres Instituts, se demandait où le Fondateur avait puisé toute cette matière⁴⁴. Beaudoin, en associant ces ministères à ceux exercés depuis le retour à Aix, suggérait qu'ils étaient, «la plupart liés aux missions⁴⁵». C'est évident pour la prédication et la confession, mais leur commune spécificité tiendrait peut-être en ce qu'ils représentent d'autres formes d'évangélisation que les missions.

³⁹ Sur les difficultés du moment, voir J. LEFLON, *op. cit.*, II, pp. 68-97; A. Taché, *op. cit.*, pp. 183-211; É. LAMIRANDE, *Contre vents et marées. Mazenod et les siens dans les années 1816-1823*, VO 61 (2002), pp. 183-224.

⁴⁰ *Journal de la Congrégation*: EO 16, pp. 174-178.

⁴¹ Voir notre précédent article: *Préparation et réception de la Règle de 1818*, VO 65 (2006), pp. 5-30. À moins d'indication contraire, les renvois sont à ce texte. Le Ms Honorat des Archives Deschâtelets est de 1819-1820 et le Ms II atteste d'ajouts ou de modifications de 1821-1825. La traduction latine a été faite d'après le Ms IV.

⁴² I, ch. 2, par. 1, art. 15-18: EF 1, p. 22.

⁴³ EF 1, pp. 35-43. Voir J. RESLÉ, *Commentarium privatum constitutionum et regularum*, Ia pars, Ottawa, 1958, pp. 124-213; bien informé, apologétique et touffu, où chacun peut trouver son profit.

⁴⁴ G. COSENTINO, *Histoire de nos Règles*, t. I, Ottawa, 1955, pp. 77, 83-85.

⁴⁵ Y. BEAUDOIN, *Fins de la Congrégation*: DVO, p. 375.

1. «De la prédication»

À l'origine, le chapitre s'ouvrait sur un long paragraphe «De la prédication et de la confession» scindé en deux dans le premier manuscrit⁴⁶. Celui «De la prédication» ramène, malgré les interdictions déjà signalées, à des perspectives illimitées: «La fin de l'Institut n'étant pas seulement de donner des missions, mais encore de remplacer autant que le pourront nos faibles moyens les Ordres religieux et de réparer les désordres qui se sont glissés dans le clergé..., tous les sujets de l'Institut se livreront sans réserve à faire tout le bien que l'obéissance prescrira.» On se souvient de l'*omni bono* du latin⁴⁷.

Sans renvoyer aux précédents chapitres, Mazenod identifiait deux ministères qui se distinguent entre tous: la prédication et la confession: «Et comme il n'y en est pas de plus solide que celui [le bien] qui s'opère par la prédication de la parole de Dieu et par la sage administration du sacrement de pénitence, tous s'appliqueront à se rendre propres à s'acquitter dignement de ces deux importants emplois.» Du point de vue ecclésiologique, ces «deux importants emplois» ne se situent pourtant pas au même plan. L'évangélisation est inhérente au christianisme alors que la confession n'est qu'une des formes qu'a prises, au cours des âges, le ministère de la réconciliation.

Quand on arrive à la prédication, c'est uniquement pour en régler la pratique. À propos des missions, il était déjà recommandé «de ne composer que des discours simples et faciles, remarquables par la solidité et la force, propres en un mot pour ceux à qui ils doivent être prêchés⁴⁸». Le Fondateur prescrit encore de préférer la solidité doctrinale à l'élégance du style. Fustigeant les prédicateurs qui font admirer «la sublimité de leur éloquence» et «le brillant de leur diction étudiée», il enjoint aux siens de «ne viser absolument qu'à l'instruction des peuples» et aux «besoins du grand nombre». Il ne fallait pas se contenter de «rompre le pain de la parole, mais le leur mâcher». L'idée revient que «la prédication est un ministère périlleux où tant de ministres vains et orgueilleux trouvent leur perte sans procurer le salut des autres». Il faut plutôt s'oublier, renoncer à la gloire, mépriser les applaudissements, «en prêchant Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié», et «en montrant que l'on est pénétré de ce qu'on enseigne et qu'on a commencé à le pratiquer soi-même⁴⁹».

Une dernière phrase s'applique hors contexte à toute la première partie des Règles. Il est interdit de recevoir la moindre rémunération «ni pour prêcher, ni pour instruire, ni pour administrer les sacrements, ni pour quelque autre ministère que ce soit⁵⁰».

Sous l'influence de son précepteur Zinelli ou, peut-être, du grand-oncle qui lisait en famille en latin des passages du Nouveau Testament, Eugène avait acquis dès sa jeunesse des convictions sur l'autorité de la Parole de Dieu transmise dans l'Église. En 1805, alors

⁴⁶ EF 1, pp. 35-36; Ét. Obl., 2 (1943), p. [14], pour le Ms Honorat.

⁴⁷ Voir «Saisir tout le bien qu'on nous propose», Ét. Obl., 22 (1963), pp. 430-440. On trouve des expressions semblables chez s. Ignace: voir J. RESLÉ, *op.cit.*, Ia pars, pp. 127-128.

⁴⁸ I, ch. 2: EF 1, p. 24.

⁴⁹ Le *Nota Bene* laissait plutôt entendre qu'il fallait, avant d'entrer en lice, être avancé dans les voies de la perfection.

⁵⁰ EF 1, p. 36. Sous l'Ancien Régime et le concordat, l'État subvenait en partie aux besoins de l'Église et du clergé; sur la façon dont, au début de la Société, on s'est procuré des ressources, voir *Les communautés, cadre de vie et de ministère au début de la Mission de Provence*, VO 62 (2003), pp. 133-135.

qu'il n'est pas lui-même encore très bien orienté, il rassemble des textes à l'intention de son ami E. de Claubry: «Ce n'est donc point Eugène, c'est Jésus-Christ, c'est Pierre, Paul, Jean, etc., qui vous envoient cette nourriture salutaire⁵¹...»

Conscient des liens qui unissent entre eux les chrétiens et tous les humains, il qualifiait de «profanation du ministère évangélique» un discours du vicaire-général d'Aix qui avait proposé à la méditation des fidèles «le rétablissement de la monarchie et les victoires des armes françaises, et pas autre chose...» Il définissait, à cette occasion, le prêtre catholique comme «un ministre du Dieu de paix, chargé par sa vocation d'instruire et d'édifier, de ne prêcher en un mot que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié⁵²...» Ce thème rejoint celui de l'Église acquise au prix du sang du Sauveur, qu'on retrouvera plus tard. Au séminaire, il a médité sur la parole de Dieu, qui se transmettait comme si on l'entendait de la bouche de Jésus-Christ⁵³. Il prévoit s'inspirer plus tard des méthodes auxquelles il s'initie dans les catéchismes:

Je trouve, explique-t-il à sa mère, avantage pour moi dans ces exercices. D'abord je prends une idée beaucoup plus précise et plus approfondie des matières que je dois traiter, je les mâche bien moi-même pour pouvoir ensuite les ruminer aux enfants, je m'habitue à parler en public..., je prends bien la routine des catéchismes, qui ont depuis plus de cent ans beaucoup de succès à St-Sulpice, pour pouvoir, s'il plaît à Dieu, l'établir à Aix où on n'a pas d'idée de ce que c'est un catéchisme⁵⁴.

Il se fera ensuite cette réflexion: «Un prêtre chargé d'annoncer la parole de Dieu dans les chaires chrétiennes, de développer le sens des divines Écritures aux simples fidèles, aux grands de la terre et aux savants du monde, ne se ravale pas en faisant le catéchisme aux enfants⁵⁵...» Il n'improvise pas lorsqu'il rassemble à Aix des jeunes à qui il donne une sérieuse formation religieuse ou qu'il prêche à des prisonniers ou aux plus humbles, comme dans ses instructions du carême à la Madeleine:

Les pauvres, portion précieuse de la famille chrétienne, ne peuvent être abandonnés à leur ignorance. Notre divin Sauveur en faisait tant de cas qu'il se chargeait lui-même du soin de les instruire et il donna pour preuve que sa mission était divine que les pauvres étaient enseignés, pauperes evangelizantur⁵⁶.

À partir de 1816, ce ministère s'exerce surtout dans le cadre des missions. Le Fondateur a pu être à l'occasion grisé par la puissance du verbe. Il s'oblige à dire qu'il n'est pour rien dans les premiers succès obtenus:

Nous voyons, en vérité, se renouveler sous nos yeux les prodiges des premiers temps du christianisme, et Dieu nous prouve à chaque instant que nous ne sommes autre chose que la trompette dont il se sert pour réveiller et ressusciter les âmes tant son opération est sensible, directe, je dirais même miraculeuse⁵⁷.

Il appréhende pour lui et les siens des dangers. Prédication connote encore grand genre et recherche. L'idée qui imprègne le paragraphe est reprise au sujet de l'humilité:

Car ce ministère produisant ordinairement de très grands fruits, il serait à craindre que les succès éclatants qui sont l'ouvrage de la grâce et doit conséquemment tout l'honneur doit être rapporté à Dieu, ne fussent quelquefois

⁵¹ Lettre, Aix, nov. 1805: EO 14, p. 29.

⁵² Note du 2 déc. 1806, dans EO 14, pp. 38-39. On trouve des propos semblables chez F. de La Mennais: «Est-ce donc pour flatter l'oreille que Jésus-Christ nous a donné son Évangile? La croix, la croix, voilà votre éloquence...», d'après F. JETTÉ, *op. cit.*, p. 21.

⁵³ Voir L'annonce de la parole de Dieu selon Mgr de Mazenod, *Ét. Obl.*, 18 (1959), pp. 112-115.

⁵⁴ Lettre à sa mère, Paris, 13 fév. 1809: EO 14, pp. 113-114.

⁵⁵ À propos de prêtres servant la messe, 1813: EO 15, p. 43.

⁵⁶ Instruction préliminaire à la Madeleine, 3 mars 1813: EO 15, pp. 47-56.

⁵⁷ Lettre à A. Duclaux, Aix, 1^{er} janv. 1817: EO 13, p. 1918. Voir lettre à H. Tempier, Grans, 24 février 1816, dans EO 6, p. 20: «La religion était perdue dans ce pays sans la mission: elle triomphe.»

*un piège très dangereux pour le missionnaire imparfait qui ne se serait pas exercé assidûment dans cette première et indispensable vertu*⁵⁸.

2. «De la confession»

On se ressent de la division du texte primitif. Sans introduction, le paragraphe commence par des considérations dont le contenu comme le ton ont de quoi surprendre. Le contexte polémique oppose aux protestants l'autorité d'Ignace de Loyola, Philippe de Néri et «tant d'autres saints». Il se pourrait que Mazon ait recouru à des notes de classe: «Si la grâce a touché une âme par la force de la parole de Dieu, ce n'est que dans le tribunal de la pénitence qu'elle la façonne et la justifie. On ne prêche que pour amener les pécheurs jusqu'au bord de la piscine.» Dès le Ms II, on a cru bon de nuancer: «ce n'est ordinairement que dans le tribunal de la pénitence...⁵⁹». De là, l'énorme responsabilité du ministre, à qui reviendrait de rompre les chaînes ou de laisser le pécheur tomber en enfer:

Mais que deviendraient ces âmes que Dieu attire déjà à lui par sa grâce, si personne ne les plongeait dans le bain salutaire où elles doivent recouvrer leur première vigueur en se dépouillant de la lèpre honteuse qui les rongait, si le ministre à qui Dieu a confié le pouvoir de rompre leurs chaînes et de les délier, reculait par une crainte mal entendue et laissait tomber dans l'enfer celles que le Seigneur lui avait prescrit de sauver en le faisant dépositaire de cette parole de réconciliation qu'il n'a reçue que pour la leur appliquer efficacement et afin que leurs péchés ne leur fussent plus imputés.

On cite en latin II Co 5, 18-19, sur la réconciliation avec Dieu par le Christ et la parole de réconciliation dévolue au ministre. Les lignes visant les positions de Luther sur la justification ont été réécrites, en continuant d'identifier la parole de réconciliation avec l'absolution sacramentelle:

*Pourquoi Jésus-Christ nous a-t-il investis de ce ministère de paix, pourquoi a-t-il placé en nous cette parole de réconciliation, si ce n'est pour qu'elle soit appliquée efficacement aux pécheurs. Afin que leurs péchés ne leur soient plus imputés, qu'ils en reçoivent le pardon et qu'ils soient en effet réconciliés avec Dieu*⁶⁰.

Un tel rôle attribué au ministre entraîne d'implacables exigences: «Malheur au ministre pusillanime qui croirait sauver du danger qu'il appréhende dans le ministère en s'abstenant de l'exercer; il trouverait infailliblement sa perte en croyant assurer son repos, puisqu'il aurait enfoui le talent qu'il devait faire valoir». S'ensuit également que le ministère de la parole apparaît, en quelque sorte, subordonné à la confession:

Nul doute que dans l'alternative il faille préférer le ministère de la confession à celui même de la parole puisqu'on peut suppléer dans le tribunal de la pénitence, par les avis particuliers que l'on donne au pénitent, au défaut d'instruction, et que le ministère de la parole ne peut, quoi qu'en dise Calvin, suppléer à celui de la pénitence, par lequel seulement l'homme est réconcilié avec Dieu.

La référence à Calvin disparaît dans le Ms Honorat⁶¹. Ces considérations suscitent du point de vue de la théologie la plus traditionnelle des questions sur la priorité accordée au ministère de la confession, sur l'absolue nécessité du sacrement de pénitence, sur le pouvoir de vie et de mort attribué au ministre et, encore, en fin de compte, sur la justification.

⁵⁸ II^e partie, Des autres principales observances: EF 1, pp. 55-56. Ces inquiétudes n'empêcheront pas le Fondateur de se réjouir du succès des siens dans d'autres genres que celui recommandé dans la Règle et pratiqué dans les missions: voir *Les dérogatives aux règles générales dans la prédication au temps du Fondateur*, dans *Ét. Obl.*, 24 (1965), pp. 368-385.

⁵⁹ Ms II: EF I, p. 110.

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ *Ét. Obl.*, 2 (1943), p. [14].

La suite porte sur l'attitude des confesseurs: disponibilité, accueil bienveillant, charité inépuisable et, à l'occasion, «une sainte violence aux plus récalcitrants» évoquée par le *compelle intrare* («force-le d'entrer») dont on s'est, au cours de l'histoire, si mal inspiré. À propos des principes de théologie morale, une importante consigne: éviter «autant... un trop grand relâchement qu'une excessive rigueur». Mazenod oppose «l'intention de l'Église» et «la pratique des saints» aux «systèmes impraticables de certains auteurs, plus habiles à poser des principes qu'heureux pour en faire l'application aux circonstances qui se rencontrent et aux hommes qu'ils doivent diriger». L'idée de tribunal ou de jugement revient plusieurs fois; celle de réconciliation est amenée par II Co 5, interprétée par rapport à la confession.

* * *

Mazenod ignore tout de la longue et complexe évolution du sacrement qui, en Occident, aboutit au modèle du IV^e concile du Latran. En dogmatique, ses notes de classe portent pour une moitié sur les sacrements, dont deux cahiers sur la pénitence, soignés et en bon latin, ce qui fait croire qu'il n'a que recopié les notes du professeur. Le traité de la conscience de M. Montagne réfutait le probabilisme, identifié à la position d'Alphonse de Liguori⁶².

Dès son ordination sacerdotale, l'abbé de Mazenod avait confessé au grand et au petit séminaire de Paris et à la paroisse Saint-Sulpice. Il écrivait à sa mère en juin 1812: «Après-demain, c'est mon tour de confession pour les enfants. Vendredi et samedi, selon l'usage, je vais remplir le même ministère au petit séminaire, où je reste quelquefois six heures de suite au saint Tribunal⁶³.»

Au cours d'une retraite, revenu à Aix, il avait pourtant encore inscrit la confession parmi ses devoirs envers Dieu. À propos de la confession fréquente et même quotidienne, recommandée aux prêtres et aux religieux, il en appelait à «l'exemple des saints, tels que st Philippe de Neri, et Charles Borromée et tant d'autres». On peut noter une affirmation qui annonce un passage de la future Règle: «La confession n'est pas seulement utile à ceux qui ont eu le malheur d'offenser Dieu mortellement. Elle est pour ces infortunés d'une absolue nécessité⁶⁴...» Il commence bientôt à confesser à l'église de la Madeleine où il dit sa messe, à la prison et au grand-séminaire, puis, à partir de 1816, à un rythme accéléré, pendant les missions, orientées vers l'absolution qui ouvrait accès à l'eucharistie⁶⁵.

L'exercice pouvait être long et comporter plusieurs audiences. Au lendemain de la Révolution se présentaient encore des cas relatifs à la validité des mariages, à la possession de biens confisqués ou au remboursement des anciennes dettes. Confesseurs et pénitents auraient mieux appris à mesurer la gravité objective des comportements que le degré de conscience et les intentions qui les accompagnaient. Le *Nota bene*, fera état de millions de péchés mortels, présumant de la culpabilité du grand nombre.

⁶² J. MORABITO, *Je serai prêtre*, Ét. Obl., 13, 1954, pp. 136-144.

⁶³ À sa mère, 26-30 juin 1812: J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, p. 424, n. 3.

⁶⁴ Retraite de décembre 1812: EO 15, p. 36.

⁶⁵ Par exemple: «Pour nous, nous ne finissons pas de confesser: nous en prenons à toute sauce, c'est notre prière, notre préparation, notre action de grâce et notre tout, le jour et la nuit», dans lettre à Tempier, Grans, 11 mars 1816: EO 6, p. 21. Voir À propos des premières Missions, VO 60 (2001), pp. 166-170; F. SANTUCCI, Eugene de Mazenod Co-operator of Christ the Saviour Communicates his Spirit, Rome, 2004, pp. 192-193.

Comme d'autres, Mazenod remet en question des attitudes rigoristes répandues et des enseignements reçus à Saint-Sulpice. Sait-on exactement à partir de quand? Ses préférences vont à la doctrine du Bx Alphonse de Liguori et il rejette, sans les identifier directement, des systèmes jugés impraticables⁶⁶. P. Hurtubise nous surprend maintenant avec une étude originale dont le propos, qui se situe loin de notre champ de compétence, redonnerait ses lettres de noblesse à cette casuistique qu'il y a un demi-siècle, à Ottawa, on ne voulait même pas nommer⁶⁷.

La façon de traiter avec les femmes s'inscrit dans l'histoire des mentalités. Il n'y avait rien à ce sujet dans le Ms I, mais le Ms II précise comment traiter avec elles. L'ajout du Ms II commence prosaïquement: «Dès qu'il sera nuit on cessera de confesser les femmes». Des exceptions sont prévues les jours de grand concours, mais le sacristain devra placer de la lumière devant le confessionnal. La recommandation suivante inspire toute la section: «On ne saurait recommander trop de précautions en confessant les personnes du sexe.» On cherche surtout à éviter de prolonger les entretiens:

Qu'on se garde de prolonger leurs confessions en souffrant qu'elles fassent des discours inutiles qui n'ont point ou n'ont que très peu de rapport avec l'objet principal qui doit uniquement occuper dans le sacré tribunal, ou bien en s'étendant trop soi-même dans les avis qu'on leur donne.

Cette complaisance déplacée est ordinairement un sujet de tentation et de murmure pour celles qui attendent et produit presque toujours un très mauvais effet.

Pour finir, on assène l'inévitable argument d'autorité: «St Bernard faisait à ce sujet la recommandation suivante qu'il est bon de se rappeler: *Cum mulieribus sermo brevis et durus*⁶⁸.» Que le Fondateur ait trouvé l'expression trop sévère ou difficile à interpréter, il se donne la peine de tout rayer et de porter en marge une autre version qui vient on ne sait d'où:

Il est à propos de se rappeler à ce sujet le conseil de S. Augustin: «Asper sermo, brevis et rigidus cum mulieribus habendus est», tempéré par cet autre conseil d'un célèbre interprète: «Cum feminis (in ministerio) non indiscreta durities, nec nimia mollities; infirmus est sexus, ne sis ergo durior, ac magis infirma caro, ne sis ergo blandior» (Picconius⁶⁹).

Reslé édulcorait les propos attribués à s. Bernard puis à s. Augustin⁷⁰. Woestman y allait plus rondement: «sharp, short and stiff⁷¹». En véhiculant des préjugés traditionnels, le texte attribué à Picconius cherchait à nuancer. On peut le rendre ainsi: «Dans ce ministère, qu'on ne soit avec les femmes ni trop sévère ni trop complaisant. Ce sexe est faible, ne sois donc pas trop rigoureux, mais la chair est encore plus faible, ne sois donc pas trop bon».

⁶⁶ Voir J. PIELORZ, *Rapports avec les curés d'Aix*, Ét. Obl., 19 (1960), pp. 339-340; Y. BEAUDOIN, *Le grand séminaire de Marseille*, pp. 101-102; voir Ét. Obl., 16 (1957), pp. 287-288 et VO 57 (1998), pp. 242-243.

⁶⁷ P. HURTUBISE, *La casuistique dans tous ses états: de Martin de Azpilcueta à Alphonse de Liguori*, Ottawa, 2005; voir le substantiel compte rendu de R. JACQUES, VO 65 (2006), pp. 247-251. En admettant suivre les principes du Bx Alphonse, on se refusait, au chapitre de 1837, «pour des raisons de prudence», à le désigner comme théologien moraliste de la Congrégation: voir J. PIELORZ, *Les chapitres généraux*, t. I, Ottawa, 1968, pp. 139-140. À propos des préventions contre les Jésuites, lettre à H. Tempier, Livourne, 13 août 1833: EO 8, p. 79.

⁶⁸ Ms Honorat: Ét. Obl., 2 (1943), p. [20].

⁶⁹ *Ibid.*, p. [20], n. 47; cf. Ms II: EF 1, p. 11.

⁷⁰ J. RESLÉ, *op. cit.*, pars Ia, p. 163.

⁷¹ Lesage-Woestman, p. 38*.

Mais qui serait ce «célèbre interprète» désigné comme Picconius et dont le nom et le qualificatif ne disparaissent que dans l'édition de 1928 (art. 124⁷²)? N'aurait-on pu quelque part latiniser le nom de l'humaniste florentin proche de Savonarole reconnu comme familier de s. Augustin, Pico della Mirandola⁷³? Que le texte invoqué soit véritablement de lui serait une autre histoire, comme pour le texte attribué à s. Augustin.

On sait que Mazenod a été réticent à accorder trop de temps aux confessions des femmes, auxquelles il réservait des heures précises. En 1816-1817, il s'était posé des questions, sans doute à soumettre à M. Duclaux:

La charité m'oblige-t-elle à ne pas refuser les personnes du sexe qui se présentent pour se confesser à moi? Jusqu'à présent je me suis extrêmement borné, je ne me présente au confessionnal pour elles que cinq heures par semaine, le samedi matin. Ce temps est tout employé pour celles que je confesse déjà. Personne autre ne peut se présenter. Dois-je prendre deux jours par semaine, pour faciliter l'abord à celles qui voudraient se présenter?

Il précise que ses hésitations n'ont pas de rapport avec le danger de se compromettre personnellement mais, ce qui paraîtrait aujourd'hui plus grave, avec la crainte de perdre du temps qui serait mieux employé autrement:

J'ai une répugnance extraordinaire pour confesser les femmes et cette répugnance n'est pas fondée sur la crainte d'offenser Dieu, parce que je suis pas du tout fatigué à ce sujet, mais c'est la peine d'employer du temps à ce ministère, tandis que j'ai toujours beaucoup de choses à faire que je ne puis finir⁷⁴.

3. «Direction de la jeunesse»

En rêvant de suppléer dans la mesure du possible aux corps religieux disparus de France, le Fondateur dès le début de la Règle, enjoignait aux siens d'instruire la jeunesse de ses devoirs religieux, de la détourner du vice et de la dissipation, de la rendre propre aux obligations que la religion et la société leur réservent. Il s'agissait évidemment de la jeunesse masculine⁷⁵.

Le modèle proposé est celui de la Congrégation de la Jeunesse d'Aix: «La direction de la jeunesse sera regardée comme un devoir essentiel dans notre Institut», à ce point qu'il faudrait l'établir dans toutes les maisons «avec le même soin et dans le même détail que le noviciat même». S'il est prévu qu'un ou plusieurs missionnaires seraient spécialement chargés «de cet emploi», le supérieur général ne renonce pas à s'en acquitter, «aussi assidûment que les autres devoirs de sa charge le lui permettront». Il entend garder la haute main sur la Congrégation, connaître chacun par son nom, maintenir des rapports avec les familles et veiller à ce que rien ne soit changé sans son agrément «à l'administration ou à la direction de cette œuvre». Ces dispositions se concilient mal avec l'intention d'établir la Congrégation dans chacune des maisons.

La Congrégation de la Jeunesse n'était pas, pour Mazenod, qu'une œuvre parmi d'autres. Avant les missions, elle avait été un moment dans son esprit le moyen le plus efficace de s'opposer à la corruption de la société. Des considérations du 25 avril 1813, en introduction

⁷² Le Ms IV porte Piconius: voir Lesage-Woestman, p. 38. On avait traduit en 1825 l'introduction par «consilio alius incltyti interpretis»: voir J. Reslé, *op. cit.*, pars Ia, pp. 161-162.

⁷³ Voir A. NIERO, art. Pico de la Mirandole (Jean), dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 12, pp 1420-1426; L. VALCKE, «Influence d'Augustin sur la pensée de Jean Pic de la Mirandole», dans *Congresso internazionale su S. Augustino*, Atti, vol. III, Rome, 1987, pp. 203-223.

⁷⁴ Questions à résoudre, 1816-1817: EO 15, p. 164.

⁷⁵ I, ch. 1, par. 2, art. 3: EF 1, p. 14.

du Journal de l'Association, offrent des similitudes avec le *Nota bene* de 1818 ou la future Préface. Il attribue à Bonaparte le dessein de détruire la religion catholique dans les États usurpés, en recourant à la démoralisation de la jeunesse:

Le succès de ses mesures est effrayant. Déjà la surface de la France est couverte [...] d'établissements où l'impiété est encouragée, les mauvaises mœurs pour le moins tolérées, le matérialisme inspiré et applaudi. [...] Le mal est à son comble et nous marchons à grands pas vers une dissolution totale si Dieu ne vient pas au plus tôt à notre secours.

La réponse prenait un ton dramatique:

Fallait-il, triste spectateur de ce déluge de maux, se contenter d'en gémir en silence sans y apporter aucun remède? Non certes: et dussé-je être persécuté, dussé-je échouer dans la sainte entreprise d'opposer une digue je n'aurai pas à me reprocher de ne l'avoir pas tenté.

Mais quel moyen employer pour réussir dans une si grande entreprise? Point d'autre que celui que met en œuvre le séducteur lui-même. Il croit ne pouvoir parvenir à corrompre la France qu'en pervertissant la jeunesse... Eh bien! ce sera aussi sur la jeunesse que je travaillerai; j'essaierai de la préserver des malheurs dont elle est menacée, qu'elle éprouve même déjà en partie, en lui inspirant de bonne heure l'amour de la vertu, le respect pour la religion, le goût pour la piété, l'horreur pour le vice.

Le projet est généreux et non sans péril. Il s'agit de contrarier «les vues sinistres d'un gouvernement soupçonneux qui persécute et détruit tout ce qui ne les seconde pas⁷⁶». Après la Restauration, l'Association s'affiche comme Congrégation de la Jeunesse chrétienne d'Aix, Mazenod lui donne des règlements en surabondance, elle connaît une rapide extension et fournira à la Société des Missionnaires certaines de ses premières recrues. On dispose à son sujet d'une ample documentation (Journal, Règles et règlements, correspondance, celle-ci en grande partie inédite⁷⁷).

Il ne se trouva à Aix, après 1823, personne de la trempe de Mazenod; les temps aussi avaient changé. La Congrégation devait périr et elle ne connaîtra pas ailleurs de grands succès. Même si elle se bornait à une *directio moralis-religiosa*⁷⁸, on y a vu le point de départ de nombreuses initiatives au Canada, en Irlande et partout ailleurs, en faveur des jeunes.

4. «Prisons»

Les secours spirituels aux prisonniers ramènent aussi le Fondateur à des engagements antérieurs, mais il tient à les inscrire dans la ligne des grandes orientations de la Société: «On ne perdra jamais de vue qu'une des fins principales de l'Institut est de venir au secours des âmes les plus abandonnées. À ce titre les pauvres prisonniers ont des droits bien acquis à la charité de la société.» La prédication aux pauvres des campagnes s'accompagne donc du souci pour les plus abandonnés de toutes conditions⁷⁹.

Les bonnes intentions sont subordonnées aux conditions d'accès aux prisonniers. C'est, en «autant que le permettront les circonstances» et «quand on pourra s'introduire dans ces lieux de détention», que l'on s'efforcera de pourvoir à leurs besoins «en les visitant

⁷⁶ Journal de la Congrégation: EO 16, pp. 137-139.

⁷⁷ Pour s'orienter sur les débuts, voir Y. BEAUDOIN: EO 16, pp. 125-135; ensuite, J. LEFLON, *op. cit.*, t. II, pp. 16-21; J. PIELORZ, *Les rapports du Fondateur avec les curés d'Aix*, dans *Ét. Obl.*, 19 (1960), pp. 157-163. Notre article d'*Ét. Obl.*, 15 (1956), pp. 17-33, a été révisé dans VO 57 (1998), pp. 231-240. F. SANTUCCI, *op. cit.*, pp. 48-70, a repris l'ensemble de la question.

⁷⁸ J. RESLÉ, *op. cit.*, pars Ia, p. 167.

⁷⁹ Voir *Les pauvres et les âmes les plus abandonnées d'après Mgr de Mazenod*, dans *Ét. Obl.*, 20 (1961), pp. 7-9; R. LAFRAMBOISE, *Pauvres*, DVO, pp. 664-666.

fréquemment et les instruisant de leurs devoirs religieux au moins le dimanche». La suite porte sur l'assistance aux condamnés à la peine capitale: «Enfin on épuîsera toutes les ressources que la charité chrétienne peut inspirer, pour aider les condamnés à se bien préparer à la mort». Les missionnaires les accompagneront jusque sur l'échafaud et recevront le dernier soupir des patients, qu'ils sont chargés de défendre contre «les embûches du démon, les angoisses de la mort et le danger du désespoir». Ces termes renvoient à la signification des derniers moments et au sens de la mort qui se retrouvent au paragraphe suivant. Le terme «patient», appliqué aux condamnés, les assimile à tous ceux qui requièrent du secours quand approche la fin.

La préoccupation des prisonniers est même antérieure chez Mazenod à son option pour la prêtrise. Fin 1806, il acceptait un poste à l'ancienne œuvre des Prisons d'Aix, dont la direction était alors dévolue à la mairie. Il s'est penché sur toutes les misères des détenus, s'efforçant au moins d'améliorer la qualité du pain ou d'assurer l'essentiel pour le vêtement. Il s'est préoccupé de leurs devoirs religieux et voudra même accorder à ceux qui assisteraient à la messe dominicale un avantage lors de la distribution de la soupe. Que ses initiatives aient causé du malaise ou que lui-même n'ait pas apprécié l'insouciance de ses collègues, il avait dès octobre donné sa démission et rien ne fut fait pour le retenir⁸⁰. Il avait décrit à son père ses fonctions et dans quel esprit il entendait les exercer:

Le croiriez-vous..., l'homme qui remplit ce ministère de charité, ne voit plus dans ces criminels dont il est en quelque sorte le défenseur que des malheureux à secourir. C'est à l'équitable et sévère justice de découvrir le coupable, notre devoir à nous c'est d'adoucir leurs peines par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, mais surtout par les consolations que la religion nous présente⁸¹.

Il allait de soi que l'abbé de Mazenod, revenu à Aix, songe immédiatement aux prisonniers. Dès avril 1813, il annonce à Forbin-Janson qu'il leur donne, le dimanche après-midi, une instruction, en français précise-t-il. Avant et après, on chante des cantiques et il se tient, jusqu'à six heures, au confessionnal. Il y a, à la fin, prière du soir⁸². Ces visites se sont continuées même si certaines données sur leur fréquence paraissent peu crédibles⁸³. Rey s'autorise des Mémoires du P. Martin, «un témoin oculaire», à propos de la Germaine, criminelle convertie que Mazenod aurait, contrairement aux préjugés de l'époque, admise à la communion et accompagnée à l'échafaud⁸⁴. L'évêque se remémorera ces prisonniers qu'il avait «spirituellement et temporellement» secourus et qui en avaient été reconnaissants⁸⁵.

Un intermède a laissé des souvenirs encore plus vifs. Avant d'abdiquer, Napoléon avait envoyé dans le Midi des prisonniers de guerre autrichiens. L'aumônier ayant attrapé le typhus, Mazenod s'était porté pour le remplacer et avait lui-même contracté le mal. Le 14 mars 1814, il recevait l'extrême-onction et il mit du temps à se rétablir⁸⁶. À la veille de sa

⁸⁰ Voir J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, pp. 299-304, d'après le Registre des délibérations de l'œuvre des prisons.

⁸¹ Lettre à son père, Aix, 19 janv. 1807: EO 14, p. 43.

⁸² Lettre à Forbin-Janson, 9 avril 1813: EO 15, pp. 63-64.

⁸³ Voir F. SANTUCCI, *op. cit.*, p. 43.

⁸⁴ A. REY, *op. cit.*, t. I, p. 158. J.-A. Martin avait pris l'habit au Laus en 1821 et prononcé son oblation à Aix, au début de 1823. L'épisode daterait de ces années.

⁸⁵ *Journal*, 31 mars 1839: EO 20, p. 86.

⁸⁶ Lettre à son père, Aix, 17 juin 1814: EO 15, p. 87. Il a consigné dans le *Journal* de la Congrégation les attentions dont il a été l'objet: EO, 16, pp. 143-146; J. Leflon, *op. cit.*, t. I, pp. 446-449.

consécration épiscopale, il revient sur ses premières années à Aix et se souvient du soin accordé «à la jeunesse et aux prisonniers: «Ah! si j'étais mort à cette époque, de cette mort que je demandais à Dieu de m'accorder depuis que j'étais prêtre, tous les jours à l'élévation du calice, je serais mort martyr de la charité, et je n'aurais pas à me reprocher tant de fautes, tant d'infidélités⁸⁷...»

5. «Moribonds»

L'assistance des mourants était incluse parmi les pratiques des Ordres religieux à faire revivre⁸⁸. Ce paragraphe reprend, après celui sur les prisons, le thème de la mort. La rédaction en est boiteuse. Une première phrase concerne des individus habitués de la Mission d'Aix: «Quand les personnes dirigées par les missionnaires tomberont malades, on se hâtera de les disposer à recevoir les derniers sacrements». On reprend à la fin: «Après que les malades qui sont dirigés par quelque membre de la Société auront reçu les derniers sacrements, leur confesseur les visitera fréquemment, tous les jours même, et plusieurs fois par jour si leur mal empire et que leur fin approche». On dit pourquoi: «Il est trop important, dans ces moments décisifs, de fournir aux malades tous les secours et toutes les consolations de la religion, pour qu'on puisse les abandonner ou les laisser trop longtemps en proie aux attaques de l'ennemi ou aux horreurs de la mort». On ne peut s'empêcher de songer au Catéchisme en images de la Bonne Presse qui représentait le combat entre le démon et l'ange gardien auprès du lit des mourants.

On avait intercalé des recommandations sur les secours à procurer de leur vivant aux proches de la Société: «Mais on n'attendra pas que les bienfaiteurs et amis de la Société soient à l'extrémité pour leur donner des preuves de notre reconnaissance et de notre sincère affection en Jésus-Christ.» Ces secours incluent prières quotidiennes, offrande du saint sacrifice, pleine et entière participation à toutes les bonnes œuvres de la Société, «en un mot, tout ce que l'on pourra pour les aider dans leurs besoins spirituels et même temporels, s'il y va de la gloire de Dieu.»

La religion à laquelle Mazenod adhérait à ce moment accordait une suprême importance aux derniers moments. *L'ars bene moriendi*, inculqué au Moyen Âge, se répercutait dans les litanies des saints: *a subitanea et improvisa morte libera nos Domine*. Le sens d'une conversion *in extremis* a été modifié par le conditionnement social et médical comme par la conscience du péché et l'idée même du salut. L'assistance aux grands malades et aux mourants ont fait partie de l'expérience et des préoccupations de Mazenod. L'évêque, en revenant sur sa jeunesse, évoquera simplement «quelques œuvres de charité auprès des malades⁸⁹».

Il avait été durement éprouvé en 1802, à Palerme, par le décès de la duchesse de Cannizaro qu'il tenait pour une seconde mère. Il s'était dévoué auprès d'elle et fut invité à porter son deuil. Le Président avait donné la duchesse en modèle à sa femme: mère des pauvres et des affligés, elle avait payé les dettes de son mari et fait d'immenses charités. Il exagère

⁸⁷ Retraite pour l'épiscopat, octobre 1832: EO 15, p. 235. Voir M. GIORGIANNI, L'idéal du martyr dans la période de formation spirituelle et les premières années de sacerdoce du Bx E. de Mazenod, dans VO 53 (1994), pp. 3-18.

⁸⁸ I, ch. 1, par. 2, art. 2, dans EF 1, p. 14. Sans doute Mazenod avait-il à l'esprit la mission des Ordres hospitaliers.

⁸⁹ *Journal*, 31 mars 1839: EO 20, p. 84.

sans doute, mais il doit y avoir un fond de vérité dans ce qu'il dit d'Eugène: «C'était mon fils qui était le confident de tous ses projets, le coopérateur et le distributeur de toutes ses œuvres.» Il souligne, sans doute à partir des observations de celui-ci, que la duchesse venait de se confesser et allait communier le samedi à son habitude quand, «au lieu de recevoir son Créateur, c'est son Créateur qui l'a reçue dans son sein...⁹⁰». De son côté, l'oncle Fortuné, qui était allé soigner ses infirmités à la campagne, écrit à propos de son neveu: «Soit dit sans compliment, il est impossible de se conduire avec plus de prudence et de sagesse qu'il le fait dans les circonstances tristes et pénibles qui l'environnent⁹¹.»

Son père témoigne d'autres attentions de son fils auprès des mourants. Il a quitté les plaisirs du carnaval pour assister la baronne de Talleyrand, tante de l'évêque d'Autun, «avec une adresse, un zèle et une affection touchante»: «Au reste, est-il ajouté, ce n'est pas la première fois que cela lui arrive et, dans plusieurs autres occasions, il a rendu le même service à d'autres amis, ce qui est la preuve d'un bien bon cœur⁹²». Une demoiselle de Puget, d'une famille d'émigrés, devait mourir dans ses bras de tuberculose. Le Président fait valoir qu'il ne s'était pas soucié du danger de contagion⁹³.

Eugène souligne ses préoccupations religieuses quand il annonce à son père en 1807 la mort à Aix de la femme d'un ami d'enfance. Il allait parfois tenir compagnie à Mme du Périer et arrive chez elle comme elle venait de subir «un foudroyant accident d'apoplexie». Il prend contrôle de la situation, fait appeler un médecin qu'il assiste, s'affaire auprès de la mourante, coupe robe et corset, se fausse un nerf en la transportant sur son lit. Quand on administre les sacrements à la mourante, il lui inspire de salutaires intentions: «Je criais à ses oreilles les expressions de la douleur dont j'aurais voulu que son cœur fût pénétré pour mériter grâce devant le tribunal du redoutable que je voyais prêt à prononcer sur son sort». Mme du Périer était «une très brave femme» aux yeux du monde, mais pas à ceux de la foi. Eugène fait la part des intentions: «elle avait depuis quelque temps bonne volonté, elle était chargée de reliques et de chapelets, ce qui ne sauve pas à la vérité, mais me fait bien augurer de ses sentiments.» Il ne s'attriste pas moins d'une mort «aussi déplorable⁹⁴».

À Paris, le séminariste avait sans doute suivi, comme tant d'autres, les derniers jours de l'ancien évêque Talleyrand qui négociait âprement sa soumission. Il paraît satisfait du dénouement:

... je vous ai dit, que [M. de Talleyrand] était mort; le bon Dieu lui a fait la grâce de recevoir les sacrements. Il n'y en a pas tant pour tous, car j'entends souvent raconter des morts tragiques, qui enlèvent les gens avant qu'ils aient fait le moindre effort pour revenir à Dieu; c'est que le Seigneur exerce quelquefois de terribles jugements sur les rebelles qui se sont joués, toute leur vie, de sa miséricorde⁹⁵.

⁹⁰ Lettre d'A. de Mazenod à sa femme, 14 mai 1802, d'après J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, pp. 236-239.

⁹¹ Lettre de F. de Mazenod à A. de Mazenod, 8 mai 1802, d'après J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, p. 258.

⁹² Lettre d'A. de Mazenod à sa femme, 26 fév. 1802, d'après J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, p. 237.

⁹³ On ignore s'il s'agit de la belle Pauline qu'Eugène avait remarquée au bal, dansant «comme une possédée»: voir lettres d'E. de Mazenod à son oncle, 29 oct. 1799, et d'A. de Mazenod à sa femme, 13 août 1802, d'après J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, pp. 210-211, 237.

⁹⁴ Lettre à son père, Aix, 19 janv. 1807: EO 14, pp. 43-45. La sœur de sa mère, envers qui il avait eu des sentiments contrastés, mourait subitement la même année: voir J. PIELORZ, *op. cit.*, p. 145; Y. BEAUDOIN, *Dedons de Pierrefeu, famille*, dans DHO, t. I, pp. 222-224.

⁹⁵ Lettre à sa mère, Paris, 24 fév. 1810: EO 14, p. 181.

Il apprenait bientôt la mort de la bonne Nanon, la domestique des Mazenod qu'elle avait suivis en exil. Il déplore le sort qu'on lui a fait, avoue avoir récemment pensé à elle avec une «certaine impression de peine», se demandant comment la soulager. Vu son âge, s'ajoutait la crainte qu'elle ne soit surprise par la mort «sans s'y être assez préparée». Il confie à sa mère ses appréhensions: «Et voilà que votre lettre m'annonce sa triste fin. [...] Ô Dieu! j'en frissonne, pauvre femme, je lui étais attachée. Trois heures de temps pour se préparer à paraître devant Dieu, et encore avait-elle bien sa tête? cela n'est pas probable». Il parle donc d'une «mort effroyable», qui lui rappelle celle, «tout aussi désastreuse» de Mme du Périer et qui contraste avec «la bienheureuse mort, la douce et tranquille fin», de sa grand-mère Joannis⁹⁶.

Mazenod est longtemps demeuré discret sur son rôle auprès de M. Émery, le supérieur des Sulpiciens, au cours de ses deux dernières semaines. D'une lettre à sa mère et surtout et d'une relation détaillée faite à M. Faillon en 1842, Leflon a tiré de belles pages⁹⁷. L'évêque était revenu sur la sollicitude auprès des malades qui l'avait signalé à ses maîtres et ses condisciples:

Cela explique l'espèce de surintendance qu'on me laissait exercer sur la santé de tous mes pères et frères quoique je n'aie jamais eu le titre ni à proprement parler les fonctions d'infirmier. M. Émery lui-même, qui n'avait jamais voulu écouter personne sur l'article de sa santé, souffrait sans répugnance, je dirai plus, avec complaisance et reconnaissance, que je m'occupe de lui, et l'on sait si dès les premières atteintes de la dernière maladie qui nous l'enleva je sus profiter de cet ascendant qu'il avait permis à mon cœur de prendre sur lui⁹⁸!

On ne nous en voudra pas d'avoir, réuni ces données qui éclairent, avec un aspect du caractère de Mazenod, les dispositions de la Règle primitive sur les devoirs des supérieurs à l'endroit des malades qui doivent très peu à la Règle des Rédemptoristes⁹⁹. La première donne le ton: «Quand un missionnaire sera malade, le supérieur est spécialement chargé de veiller à ce que rien ne lui manque et que tous les soins, au contraire, lui soient prodigués¹⁰⁰.» Dans le Ms Honorat, tout un chapitre est consacré aux «maladies, obsèques, suffrages¹⁰¹». Le Ms II introduira dans la III^e partie, à propos de diverses fonctions dans la communauté, des développements dont un d'une grande délicatesse, «Des infirmiers¹⁰²».

6. «Office divin»

Parmi les saintes pratiques des Ordres religieux que Mazenod souhaitait voir revivre, figurait «la récitation de l'office divin, publiquement et en commun¹⁰³». Le paragraphe six en régleme la pratique, sans en préciser le sens ni la façon dont elle s'insère parmi les fins de la Société. L'obligation imposée dépasse à la fois les anciens usages monastiques et ce à quoi étaient tenus les clercs dans les ordres majeurs: «Tous les prêtres, oblats ou novices, sont tenus à réciter l'office divin publiquement et en commun, selon le rite de la sainte Église romaine, aux heures prescrites par le règlement.» On précise plus loin: «L'office étant obligatoire pour tous les membres de la Société, les novices ou oblats qui

⁹⁶ Lettre à sa mère, 14 oct. 1811: EO 14, pp. 244-245.

⁹⁷ J. Leflon, *op. cit.*, t. I, pp. 395-401.

⁹⁸ *Journal*, 31 mars 1839: EO 20, p. 85.

⁹⁹ II, chap. 1: EF 1, p. 59.

¹⁰⁰ Voir G. COSENTINO, *op. cit.*, t. I, pp. 98-99; J. RESLÉ, *op. cit.*, IIa pars, pp. 215-217.

¹⁰¹ Ms Honorat, *Ét. Obl.*, 2 (1943), pp. [44]-[46].

¹⁰² Ms II: III, ch. 1, par. 14: EF 1, pp. 141-142.

¹⁰³ I, ch. 1, par. 2, art. 2: EF 1, p. 14.

auraient été légitimement empêchés de le réciter en communauté, sont tenus de le dire en particulier, tout comme s'ils étaient dans les ordres sacrés».

L'article deux souligne avec redondance le profit que la Société devait en retirer: «L'Institut regarde cet exercice comme la source de toutes les bénédictions qui doivent se répandre sur l'ensemble du saint ministère... de toute la Société.» Suivent les règles à observer, selon la qualité des personnes, si quelqu'un se présente en retard. Le simple sujet, avant de rejoindre sa place, se mettra à genoux devant celui qui préside et ne se relèvera qu'au signe qu'il donnera en lui mettant la main sur la tête.

Sur l'attitude à observer, on reprend l'interprétation tendancieuse de Mc 7, 6 (cf. Mt 15, 8): «On récitera l'office posément et avec gravité, gardant exactement les médiantes et le reste, et s'appliquant à ne pas mériter le reproche fait aux Juifs par Jésus-Christ, qu'ils honoraient Dieu du bout des lèvres, tandis que leurs cœurs étaient bien éloignés de Dieu.» Le Ms II laisse tomber la référence à l'Évangile. On réécrit le début: «L'office divin sera récité en chœur dans un grand recueillement d'esprit, sans chant ni intonation, mais posément, avec gravité et en gardant attentivement les médiantes¹⁰⁴.»

Beaudoin inclut la récitation commune de l'Office parmi «les fins propres secondaires» de l'institut, avec la suppléance des Ordres religieux et la réforme du clergé¹⁰⁵. Contrairement aux autres ministères reconnus dans le chapitre trois, la récitation en commun de l'Office ne relève pas de l'expérience de Mazenod. À Saint-Sulpice, les clercs *in sacris* le récitaient en particulier. Le rôle de chanoine, exercé autrefois à Aix et à Marseille par un oncle et un grand-oncle ne lui aura pas paru trop inspirant. Par ailleurs, dès sa jeunesse, Eugène avait déploré le vide laissé par la disparition de nombreuses et de précieuses institutions et il ne faut pas minimiser le rôle du Frère Maur, camaldule un moment réfugié à la Trappe où il retournera après la chute de Napoléon. Il l'avait eu comme domestique durant sa dernière année à Paris, puis à Aix jusqu'en 1815. Il avait pour lui de l'estime et en a gardé un excellent souvenir, sans évoquer de véritable collaboration. On a pensé qu'ils ont parfois récité l'Office ensemble, ce qui paraît peu vraisemblable. Il n'empêche que par sa seule présence et par des conversations, il a dû aviver l'intérêt de Mazenod pour les anciens Ordres et la volonté de s'en inspirer¹⁰⁶.

En décembre 1812, Mazenod avait défini avec justesse l'Office divin comme «une importante et consolante fonction» (*officium*), exercée par les ministres de l'Église au nom du peuple chrétien. Il est «un devoir de religion» qui requiert l'attention de l'esprit et l'adhésion du cœur. Œuvre de louange à l'unisson avec les esprits bienheureux, il prend aussi le caractère de prière pour attirer la bénédiction de Dieu ou détourner le châtement¹⁰⁷.

Même si dans l'immédiat la Règle était dans son intégrité inapplicable, on a dû croire que les circonstances allaient changer. Le Ms Honorat suppose qu'une partie seulement de l'Office est récité en commun. À ceux qui n'ont pas pris part à l'exercice de communauté,

¹⁰⁴ Ms II: EF 1, p. 114. Voir J. RESLÉ, *op. cit.*, Pars Ia, p. 186.

¹⁰⁵ Y. Beaudoin, *Fins de la Congrégation*, dans DVO, pp. 378-380.

¹⁰⁶ Retraite pour l'épiscopat, oct. 1832: EO 15, p. 255; voir J. PIELORZ, *Maur, frère trappiste*, DHO, I, p. 439; Y. BEAUDOIN, *Fins*, DVO, p. 375-377.

¹⁰⁷ Retraite de déc. 1812: EO 15, pp. 28-30; voir Règlement pour le retour à Aix, août-sept. 1812, *ibid.*, pp. 16-17.

on recommande de le réciter en présence du Saint-Sacrement et de choisir l'attitude la plus respectueuse¹⁰⁸. Au sujet «De la prière et des exercices de piété» (ce qui est déjà significatif), on propose une version substantiellement modifiée: «Dans toutes les maisons où on le pourra commodément on récitera les heures canoniales [de Primes à None], les vêpres et les complies, au chœur dans un grand recueillement d'esprit...» Un *Nota Bene* reconnaissait que les occupations du grand nombre empêchaient de réciter en commun Matines et Laudes¹⁰⁹.

Dans le Ms II, Le Fondateur a repris de sa main ces dispositions, puis les a rayées, de sorte que le paragraphe original, avec la seule addition relative à la récitation privée, est passée dans le Ms IV et le texte latin¹¹⁰. Le principe de la récitation en commun et en public de tout l'Office était donc maintenu. Il s'établira cependant un *modus vivendi*, sur la base de dispenses, de tolérance ou de constats d'impossibilité¹¹¹. En concurrence avec l'Office divin s'étaient dès le début, introduits dans la Société, pour marquer les grands moments de la journée, des exercices de piété d'inspiration sulpicienne. On retrouve, dans l'art. 33 de la Règle de 1982, un écho du texte primitif associé à une perception renouvelée de la liturgie des heures.

7. «Exercices publics dans l'église»

Le dernier paragraphe correspond au bref passage de la Règle des Rédemptoristes sur la prédication à assurer là où ils avaient des maisons. Le préambule «Pour ne pas laisser tout-à fait abandonnés les âmes des pays où sont établies les maisons de l'Institut», devient sous la plume de Mazenod: «Pour se rendre utiles aux lieux où sont fondées les maisons de l'Institut¹¹²». L'activité principale des missionnaires s'exerce ailleurs, mais on prévoit maintenir sur place une présence, avec un lieu de culte accessible à tous. Aucun lien n'est établi avec la récitation commune et publique du saint Office.

La Règle des Rédemptoristes prévoyait tous les dimanches la prédication dans leurs églises, un sermon sur la Très-Sainte-Vierge le samedi et, dans leurs maisons, des exercices spirituels pour ecclésiastiques et séculiers. Mazenod propose un programme plus détaillé: confessions, prières publiques du matin et du soir avec, le soir, une «instruction ou méditation» qui fait partie d'un ample programme:

...on insinuera insensiblement tous les principes de la vie chrétienne et de la plus exacte piété, pour porter les âmes à la connaissance et à l'amour de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, à la pratique de la mortification et des autres vertus, à la fréquentation des sacrements, à la dévotion à la sainte Vierge, dont on célébrera fidèlement les octaves¹¹³.

¹⁰⁸ Ms Honorat, Ét. Obl., 2 (1943), p. [23].

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. [32].

¹¹⁰ Voir EF 1, pp. 114-115; Lesage-Woestman, pp. 41-42.

¹¹¹ Voir J. Reslé, *op. cit.*, Ia pars, pp. 181-194; id., *La psalmodie en commun de l'office divin selon nos Constitutions et Règles*, Ét. Obl., 20 (1962), pp. 225-230; W. H. WOESTMAN, *Liturgie des heures*, DVO, pp. 520-523.

¹¹² Voir G. COSENTINO, *op. cit.*, t. I, pp. 83-86.

¹¹³ La Règle recommandait aux missionnaires de réciter en route des prières, dont plusieurs à la Vierge: I, ch. 2, par. 2, dans EF 1, p. 26. Plus loin, était prescrite une visite quotidienne à «la Sainte Vierge, à laquelle ils [les membres de la Société] feront tous profession d'avoir une dévotion spéciale et une grande tendresse»: II, ch. 1, par. 5, dans EF 1, p. 61. L'expression «qu'ils regarderont toujours comme leur mère» remonte au Ms II: EF 1, p. 123.

La matinée du dimanche étant réservée à la Congrégation de la Jeunesse; on prévoyait l'après-midi une instruction ou un catéchisme pour le public. Au moins une fois l'an, on se proposait de donner «une retraite spirituelle», comme préparation à une grande fête.

Mazenod avait envisagé au début de la Règle d'ouvrir les maisons de la Société à des prêtres à qui on donnerait des retraites ou qui viendraient réparer leurs fautes¹¹⁴. Il évoque maintenant, encore au conditionnel, ce que seront plus tard les retraites fermées: «Quand la chose sera praticable, on donnera également plusieurs retraites particulières, dans l'intérieur de la maison, aux personnes ecclésiastiques ou laïques qui viendront s'y renfermer pour vaquer avec plus de recueillement à la grande affaire de leur salut.»

Ces dispositions reflètent la pratique d'instituts dont les membres, sans être chargés d'âmes, desservait dans leurs églises des habitués engagés dans une certaine forme de vie dévote et entendaient les confessions. À Palerme, Eugène s'était adressé aux Philippins¹¹⁵. On a dressé le bilan des activités effectivement reliées dès le début à la Mission d'Aix. Outre celles de la Congrégation de la Jeunesse, il inclut prières du matin et du soir, messes quotidiennes, chant des Vêpres les dimanches et jours de fête, confessions et direction spirituelle, catéchismes, exercices particuliers durant le carême, fête du Sacré-Cœur avec une spectaculaire procession en ville¹¹⁶, assistance à des malades habitués de la Mission ou membres de la Congrégation. Il y eut aussi des premières communions et des confirmations, au grand déplaisir des curés de la ville. L'oncle Fortuné est un témoin privilégié de pratiques auxquelles il a lui-même généreusement participé¹¹⁷. Des œuvres de ce genre se retrouveront surtout à Notre-Dame du Laus, au Calvaire de Marseille ou en d'autres lieux de pèlerinage. Deux décennies plus tard, elles se pratiqueront, hors de France, dans le cadre paroissial¹¹⁸.

Conclusion

Les Constitutions et Règles de 1982 témoignent d'un incessant questionnement sur les ministères les plus aptes à répondre à l'intuition initiale du Fondateur. La Règle 2 évoque, en termes inévitablement ambigus, un histoire complexe: «La prédication des missions et les missions étrangères occupent traditionnellement la première place dans notre apostolat.» De fait, les missions intérieures ou paroissiales, au moins telles que préconisées dans la Règle, n'ont été pratiquées de façon intensive que dans peu de pays et seulement à certaines époques. Quant aux missions étrangères (l'appellation suppose un regard de l'extérieur), elles évoquent des situations en permanente évolution plutôt que des

¹¹⁴ I, ch. 1, par. 3: EF 1, p. 15.

¹¹⁵ Voir J. LEFLON, *op. cit.*, t. I, p. 250.

¹¹⁶ On a cru voir «en la dévotion au Sacré-Cœur, un thème réellement fondamental de l'esprit oblat»: voir G. LESAGE, *Thèmes fondamentaux de notre spiritualité*, Ét. Obl., 4 (1945), p. 13. À Aix, la fête du Sacré-Cœur a, pendant quelques années, beaucoup attiré l'attention, comme plus tard Montmartre, à une autre échelle, dont l'influence a été prolongée chez nous par le P. Victor Lelièvre.

¹¹⁷ Voir Fortuné de Mazenod à la maison des Missionnaires à Aix, VO 59 (2000), pp. 41-44; *Les communautés, cadre de vie et de ministère*, VO 62 (2003), pp. 131-133; J. PIELORZ, *Rapports avec les curés d'Aix*, Ét. Obl., 19 (1960), pp. 333-335.

¹¹⁸ On avait intercalé dans la Règle un paragraphe *De Paroeciis*, de caractère juridique, après celui sur les heures canonicales: cf. Règle de 1928, art. 156-164.

ministères précis: première évangélisation, consolidation de jeunes Églises, service pastoral en milieux minoritaires («*in partibus infidelium et acatholicorum*»).

Et que signifie au juste *traditionnellement*? Conformité à un texte normatif, continuité d'intention et de pratique ou, simplement, référence à un passé révérend mais révolu? La seconde partie de la Règle 2 renvoie à la formule de 1818 sur la fin principale de la Société, n'excluant aucune forme de bien: «Toutefois, aucun ministère ne nous est étranger, pourvu que nous ne perdions jamais de vue la fin principale de la Congrégation: l'évangélisation des plus abandonnés¹¹⁹.»

En dépit de la belle ordonnance des Règles alors en vigueur, une Notice de 1854 destinée au grand public mais qui n'aura pas échappé à l'œil du Fondateur, présentait ainsi déjà, sans égard à une quelconque hiérarchie, les œuvres de la Congrégation: La fin assignée, sous l'autorité apostolique, à la Congrégation des Oblats est de se consacrer dans la pratique des conseils évangéliques: 1^o au Ministère des Missions paroissiales dans les Diocèses; 2^o à la direction des Grands-Séminaires et à l'enseignement de la théologie; 3^o aux soins spirituels accordés de préférence aux jeunes gens, aux pauvres, aux prisonniers et généralement aux âmes les plus délaissées; 4^o enfin aux Missions étrangères¹²⁰.

Sélectionnant les textes les plus fondamentaux ou les plus incisifs, le Fondateur a parfois donné l'impression que les Règles étaient quasiment inspirées¹²¹. Peut-être se résignait-il mal à reconnaître qu'une multitude d'articles de cette même Règle étaient inutiles ou mal adaptés? Il a néanmoins réussi à distinguer les grandes orientations des moyens ou des circonstances de temps et de lieux. Évangéliser les pauvres et secourir les plus abandonnés était au cœur de la Règle, bien que sans fixation sur les miséreux ni sur les situations d'urgence. Sans parler de réforme de structures ni d'engagement social, par le souci des jeunes et du clergé, plus généralement par celui d'instruire, il préparait à sa façon l'avenir. Il fallait construire ou reconstruire. Le chap. 3 de la I^{re} partie des Règles primitives illustre l'aspect pragmatique de sa démarche¹²².

Sherbrooke, Qc, le 17 février 2007

¹¹⁹ *Ibid.*, art. 32 et 95.

¹²⁰ *Notice sur la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Marseille, Marius Olive, 1854, 14 p. Voir *Ét. Obl.*, 18 (1959), p. 188.

¹²¹ Notes de retraite, oct. 1831: EO 15, pp. 215-228.

¹²² On annonce la défense d'une thèse sur les premières années de ministère de Mazenod par J. LABELLE, *Apostolic Life in the 1812-1826: Thought and Founding Charism of Eugene de Mazenod*, Rome, 2006.

Saint Eugène de Mazenod et le Sacré-Cœur

Bernard Dullier, o.m.i.¹

Summary - The A.'s intention is to show how Saint Eugene was firmly attached to the devotion to the Sacred Heart. The article begins with a brief history of this devotion, from its biblical and patrological roots and its development in the Church's spirituality from the XIVth century on. Saint Eugene grew into it under the influence of his ecclesial milieu, and of spiritual masters such as Don Bartolo Zinelli, Father Magy and his Sulpician educators. We find traces of his personal devotion in his writings and his ministry as a priest, a bishop and the founder of the Oblates of Mary Immaculate. For him, it meant living closely united with Christ, loving him deeply, conforming his own heart to that of Christ, and entering into an admiring and praiseful contemplation of the Sacred Heart. That devotion was then pursued and preached by the Oblates, specially in France at Montmartre, in Belgium and Canada.

Tout récemment, lors d'une conversation à bâtons rompus avec un groupe de jeunes Oblats, nous en sommes venus à parler du Sacré-Cœur et du rôle de cette dévotion dans notre tradition. Certains de mes interlocuteurs firent alors une moue de dépit tout à fait expressive. Pour eux cela semblait être un sujet sans aucun intérêt pour aujourd'hui, un «retour en arrière», voir même «un signe d'intégrisme».

Il est vrai que des statues du Sacré-Cœur très «Saint-Sulpice», que la pauvreté affligeante de certaines prières au Sacré-Cœur ou de certains textes liturgiques, n'encouragent guère aujourd'hui à rentrer dans cette dévotion.

Il est vrai encore qu'en France, à partir de 1794 et des guerres de Vendée, le Sacré-Cœur fut associé à l'idée de la «reconquête» d'une nation monarchiste et catholique. Les bannières frappées du Sacré-Cœur défilant, encore récemment, devant la statue de Jeanne d'Arc lors des fêtes du Front National nous laissent un goût amer.

Mais faut-il pour autant abandonner le Sacré-Cœur aux dévotions larmoyantes, aux tenants des extrémismes politiques et religieux ou encore aux seuls mouvements du Renouveau ?

Sans vouloir relire toute l'histoire oblate qui a été marquée par la place insigne du Sacré-Cœur, il me semble important de retrouver pourquoi Eugène de Mazenod y fut si attaché. Cela non par souci passéiste mais simplement pour nous resituer nous-mêmes aujourd'hui devant cette réalité et peut-être pour savoir lui redonner son vrai sens dans notre mission, loin des dérives et des abus de tout genre².

I. Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur

I.1 Enracinement biblique

Le cœur dans l'Ancien Testament

Chez les Hébreux, le cœur est certes, comme dans toutes les cultures du monde, le siège de l'amour. «Tu aimeras Dieu de tout ton cœur» (Dt 6, 4). «Dalila lui dit: "Comment peux-tu me dire que tu m'aimes alors que ton cœur n'est pas avec moi?"» (Jg 16, 15).

¹ Provincial de France.

² Ces quelques pages ne veulent être qu'un modeste complément au remarquable article sur le Sacré-Cœur écrit par le p. René MOTTE dans le *Dictionnaire des valeurs oblates*, Rome, 1996, pp. 756-764.

Mais dans la Bible, cela va bien au-delà de cette conception et le cœur évoque beaucoup plus que la vie affective. Le cœur est tout le «dedans» de l'homme. Donc, il est le siège des sentiments, des souvenirs, des projets, des décisions. L'homme au cœur endurci est celui qui a, à la fois, le cœur dur, incapable d'aimer, et l'esprit bouché, incapable de penser juste. Aussi Dieu promet-il à l'homme un cœur nouveau, c'est-à-dire un cœur capable de comprendre l'amour de Dieu et d'aimer à son tour, et un cœur capable de penser juste afin de pouvoir entrer dans les vues de Dieu. «Dieu leur forma une bouche, une langue, des yeux, des oreilles. Il leur donna un cœur pour penser» (Si 17, 6). «Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous et je ferai que vous marchiez selon mes lois et que vous observiez et suiviez mes coutumes» (Ez 36, 26-27).

Le don du cœur nouveau, étroitement associé au don de l'Esprit, rendra donc capable de connaître Dieu (au sens biblique du mot, d'en faire l'expérience vitale): «Voici venir des jours où je conclurai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle... Je mettrai ma loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et eux seront mon peuple. Ils n'auront plus à s'instruire mutuellement se disant l'un à l'autre "Ayez la connaissance du Seigneur". Mais ils me connaîtront tous, des plus petits jusqu'aux plus grands ...» (Jr 31, 31-34).

Le cœur veut donc dire la totalité de la personne, le «je». Il sera, suite à cela, le lieu où l'homme rencontre Dieu. C'est dans son cœur que l'homme rentre en lui-même, assume ses responsabilités et s'ouvre ou se ferme à son Dieu. On rentre en son cœur pour trouver Dieu. Les temps de l'alliance nouvelle seront les temps où Dieu parlera au cœur de l'homme. Alors, Dieu et l'homme seront dans un véritable cœur à cœur.

Le cœur dans le Nouveau Testament

Le lieu de la rencontre de Dieu et de l'homme, appliqué à Dieu, est lié à l'idée de l'Incarnation. Le cœur du Christ est le lieu par excellence où, par l'Incarnation, se manifeste le cœur de Dieu. Il est le siège de la rencontre de l'homme Jésus avec Dieu son Père et le lieu de la rencontre du Fils de Dieu avec les hommes.

En devenant homme pour rassembler dans l'amour les enfants de Dieu dispersés, le Fils de Dieu assumait un cœur de chair. Dans l'Incarnation, le cœur humain du Christ bat d'amour humain pour tous ses frères; «Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père et nul ne connaît le fils si ce n'est le Père, comme nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler» (Mt 11, 25-27).

Mais le texte capital est celui de Jean 19,31-37. Il nous faut le reprendre, y compris les versets qui précèdent où tout est dans le cadre de l'accomplissement, c'est-à-dire de la révélation parfaite de l'Alliance de Dieu avec le monde, de la réalisation des oracles et particulièrement du don de l'Esprit.

Lorsque Jean introduit dans son Évangile la scène de la transfixion du cœur de Jésus, c'est évidemment une réaction très nettement anti-docète: «celui qui a vu atteste et son témoignage est véridique». Il exalte la réalité charnelle de l'Incarnation, incarnation du Logos, incarnation de l'amour de Dieu, réalisée et manifestée dans le cœur transpercé de Jésus.

Le cœur de Jésus, ouvert sur le bois de la Croix devient donc le double signe de la réalisation des promesses de Dieu envers l'homme et du don parfait de l'homme à son Dieu. Il est le lieu de l'accomplissement de l'amour, de la volonté créatrice de Dieu. Là se révèle le «Je» du Christ qui est d'être totalement ouvert à la volonté du Père et à la tendresse pour les hommes.

I.2 Enracinement dans la Tradition

Les Pères anciens

Ce n'est pas le lieu ici de développer tout ce que les pères de l'Église ont dit à propos du cœur du Christ. Rappelons toutefois que cela commence très tôt et dans trois directions:

- avec saint Justin, face aux Juifs, c'est l'affirmation qu'en Christ il y a vraiment la réalisation des promesses divines. Le cœur du Christ devient le signe de l'achèvement de la création: «tout est accompli»;
- avec saint Irénée, face aux Docètes, c'est l'affirmation de la réalité de l'Incarnation qui, par le don de l'Esprit, conduit à la divinisation de l'homme. Tout cela est affirmé dans le cœur du Christ qui, en laissant couler l'eau et le sang, réalise les promesses de Cana et permet à l'homme de «voir Dieu»;
- avec Tertullien, c'est l'affirmation que l'Église, nouvelle Ève, trouve naissance du cœur transpercé du Nouvel Adam endormi sur la croix du sommeil de la mort. L'Église, pour cette grande tradition, naît de l'amour rédempteur du Christ en croix: théologie qui sera formalisée par le Concile de Vienne en 1312 et reprise par Vatican II.

Née d'un amour théandrique, l'Église comprend que la dévotion au cœur aimant de Jésus va de pair avec la vénération aimante, le culte envers elle-même. Sans l'Église aimante et communion d'amour, nous ne connaissons ni le Christ ni son amour sauveur pour nous. Et nous en avons connaissance par la plaie de son côté qui le signifie.

Il faudra attendre Grégoire le Grand et Bernard de Clairvaux, Bonaventure et les mystiques médiévales comme Mechtilde et Gertrude, pour voir naître la dimension sentimentale et amoureuse de la contemplation du cœur transpercé du Christ et lui voir appliquer les différents commentaires du Cantique des Cantiques.

Du XIV^e au XIX^e siècles

Dans l'Église latine

Les auteurs mystiques passent de la contemplation des plaies du cœur du Christ à l'expression d'un amour explicite pour ce cœur ouvert et jamais refermé du Rédempteur. Ils se réfugient dans le cœur de Jésus, nouvelle Arche d'Alliance.

C'est ainsi qu'apparaît la première fête du Sacré-Cœur, à Unterlinden en Alsace au XIV^e siècle. Le pape Innocent VI, en 1353, en concède la messe votive qui n'est adoptée pourtant que localement et qui se développe relativement peu et très lentement.

Avec la crise provoquée par le jansénisme au XVII^e siècle, cette dévotion va se répandre, et cela, de la même manière et pour les mêmes raisons qu'elle avait trouvé une résonance aux premiers siècles de l'Église en réaction contre le docétisme. Trois «agents» vont se conjuguer pour ce développement: saint Jean Eudes, les apparitions à sainte Marguerite-Marie et les Jésuites.

1. Le 20 décembre 1672, saint Jean Eudes célèbre la messe du Sacré-Cœur et la fait adopter dans plusieurs diocèses où il prêche. Cela devient une des grandes dévotions de l'École Française. Pour elle, l'amour subjectif de l'Église-Épouse pour le Christ son Époux conditionne le culte du cœur de l'Époux comme signe extérieur et manifeste de cet amour. Parmi les diocèses qui l'adoptent, il faut compter celui d'Aix³.

2. Ce n'est qu'entre 1673 et 1675 que sainte Marguerite-Marie, disciple de saint François de Sales, reçoit les visions à Paray-le-Monial. Le culte du Sacré-Cœur, d'après ces révélations, se place parfaitement dans cette ligne de l'Église qui institue une fête du cœur de son Époux, cœur transpercé qui est le symbole de son amour miséricordieux pour les hommes pécheurs. Les fidèles, troublés par le jansénisme, se retrouvent parfaitement dans cette dévotion au Cœur de Jésus.

3. Les Jésuites, dans leur lutte contre le jansénisme, se font immédiatement les propagandistes de cette dévotion. Il est à noter que Marguerite-Marie reçoit l'appui d'un Jésuite, saint Claude de la Colombière. Si l'amour de Dieu pour le genre humain est pratiqué sans aucune référence à un cœur de chair, c'est toute l'économie de l'Incarnation qui est remise en cause. Le jansénisme implique bien un retour à une christologie docète et institue une dissociation gnostique entre le sensible et le transcendant dans le mystère du Christ.

En 1787, le bienheureux Nicolas-Marie Verron, ancien jésuite, synthétise fort bien le sens de ce culte du Sacré-Cœur: «La vénération du Cœur de Jésus a un double objet, indivisible, l'un sensible et corporel, l'autre invisible et spirituel, mais que l'âme éclairée ne sépare jamais. Le mystère des souffrances de Jésus et l'amour immense qui l'a fait victime sont en même temps l'objet de son adoration. Son âme tout entière est élevée de l'objet sensible à l'objet spirituel.»

Il est intéressant de rapprocher ce texte de la manière dont saint Eugène décrira son expérience du Christ le jour du Vendredi saint. Nous y retrouvons les mêmes choses et la même manière d'analyser l'expérience qui fut faite.

Dans les Églises orientales

Les Églises d'Orient ignorent la dévotion au Sacré-Cœur telle que la pratique l'Église latine. Pourtant, toute la spiritualité orientale, basée sur la théologie de la divinisation, s'appuie sur la notion du cœur: «Croire que l'homme est appelé à la divinisation, c'est croire que le don de l'Esprit Saint transforme et illumine le cœur de l'homme, lui donnant d'être à l'image du Cœur du Fils révélant et accomplissant la volonté miséricordieuse du Père⁴.»

L'ouvrage spirituel capital de la tradition orientale est la Philocalie. «Ce livre est une formulation, dans le langage de l'intelligence du cœur, de l'expérience vivante que tout baptisé peut faire, expérience de la rencontre avec Dieu et de l'union au Père dans le cœur du Verbe incarné⁵.»

³ La chapelle du Carmel d'Aix est dédiée au Sacré-Cœur et l'une des rares peintures qui nous reste du temps des Carmélites et qui se trouve dans la «renardière» est le tableau des plaies du Christ.

⁴ Olivier CLÉMENT, *Introduction à la traduction de la Petite Philocalie*, 1953.

⁵ Boris BOBRINSKY, *La compassion du Père*, 2000.

La conséquence en est l'expérience du cœur de l'homme transformé à l'image du cœur de Jésus, ce qui suppose, par le don de l'Esprit, la pureté du cœur comme est pur le cœur du Christ: «Ceux qui estiment impossible ce rétablissement qui est donné aux hommes par l'Esprit Saint, doivent rentrer dans l'expérience qui est la nouvelle création inaugurée par l'Incarnation du Fils dont le cœur ouvert révèle et fait connaître Celui qui par nature est inaccessible et inconnaissable⁶.»

La liturgie orientale n'a donc pas éprouvé le besoin de développer la dévotion au Sacré-Cœur puisque celle-ci est implicitement contenue dans la notion de l'Incarnation. C'est le Verbe Incarné qui révèle à l'homme, dès l'instant de la conception dans le sein de la Vierge Marie, qu'il est créé à l'image de Dieu, c'est-à-dire qu'il est appelé dès maintenant, avec son corps, son esprit et son âme, à voir Dieu et à jouir de sa présence. Ce qui commence à se révéler ainsi dans l'acte de l'Incarnation devient réalité perceptible dans l'acte ultime de l'Incarnation, dans la pleine révélation trinitaire de la Croix. En effet, le cœur ouvert du Christ révèle la tendresse du Père et nous comble par le don de l'Esprit⁷. «La vision de Dieu est faite de silence et de présence. Au moment où le Christ donne l'Esprit sur la Croix, la création tout entière divinisée entre dans ce silence qui révèle Dieu. Dans le cœur transpercé du Christ, l'Esprit révèle la présence du Père dont le Fils de toute éternité est l'Image⁸.»

Pour les Églises d'Orient, le cœur ouvert du Christ est le signe et la réalisation du plan de Dieu Créateur: la divinisation de l'homme.

Les XIX^e et XX^e siècles

Les débuts du XIX^e siècle en France voient naître un grand renouveau de la dévotion au Sacré-Cœur, qui est authentique et profonde, même si elle n'est pas toujours parfaitement orientée. Il s'agit en effet de «naviguer à vue» entre deux écueils:

l'écueil sentimentaliste

En réaction contre le Dieu inaccessible du jansénisme et de l'Être suprême de l'ère des Lumières, le peuple chrétien cherche quelque chose de concret à quoi se raccrocher, un Dieu capable d'amour et que l'on puisse aimer: le Sacré-Cœur. Le risque en sera évidemment une dimension purement sentimentale de la dévotion au Sacré-Cœur, qu'une représentation et une imagerie tout en laideur ne feront qu'accentuer.

l'écueil réactionnaire

Avec la fin du XVIII^e siècle, la dévotion au Sacré-Cœur devient la bannière de ralliement de tous les nostalgiques du passé. C'est derrière le Sacré-Cœur que les «Blancs» se regroupent en Vendée, en Provence et en d'autres lieux. Le roi Louis XVIII consacre au Sacré-Cœur la «Chapelle expiatoire» de Paris et Charles X fait broder le Sacré-Cœur au milieu des fleurs de lys sur l'étendard royal. Sans oublier, en 1871, le Vœu national de Montmartre en réparation des «crimes de la Commune».

Pour répondre à ce besoin des fidèles, les évêques multiplient les textes liturgiques et les dévotions publiques ou privées. Entre 1815 et 1840, on voit apparaître en France, dans les diocèses ou dans les familles religieuses, pas moins de trente liturgies différentes du Sacré-

⁶ Macaire L'ÉGYPTIEN, *Philocalie*.

⁷ Grégoire PALAMAS, *Triade III*.

⁸ Vladimir LOSSKY, *Vision de Dieu*, 1962.

Cœur. Cette multiplicité des formulaires témoigne de la difficulté que l'on rencontre pour fixer de façon théologiquement juste l'objet de cette fête.

La fête du Sacré-Cœur de Jésus ne deviendra universelle dans l'Église latine qu'en 1856. Le pape imposera une liturgie qui met l'accent sur l'action de grâce pour la richesse insondable du cœur de Dieu manifestée dans le cœur humain de Jésus, ainsi que sur la contemplation réparatrice du Cœur transpercé sur la Croix.

II. Les environnements d'Eugène de Mazenod

II. 1 Le contexte aixois et marseillais

À Aix-en-Provence

Il y avait à Aix une antique tradition en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur. Dès 1662, c'est à dire avant même que saint Jean Eudes ne propage les «messes du Sacré-Cœur», un Minime aixois, le père Timothée de Raunier, avait créé un petit cercle de «dévots» au Sacré-Cœur. Dans un ouvrage qu'il publiait, intitulé *L'homme intérieur ou l'idée du parfait chrétien*, il écrivait: «Quel bonheur d'être uni à Dieu, non seulement par l'union hypostatique mais encore par l'union des actes d'amour avec son très saint Cœur.»

En 1701, la chapelle du Carmel, achevée par Thomas Veyrier, disciple du grand Puget, est consacrée au Sacré-Cœur. Avant la restauration tout à fait malheureuse de 1975, elle comportait une belle décoration en camaïeu de caissons peints en trompe-l'œil et rejoignant le lanternon central avec le symbole des quatre vivants sur les quatre pendentifs d'angle et le cœur rayonnant du Christ au-dessus de l'autel. Elle a toutefois heureusement conservé son vitrail de façade à la gloire du Sacré-Cœur.

En 1721, l'archevêque décréta que la fête du Sacré-Cœur serait célébrée dans tout le diocèse le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement; il en sera ainsi jusqu'en 1791. Le jeune Eugène a donc connu dans son enfance cette messe qui était accompagnée d'une procession se déployant sur le Cours (aujourd'hui Mirabeau) et qui passait sous les fenêtres de la maison paternelle.

À Marseille

Le siège de saint Lazare, depuis le milieu du XVIII^e siècle, mérite le nom de ville du Sacré-Cœur. En effet, la ville possède depuis 1682 un couvent de la Visitation qui prend une grande part dans le développement du culte du Sacré Cœur. Il y a aussi l'influence des Jésuites. Mais il y a surtout Mgr de Belsunce qui, pour arrêter la peste de 1720, décida de consacrer la ville au Sacré-Cœur et qui entreprend une grande procession en l'honneur du Sacré-Cœur avec bénédiction du Saint-Sacrement depuis le clocher des Accoules.

Le 28 mai 1722, les échevins marseillais font le vœu de fêter solennellement chaque année le Sacré-Cœur en action de grâce pour la délivrance de la peste. Cette célébration, interrompue par la Révolution française, sera rétablie par Mgr Fortuné de Mazenod en 1824.

II.2 Différentes influences

Don Bartolo Zinelli

Comme sur bien d'autres points, nous ne savons rien de la dévotion d'Eugène de Mazenod au Sacré-Cœur durant son enfance pas plus que lors de son passage à Nice ou à Turin.

Mais le voici à Venise, sous la coupe d'un ancien Jésuite, qui le redeviendra dès que la Compagnie sera rétablie, don Bartolo Zinelli⁹. Celui-ci inspire au jeune Eugène la dévotion au Sacré-Cœur que véhiculaient les Jésuites depuis le XVII^e siècle. Nous en trouvons les premières traces dans le règlement de don Zinelli, de la main de saint Eugène, mais inspiré par don Bartolo:

J'unirai mes faibles adorations à celles des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, des Anges et des Saints... Je dirai un pater, lentement avec un grand respect pour cette prière sortie des lèvres de Notre Seigneur Jésus Christ lui-même. Je vous offre, ô mon Dieu, les exercices de piété, mes études, mes devoirs, mes actions les plus indifférentes, en union avec les souffrances et les mérites de notre Seigneur Jésus, en union avec les sentiments de son Cœur adorable. Vous, ô Marie, après Dieu ma plus chère espérance, vous mon Ange Gardien, mes saints Patrons, tous les Saints du ciel, Âmes du Purgatoire, assistez-moi dans mes actions, soyez mes avocats auprès de Dieu et du Cœur de Jésus... Je baiserais respectueusement mon crucifix à l'endroit de la Plaie du Cœur¹⁰...

Dans la correspondance que don Zinelli entretiendra avec son ancien dirigé quand ce dernier se trouvera à Naples, puis à Palerme, nous continuons à trouver les signes de cette dévotion que le maître tentait d'inspirer à son élève:

Souvenez-vous toujours de la dévotion envers le Cœur adorable de Jésus Christ. Je vous recommande sans cesse au cœur adorable de Jésus Christ et j'ai éprouvé une grande consolation en voyant combien vous l'honorez¹¹.

Nous ne pouvons pas en dire plus. Sans doute, cette dévotion, comme le reste, fut-elle oubliée pendant la période palermitaine, mais elle était tout de même semée dans le cœur du jeune homme et elle allait resurgir à la première occasion.

Le père Augustin Magy

C'est en 1806, semble-t-il, qu'Eugène de Mazenod entre pour la première fois en contact avec le p. Magy, lui aussi ancien Jésuite, retiré à Marseille et vivant dans une petite pièce au-dessus de la sacristie de l'église St-Ferréol, sur le Vieux-Port.

Le p. Magy, est un célèbre accompagnateur spirituel qui prêche des retraites et surtout développe la dévotion au Sacré-Cœur. Il a rassemblé autour de lui un petit cénacle de personnes pieuses qui se sont consacrées au Sacré-Cœur. Parmi elles, se trouve Mademoiselle de Glandèves, fille d'un parlementaire aixois guillotiné pendant la Révolution et amie de la famille de Mazenod. Elle servit à plusieurs reprises d'intermédiaire entre le p. Magy et le jeune Eugène et elle contribua beaucoup à son initiation à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Nous possédons encore aujourd'hui quelques-unes des lettres qu'ils échangèrent à cette époque. Le 19 juin 1808, elle lui écrit: «Vous désirez que je vous parle de la fête du Sacré-Cœur...», et elle lui donne une description de la fête¹².

Nouvelle lettre le 1^{er} juillet 1808, qui est le premier vendredi du mois:

Je ne vous ai point oublié aujourd'hui, jour dédié au Sacré-Cœur. J'ai demandé au Seigneur qu'il vous fit bien connaître sa volonté et qu'il vous donnât la force pour l'accomplir. Monsieur l'abbé Carle (surnom que ces dames

⁹ Un seul rappel pour nous remémorer l'importance que don Bartolo eut sur Eugène de Mazenod: celui-ci aimera aller prier, en l'église de Saint-Sylvestre au Quirinal à Rome où il avait été ordonné évêque, sur le tombeau de «celui qui m'a tant aimé et auquel je dois tant». Voir *Écrits oblats* (EO), 11, p. 251.

¹⁰ *Missions*, 62 (1928), juin, p. 14.

¹¹ *Ibid.*, p. 15.

¹² *Ibid.*, p. 17.

*donnaient entre elles au p. Magy) vous a fait inscrire, selon vos intentions, sur le catalogue des associés du Sacré-Cœur*¹³.

Nous pouvons en conclure qu'avant même son entrée au séminaire, le jeune Eugène de Mazenod a trouvé la dévotion au Sacré-Cœur sur son chemin de retour à Dieu. Touché par la découverte de la personne du Christ, bouleversé par la Croix, il était tout à fait normal que sa rencontre aille jusqu'au Sacré-Cœur, non pas dans la perspective réactionnaire que cette dévotion prenait dans bien des milieux catholiques, mais avec une note tout à fait juste que don Zinelli et le père Magy lui ont transmise. Le Fondateur y unit déjà les deux pôles de cette dévotion: divinité et humanité du Seigneur. Il s'agit pour lui à la fois de rendre grâce et de contempler l'amour de Dieu pour l'homme pécheur.

L'École française

Dès son entrée au Séminaire, en octobre 1808, Eugène de Mazenod se trouve en face de l'École française, pour laquelle la spiritualité du Sacré-Cœur est omniprésente. Il y a bien sûr toute l'influence de saint Jean Eudes. Mais il faudrait aussi parler de l'œuvre du cardinal de Bérulle. Ce dernier insiste sur ce qu'il appelle «l'intérieur de Jésus», c'est-à-dire l'attitude la plus profonde et les sentiments du Christ.

Eugène de Mazenod s'y trouve parfaitement à l'aise. Par son expérience du Vendredi saint, il a été amené à contempler le Christ, vrai Dieu et vrai Homme, totalement tourné vers le Père et totalement amoureux des hommes. La dévotion au cœur du Christ lui permet d'exprimer son être le plus profond et le plus intime. Sans le savoir sans doute, Eugène de Mazenod rejoint ce que nous avons dit du sens biblique du cœur.

III. Le Sacré-Cœur dans les écrits de saint Eugène

III.1 Avant son entrée au Séminaire

Correspondance avec Emmanuel Gaultier

Eugène de Mazenod et son ami Emmanuel Gaultier de Claubry échangent de nombreuses lettres. Dans celle du 23 décembre 1807, c'est la première fois que, dans sa correspondance, Eugène parle de Jésus Christ. Il le fait en y associant étroitement le Sacré-Cœur:

*Donnons-nous un rendez-vous spirituel dans le Sacré Cœur de Jésus Christ, tous les dimanches, à 10 heures et demie du matin, heure du Sacrifice célébré solennellement dans toutes les églises. Là, nous prierons, en même temps, pour nos besoins mutuels, et, par notre union, nous forcerons, en quelque sorte, le tendre Cœur de notre Rédempteur, à nous appliquer, d'une manière spéciale, les mérites de sa Passion et de sa Mort*¹⁴.

Rétablissement de la fête du Sacré-Cœur à Aix

Il nous faut noter ici l'action d'Eugène auprès de Mgr Champion de Cicé, archevêque d'Aix. À plusieurs reprises, le jeune laïc qu'il est encore intervient auprès de l'archevêque pour que soit rétablie dans la ville d'Aix la pratique du premier vendredi du mois en l'honneur du Sacré-Cœur. Il obtiendra gain de cause juste avant son entrée à Saint-Sulpice en août 1808, et le premier vendredi du mois sera célébré dans la chapelle de la Miséricorde avant d'être célébré dans la chapelle de la Mission dix ans plus tard.

Depuis Marseille, Mlle de Glandèves l'en félicite le 23 août:

¹³ Ibid.

¹⁴ EO, 14, pp. 49-50

Je ne doute pas que tout ait été bien édifiant et d'un heureux présage pour l'accroissement d'une dévotion si essentielle et si agréable au Seigneur. Aussi les associés de ce divin Cœur doivent-ils se faire un devoir de la faire connaître et de la propager¹⁵.

III. 2 Pendant le temps de Séminaire

Les Aa

Avant de chercher dans les écrits du Fondateur, arrêtons-nous d'abord à la mystérieuse Association des Aa à laquelle il appartient à partir de 1809 et dans laquelle il va jouer un grand rôle jusqu'à son ordination en 1811.

Les Aa¹⁶ ont été fondés par les Jésuites au milieu du XVII^e siècle. L'Association ressurgit au début de l'Empire sous l'impulsion d'un ancien Jésuite, le père Barelle, qui en écrit le règlement. Deux articles sont particulièrement intéressants pour y voir dans quelle perspective Eugène de Mazenod va développer sa spiritualité du Sacré-Cœur:

article 3: «Engagement à développer la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, au très Saint Sacrement et à Marie.»

article 7: «Se réunir, souvent et à des temps marqués, avec les saints, dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, par exemple, toutes les fois qu'on entend sonner l'horloge¹⁷.»

Nous savons que le jeune séminariste Eugène de Mazenod s'investira beaucoup dans cette Association où il exercera de grandes responsabilités. De retour à Aix en 1812, avec l'appui de son directeur spirituel, l'abbé de Mazenod créera une section des Aa au Grand Séminaire d'Aix-en-Provence.

Correspondance

Les textes où Eugène de Mazenod parle du Sacré-Cœur sont nombreux durant toute cette période. Nous ne citerons ici que les plus représentatifs d'entre eux.

Retraite d'entrée au Séminaire en octobre 1808

Ce texte écrit à l'entrée au Séminaire montre qu'Eugène de Mazenod n'a pas attendu d'être marqué par l'École française pour vivre la dévotion au Sacré-Cœur:

Ah, Seigneur, que deviendrais-je, si je n'osais m'approcher de votre Cœur adorable pour y consumer au milieu des flammes de votre amour tout ce qui doit passer par cette fournaise pour n'être pas matière aux feux maudits de l'enfer¹⁸.

Lettre à sa mère du 25 décembre 1808

La dévotion au Sacré Cœur n'a pas de sens en dehors de la communion eucharistique qui nous identifie au Christ:

Cherchons-nous souvent dans le Cœur de notre adorable Maître, mais surtout participez souvent à son Corps adorable, c'est la meilleure manière de nous réunir car, en nous identifiant chacun de notre côté avec J.C., nous ne ferons qu'un avec lui et par lui et en lui nous ne ferons qu'un entre nous¹⁹.

¹⁵ Rey, I, p. 89.

¹⁶ Associatio amantissimi Cordis Jesu, ad ascendendum spiritum Christi in nobis (Association du Cœur très aimant de Jésus, pour allumer en nous l'esprit du Christ).

¹⁷ *Missions*, 62 (1928), juin, p. 18.

¹⁸ *EO*, 14, p. 66.

¹⁹ *EO*, 14, p. 98.

Conférence spirituelle du 19 mars 1809

Comment faire pour avoir en notre propre cœur les sentiments qui sont dans le cœur du Christ Jésus? «Le Cœur de Jésus brûlait d'amour pour nous. Le mien est insensible à son dévouement²⁰.»

Lettre à sa mère de fin avril 1809, accompagnée par l'envoi d'images des Sacrés-Cœurs:

Souvenez-vous qu'en honorant le Sacré-Cœur de Jésus, c'est puiser l'amour de Dieu dans sa source et qu'en rendant hommage à celui de Marie, c'est lui rappeler toute la tendresse qu'elle nous a accordée sur le Calvaire quand son divin Fils nous légua à elle comme devant être ses enfants²¹.

Lettre à sa mère du 1^{er} mai 1810

En honorant le Sacré-Cœur de Jésus, c'est puiser l'amour de Dieu dans sa source... La fête du Sacré-Cœur est la fête de l'amour de Jésus Christ pour les hommes. Il faut donc aimer les autres avec la force de l'amour du Christ²².

Lettre à sa sœur du 9 février 1811

Au-delà des sentiments, le Sacré-Cœur est la Parole du Verbe incarné:

Consultons quelques fois notre crucifix, nous trouverons dans les plaies de notre divin Modèle la réponse à tous nos misérables prétextes. C'est dans ce fidèle miroir que nous discernons ce qu'il peut tolérer d'avec ce qu'il défend. Laissons parler son cœur au nôtre, écoutons sa voix²³.

Conférence du 30 juin 1811

La fête du Sacré-Cœur est la fête de l'Amour de Dieu pour le monde:

Dans peu de jours, nous célébrerons cette autre fête si chère à l'Association, la fête de l'amour de Jésus Christ pour les hommes, la fête du Sacré-Cœur²⁴.

Retraite en vue de l'ordination de décembre 1811

Il a souffert, il a fait semblant de ne pas s'apercevoir des outrages que je ne cessais de lui faire ; toujours le même, il m'ouvrait son cœur amoureux²⁵.

Lettre à sa mère du 30 mai 1809, où on trouve un bon résumé de son sens du Sacré-Cœur:

Je me sens une confiance qui m'étonne; comme cette confiance n'est pas appuyée sur mes propres forces et qu'elle est uniquement fondée sur les mérites et la miséricorde de Notre Sauveur, rien n'est capable de la troubler²⁶.

III. 3 Après le Séminaire

Règlements et notes de retraite

Nous pouvons dire que toute la vie de saint Eugène prêtre sera guidée par le règlement qu'il se donne à son retour à Aix en 1812. Au sujet du Sacré-Cœur, nous pouvons y lire:

Règlement de vie de 1812: «Je veux être prêtre selon son Cœur car tout est renfermé dans ce seul mot²⁷.»

²⁰ EO, 14, p. 126.

²¹ EO, 14, p. 142.

²² EO, 14, p. 142.

²³ EO, 14, p. 206.

²⁴ EO, 14, pp. 223-224.

²⁵ EO, 14, p. 255.

²⁶ EO, 14, p. 147.

²⁷ EO, 15, p. 27.

Retraite de fin d'année 1812: «... nous conformer aux sentiments de son Cœur, n'aimant que ce qu'il aurait aimé, c'est-à-dire la gloire de son Père²⁸.»

Retraite de décembre 1813: «Pour ne pas oublier ce qui est contenu (dans ce règlement), je le relierai tous les premiers vendredis du mois, jour que je choisis pour faire autant que possible une retraite, au moins de la moitié de la journée²⁹.»

IV. Le Sacré-Cœur dans la vie de saint Eugène

IV. 1 Chez le prêtre

Le rétablissement de la fête du Sacré-Cœur

Dès 1818, il obtient des vicaires capitulaires que les Missionnaires de Provence soient chargés de la fête annuelle du Sacré-Cœur. Elle se déroule dans la chapelle de la Mission qui est consacrée au Sacré-Cœur.

Cette fête, assortie d'une octave, nécessite une grande et minutieuse préparation. D'abord, l'Œuvre de la Jeunesse y est étroitement associée. Puis la neuvaine préparatoire entraîne des instructions pour les fidèles qui viennent nombreux. Les confessions abondent à cette occasion. Le jour de la fête elle-même est marqué par une grand' messe solennelle ainsi que, l'après-midi, par une grande procession qui se déploie sur tout le Cours et se termine par la bénédiction du Saint Sacrement, donnée soit depuis les marches de la Chapelle soit depuis un reposoir dressé en haut du Cours devant l'hôtel du Poët.

La grande procession est maintenue après le départ du père de Mazenod, ainsi qu'en fait foi le Codex d'Aix. En 1853, le journal *La Provence* décrit la cérémonie présidée par l'archevêque d'Aix. Depuis Marseille, Mgr de Mazenod prend la peine d'écrire aux Oblats pour leur dire combien il s'unit de cœur à ce qui se célèbre ainsi à Aix.

Cette célébration solennelle est tellement entrée dans la mémoire collective des Aixois qu'il faudra faire intervenir la troupe et la gendarmerie pour la faire cesser après les lois de séparation de l'Église et de l'État. Elle est l'une des grandes caractéristiques de la Chapelle de la Mission. Nous reproduisons ici des extraits d'un texte du père Garnier, décrivant la fête du 3 juillet 1878.

Consacrée par le temps et des grâces particulières, notre chapelle a une place importante dans l'histoire religieuse de la ville et du diocèse d'Aix. Le Sacré-Cœur et l'Immaculée Conception sont ses deux grandes fêtes. De longs jours de prières et de pieux exercices les accompagnent et les suivent... Mais sa plus grande joie, son plus grand triomphe, la chapelle de la Mission les doit à sa procession générale, le vendredi du Sacré-Cœur. Comment vous dépeindre les magnificences de cette solennité ? Le majestueux défilé sous les allées verdoyantes du Cours... Le saint sacrement est aux mains de Mgr l'archevêque entouré de son clergé. Les cordons du dais sont tenus tantôt par les premières autorités judiciaires, militaires, administratives et civiles, tantôt par les membres survivants de la Congrégation établie, il y a environ soixante ans, dans notre église, par Mgr de Mazenod, ... dont M. de Boisgelin, neveu de notre vénéré Fondateur. .. À la rotonde, la procession évolue sur le rond-point, en faisant plusieurs fois le tour de la grande fontaine. Un beau reposoir, resplendissant de lumières, s'élève au pied de la croix de mission, plantée là en 1820 par nos premiers pères. Et la foule, agenouillée ou inclinée, reçoit une première bénédiction... Mais le moment le plus solennel de la fête est la bénédiction de clôture, sur la place des Carmélites, devant le reposoir élevé sur les gradins extérieurs de notre chapelle, resplendissante d'illuminations, les maisons voisines sont également illuminées. Une foule immense couvre la place, ses abords et l'extrémité supérieure du Cours³⁰.

²⁸ EO, 15, p. 38.

²⁹ EO, 15, p. 73.

³⁰ Missions, 17 (1878), pp. 398-400.

Au lendemain de cette fête, le journal *La Provence* écrivait:

Respect à la vieille gloire! Depuis 1820, la dévotion au Sacré-Cœur a son berceau, ses neuvaines, ses jours solennels dans la mission. Les fils de Mgr de Mazenod, d'ardente et apostolique mémoire, ont le droit d'être fiers d'un si grand souvenir et d'un pareil honneur. Ils se montrent dignes de la pieuse institution dont ils sont les gardiens vigilants³¹.

La Fondation de l'Union du Sacré-Cœur

En 1819, Eugène de Mazenod érige à la maison d'Aix la pieuse Union du Sacré-Cœur de Jésus. Il invitera plus tard chaque supérieur à faire de même dans chaque communauté. On sait, par les Codex qui ont été conservés, que ces associations seront très florissantes à Marseille au Calvaire, à Nancy et à Notre-Dame de Bon-Secours.

En 1822, Eugène de Mazenod publie une brochure intitulée *Exercice à l'honneur du Sacré-Cœur qui se fait par les agrégés tous les premiers vendredis de chaque mois dans l'église du Sacré-Cœur, dite de la Mission, à Aix*. Nous y trouvons plusieurs choses intéressantes:

On commence par exposer le Saint Sacrement et le texte d'ouverture est très clair:

Nous tous réunis au nom du Seigneur Jésus, nous avons l'intention d'honorer et d'adorer le Très Saint-Cœur de Jésus enflammé d'amour pour nos âmes. Nous venons lui témoigner notre vive reconnaissance, particulièrement de ce qu'après avoir répandu son Sang précieux pour tous les hommes dans sa Passion et sa Mort, il a bien voulu demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles dans le très Saint Sacrement et devenir ainsi notre nourriture pendant notre vie, notre compagnon, notre ami.

Ce qui est ici affirmé est théologiquement remarquable. La vénération du Cœur du Christ n'a de sens que dans la continuation de sa présence réelle au milieu de son peuple. Le lien entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie est donc clairement affirmé.

Ensuite, dans ce qui est appelé la *couronne à l'honneur du Sacré-Cœur* (cinq admonitions avec temps de prière personnelle et récitation du Notre Père), on exalte la compassion de Dieu pour le monde, réalisée et accomplie dans le Cœur de son Fils. Cette «couronne» demande aussi que le cœur de l'homme soit embrasé d'amour pour Dieu comme le cœur du Christ est embrasé d'amour pour le Père.

Puis vient l'acte de consécration avec la demande de pouvoir aimer à l'imitation de l'amour dont le Cœur du Christ est rempli.

Enfin on chante de très belles litanies du Sacré-Cœur dont je ne citerai que les deux premières invocations: «Cœur de Jésus, Fils du Père éternel, ayez pitié de nous. Cœur de Jésus, Fils de la Vierge Marie, ayez pitié de nous.»

Il s'agit bien de rejoindre la grande théologie du Sacré-Cœur dont nous avons parlé et qui exprime la divino-humanité du Seigneur Jésus se rencontrant en son Cœur. Il nous faudrait encore parler de l'avant- dernière oraison, adressée à l'Esprit Saint, parfaitement trinitaire, et qui rejoint l'Évangile de Jean et le Cœur ouvert du Seigneur: pleine et définitive révélation du mystère du Dieu Trine et Un.

Le Sacré-Cœur et l'Œuvre de la Jeunesse

Dans son Œuvre de Jeunesse, la place de la dévotion au Sacré-Cœur est importante. Eugène de Mazenod ne manque pas de signaler chaque année la participation des

³¹ *Ibid.*, p. 400.

Congréganistes à la procession du Sacré-Cœur. On notera en particulier la magnifique description qu'il en fait le 15 juin 1817³².

La vraie dévotion au Sacré-Cœur pour ces jeunes comprend trois sortes de participation:

1. La participation aux pieux exercices en l'honneur du Cœur de Jésus qui sont célébrés chaque premier vendredi du mois et qui encouragent un rythme mensuel de communion, ce qui est un gros progrès sur l'unique communion annuelle d'alors.
2. L'offrande quotidienne au Cœur de Jésus de la vie, des souffrances et des joies, des activités et des passivités, et qui développe la vocation universellement co-rédemptrice de la personne humaine, participation toujours reliée au sacrifice eucharistique³³.
3. La participation aux manifestations publiques de dévotion au Sacré-Cœur afin de poser par là un signe missionnaire, annonciateur de la tendre miséricorde du Dieu fait homme.

IV. 2 Chez l'évêque

Eugène de Mazenod évêque développe considérablement la dévotion au Sacré-Cœur dans son diocèse. Il le fait liturgiquement par de grandioses cérémonies. Il le fait encore par l'installation, partout où il le peut, de confréries en l'honneur du Sacré-Cœur. Il le fait enfin dans ses catéchèses, en essayant de donner une théologie juste de cette dévotion à ses diocésains.

Solemnisation de la fête du Sacré-Cœur

Reprenant la tradition instituée par Mgr de Belsunce, il restaure la procession interdite par la Révolution. Chaque fois qu'il est à Marseille pour cette fête, il tient à en présider les solennités. Ainsi, en 1856:

Notre grand jour de la fête du Sacré-Cœur a été cette année contrarié par une pluie battante qui s'est préparée dès la veille et ne laissait point d'espoir de la voir cesser. L'office pontifical a eu lieu malgré cela, mais la pluie continuant avec force tout l'après-midi, on mettait en doute si la procession aurait lieu. Sans doute un grand nombre de bonnes âmes ont prié pour que le triomphe que nous voulions décerner à notre divin Sauveur ne fut pas neutralisé par ce contre-temps. Comme pasteur, je devais de mon côté ne pas oublier de supplier le divin Maître de déployer sa toute-puissance dans cette circonstance. Au mémorial de la grand-messe, j'ai été inspiré de le prier avec confiance et de promettre d'offrir le jour suivant le saint sacrifice en action de grâces du bienfait que j'attendais de sa miséricorde. C'est cette confiance qui m'a soutenu et qui m'a porté à décider dans l'incertitude où tout le monde se trouvait que la procession aurait lieu si la pluie venait à cesser.

La pluie a cessé sur les trois heures, mais le temps était toujours bien menaçant et l'horizon chargé de nuages de toutes parts. N'importe! Comptant sur la protection de Dieu, j'ai persisté dans ma détermination: la procession a eu lieu et les nuages suspendus sur nos têtes ont respecté le cortège du Maître qui commande aux éléments. Je ne cessais d'en remercier Notre Seigneur dans tout le cours de la procession, en invoquant sans cesse sa toute-puissance pour l'honneur de son Saint Nom et l'édification et la consolation des innombrables fidèles qui concourraient à le glorifier.

Impossible de décrire la beauté de cette réunion groupée dans toute l'étendue du Cours d'où la procession avait été congédiée après l'amende honorable que j'ai prononcée à haute voix et la bénédiction que j'ai donnée à plus de cent mille âmes réunies sur ce vaste emplacement et les rues adjacentes. Comment ne pas reconnaître la toute-puissance de Notre Seigneur Jésus Christ dans cette circonstance? La pluie n'a cessé que pour donner le temps à la procession triomphale d'avoir lieu, pas une goutte d'eau pendant tout le parcours qui n'a pas duré moins de quatre heures. Quand Notre Seigneur est entré dans son Temple et que chacun a pu retourner chez soi, la pluie a

³² Journal, dans EO, 16, pp. 187-189.

³³ On retrouve cette idée dans *Lumen gentium*, 33.

repris de plus belle et l'averse a été telle que la procession aurait dû inmanquablement se disperser si elle était tombée une demi-heure plus tôt³⁴.

Institution du premier vendredi du mois

Mgr de Mazenod instaure à Marseille ce qu'il avait demandé à l'archevêque d'Aix, alors qu'il était encore laïc. Il insiste beaucoup sur le développement dans chaque paroisse et dans chaque communauté religieuse de la fête du premier vendredi du mois spécialement consacré au Sacré-Cœur. Lui-même va souvent célébrer ce vendredi dans les communautés religieuses dédiées au Sacré-Cœur et il ne manque jamais de faire des instructions aux fidèles sur ce sujet.

Il y voit à la fois une occasion de glorifier son divin Maître et aussi une occasion de favoriser la communion plus fréquente des fidèles.

Développement des Associations du Sacré-Cœur

Comme il l'avait fait à la chapelle de la Mission à Aix, il tient à la fondation de pieuses associations du Sacré-Cœur. Cela avait déjà commencé à la communauté du Calvaire, du temps où il n'était que vicaire général. Comme évêque, il demande à chaque communauté contemplative de faire naître autour d'elle de telles associations.

Ainsi, nous trouvons dans les notes écrites sur le Registre de l'Association du Saint-Sacrement établie au monastère des Religieuses Sacramentines de Marseille, le 25 juillet 1847:

Outre les jours que je consacre déjà à ce devoir d'adoration dans les diverses paroisses de ma ville épiscopale, ainsi que le temps fixé par mon règlement pour mon adoration journalière, je choisis, en union de l'Association du très saint sacrement, le jour de la fête du Sacré Cœur de Jésus, de huit à neuf heures du matin.

Installation de Congrégations religieuses consacrées au Sacré-Cœur

Mgr de Mazenod souhaite ardemment que des Congrégations consacrées au Sacré-Cœur s'implantent sur le diocèse.

Les Dames du Sacré-Cœur

Cela apparaît comme particulièrement vrai avec les Dames du Sacré-Cœur de sainte Madeleine- Sophie Barat. Dès l'année 1825, le père de Mazenod avait conçu le projet de les faire venir à Marseille pour tenir une maison d'éducation. Ainsi commencèrent 25 années d'étroites relations entre saint Eugène et la maison de ces religieuses. Le Codex historicus de cette dernière relève, entre 1837 et 1861, plus d'une trentaine de visites de l'évêque.

Certaines étaient liées à la vie du pensionnat: confirmations ou distributions des prix

Visite de Monseigneur au pensionnat pour la confirmation. Les élèves le complimentent sous le titre de Bon Pasteur en français, en italien, en espagnol et en anglais. Il reçoit leurs vœux de la manière la plus paternelle et la plus aimable et leur promet une nouvelle et prochaine visite. (5 juin 1846).

D'autres sont causées par la vie du couvent:

Visite de Monseigneur à notre digne Mère. Il lui témoigne la vive part qu'il a prise à la perte que déplore la Société dans la personne de la Révérende Mère Gramont... Mme Callamel et ma Sœur Ludovique ont eu le bonheur de prononcer leurs grands vœux... C'est Monseigneur lui-même qui a fait la cérémonie... Après la cérémonie, il est reçu au pensionnat. Il s'est montré vraiment tout paternel... Puis il s'est rendu à la communauté, causant avec nous comme un bon père de famille. Il ne nous a quittés que dans l'après-midi, nous promettant une visite après la rentrée de nos enfants. (29 décembre 1846).

³⁴ Journal, 30 mai 1856, dans EO, 22, pp. 80-81

Parfois, il amène avec lui un évêque missionnaire:

Monseigneur est arrivé pendant le Salut avec l'évêque de la Baie d'Hudson qui a bien voulu nous raconter divers traits intéressants de sa mission si pénible et si glorieuse à la fois. (7 décembre 1849).

Il arrive qu'il n'y ait d'autre raison à ses visites que le plaisir de venir dire bonjour:

Grande surprise. Monseigneur récemment nommé cardinal (sic), est venu nous faire visite. Après avoir assisté au salut, Sa Grandeur s'est rendue à la Communauté où elle nous a entretenues une demi-heure environ de la manière la plus paternelle. (2 septembre 1859).

Les Circulaires des Dames du Sacré-Cœur de 1862 notent:

Notre premier Pasteur appose le sceau de sa protection à tant de faveurs. Tout dévoué au Sacré-Cœur et à nos premières mères, il ne désire que la prospérité de cette maison. Sa Grandeur nous a honorées fréquemment de ses visites bien paternelles, et nous a animées par ses paroles toutes de foi et son zèle vraiment apostolique.

Les religieuses Victimes du Sacré-Cœur

Deux couvents de cette congrégation sont créés à Marseille à la demande de Mgr de Mazenod, en 1841 et en 1842.

Le premier, ouvert à la Belle-de-Mai, répond parfaitement aux attentes de l'évêque. Le second verse rapidement dans «toutes les extravagances dont l'imagination et la sensibilité des femmes sont capables». Aussi, bien à contre cœur, il se voit contraint de «dissiper ce foyer d'erreurs et de sottises et d'ordonner la dissolution de cette communauté³⁵».

Les prêtres Victimes du Sacré-Cœur

Ils ouvrent leur première maison à Marseille le 2 octobre 1851.

L'abbé Louis Maulbon d'Arbaumont, en religion Père Jean du Sacré-Cœur, converti à 24 ans, décide de s'offrir au Sacré-Cœur de Jésus pour le pardon de ses péchés et de ceux du monde. Invité par Adèle Ricard, en religion Mère Marie-Victime de Jésus-Crucifié, fondatrice des Sœurs Victimes du Sacré-Cœur, il se fixe à Marseille comme aumônier du couvent le 11 mars 1850. Là, il décide de fonder la même chose pour les hommes.

Mgr de Mazenod, malgré son attrait pour les congrégations consacrées au Sacré-Cœur, tente de l'en décourager, car il ne se sent guère attiré par les austérités et les pénitences incroyables de l'abbé. De plus, il n'a aucun disciple, et «on ne peut fonder pour soi tout seul». Après bien des hésitations, il finit par permettre un essai et le 2 octobre 1851, il bénit le petit couvent. L'Institut ne compta jamais plus de 6 sujets et fut dissout le 27 décembre 1875.

La Société du Sacré-Cœur de Jésus-Enfant (ou Timoniens)

Ordonné en 1846, l'abbé Timon-David est encouragé par Mgr de Mazenod à se consacrer à l'apostolat auprès de la jeunesse issue du monde ouvrier. L'évêque érige canoniquement son œuvre sous le patronage du Sacré-Cœur de Jésus, le 20 novembre 1852.

Pour en assurer la continuité, Timon-David tente plusieurs rapprochements avec des Congrégations existantes. Mais, après ces essais infructueux, Mgr de Mazenod lui dit: «Seule une Congrégation fondée par vous aura l'esprit nécessaire pour maintenir votre maison dans sa voie³⁶.»

³⁵ Voir lettre à Mlle Porry, supérieure, 6 juillet 1847, citée dans EO, 21, p. 90, note 188.

³⁶ Témoignage du p. Augustin Arnoux, supérieur général des Timoniens, au procès informatif de béatification de Mgr de Mazenod.

Timon-David veut alors confier son œuvre aux Oblats, mais Mgr de Mazenod refuse:

Non, pas plus à mes fils qu'à d'autres, vous ne pouvez confier votre œuvre car elle ne serait qu'un rouage de plus dans une congrégation qui en compte déjà bien d'autres. Votre œuvre me paraît assez importante pour être le but principal sinon unique des efforts de cette société. Fondez-la donc³⁷.

Timon-David fonde donc, le 8 juillet 1859, la Société du Sacré-cœur de Jésus-Enfant. Approuvée par Rome le 14 février 1861, elle est bénie par Mgr de Mazenod sur son lit de mort.

Établissement d'une église dédiée au Sacré-Cœur

Eugène de Mazenod souhaite la construction dans sa ville épiscopale d'une église dédiée au Sacré-Cœur. Cela ne pourra être réalisé qu'après sa mort. Elle sera édifiée, au Prado, sur un terrain appartenant aux Mazenod et que le Fondateur, par testament, a légué à la commune de Marseille:

Je lègue à la commune de Marseille un terrain sur le Prado pour y bâtir une église. Cette dernière devra être dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Dans la mosaïque du chœur de l'église, on peut voir une représentation de saint Eugène, en grande tenue épiscopale, à genoux devant le Christ et tenant en mains le terrain qu'il lègue pour la construction de l'église.

Notons un autre souvenir oblat dans cette église consacrée au Sacré-Cœur. Sur le mur gauche de la nef, un vitrail représente la construction de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. On y voit le profil et la chevelure si caractéristiques du père Jean-Baptiste Lemius, véritable apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur, en tenue d'Oblat, croix à la ceinture.

IV. 3 Chez le Fondateur

Dans ses lettres aux Oblats, après son départ pour Marseille en 1823, le Fondateur ne fait que quelques allusions au Sacré-Cœur. Nous n'en avons retrouvé que quatre:

Dans la lettre au père Courtès du 24 juin 1825 où le Fondateur écrit s'unir à ce qui se déroule à Aix en cette fête du Sacré-Cœur:

Je comprends... que tu n'aies pas eu le temps de me donner quelques détails sur notre belle fête du Sacré Cœur. Ce jour-là, mon esprit était avec vous et vingt fois, que dis-je, cent fois je poussais quelque exclamation vers vous qui me soulageait de l'horrible gêne où je tenais mon pauvre corps³⁸.

Dans la lettre au p. Tempier du 26 juillet 1830 à propos de Jésuites qui mènent des malades au tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie: «Je le souhaiterais de tout mon cœur (leur guérison) à cause de la très sainte dévotion au Sacré-Cœur³⁹.»

Dans la lettre au p. Tempier qui est à Rome du 9 juillet 1832, le Fondateur lui décrit les fêtes du Sacré-Cœur à Marseille:

«Vous savez comment les choses se sont passées ici, mais ce que les journaux n'auraient jamais pu vous dire, c'est la beauté, le touchant, le divin de notre fête du Sacré Cœur... Le soir, c'était magnifique⁴⁰.»

³⁷ Ibid.

³⁸ EO, 6, p. 186.

³⁹ EO, 7, p. 205.

⁴⁰ EO, 8, p. 6.

Dans le journal de 1842, à la date du 13 juin, jour du Sacré-Cœur. C'est le texte le plus intéressant. Mgr de Mazenod, lors de son voyage en Italie, doit célébrer dans le petit village de Sesto Calende, près du Lac Majeur:

C'était le jour même du Sacré-Cœur. Je dis la messe dans la petite chapelle qui est sur la place. Quel contraste avec ce qui se passait à Marseille ce jour là! L'évêque de Marseille, au lieu de célébrer pontificalement la messe solennelle dans son église cathédrale, au son d'une musique mélodieuse, entouré de tout son clergé et avec la pompe que l'on sait mettre chez nous à ces grandes cérémonies, disait humblement la messe dans la chapelle d'un pauvre village, sur un autel délabré et dont la nappe était sale, revêtu d'un ornement sans doute rebut de la paroisse supérieure... Eh bien! ce n'est pas une de ces messes que j'ai célébrées avec moins de dévotion. Mon esprit était uni à ce qui se passait à Marseille à cet instant même. La chapelle s'étant remplie de monde au son de la cloche qui annonçait cette messe de circonstance, je me félicitais d'avoir été l'occasion qui avait procuré à ce bon peuple le bonheur d'entendre la messe ce jour-là. J'en renvoyais la gloire au Sacré-Cœur de Jésus que j'avais fait honorer en ce jour⁴¹.

Même s'il en reste peu de traces écrites, la dévotion du Fondateur pour le Sacré-Cœur est bien connue de tous les Oblats. À preuve la lettre que lui adresse le père Joseph Gérard le 12 avril 1861 et qui n'arrive à Marseille qu'après la mort de Mgr de Mazenod:

Je viens d'apprendre que Votre Grandeur est tombée gravement malade depuis quatre mois. O vénérable Père, comment vous exprimerai-je toute notre douleur et notre anxiété! Nous nous rappelons avec édification votre grande dévotion envers le Sacré Cœur de Jésus, nous allons nous adresser à ce Cœur Sacré avec la plus vive confiance⁴².

De leur côté, des étrangers à la famille oblate témoignent également de l'importance de la dévotion du Fondateur au Sacré-Cœur. Ainsi l'abbé Timon-David rapporte ces propos qu'il a recueillis de la bouche du Fondateur dans un entretien qu'il a eu avec lui le 4 août 1854:

Je n'ai pas besoin de vous recommander de bien faire comprendre à vos jeunes gens qu'en rendant leurs adorations au Sacré-Cœur de Notre Seigneur, ils ne doivent pas tellement fixer leur attention à cet objet Sacré de notre amour, qu'ils ne l'étendent à la personne vivante et présente de Jésus Christ⁴³.

V. Une dévotion continuée par les Oblats

La certitude de la grande importance du Sacré-Cœur pour leur Fondateur est si ancrée chez les Oblats que cette dévotion, immédiatement après sa mort, devient celle de toute la Congrégation. L'objet de ce travail n'est pas de développer l'histoire du Sacré-Cœur dans notre famille religieuse. Énumérons simplement quelques points particulièrement significatifs:

1. Dans les lettres ou les comptes rendus de missions, les Oblats disent très simplement et naturellement leur dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. À simple titre d'exemple, citons une lettre du père Prosper Légeard, missionnaire à l'Ile-à-la-Crosse, qui voit dans le développement de la dévotion au Sacré-Cœur le signe d'une mission réussie: «Une chose qui me fait bien plaisir, c'est qu'ils commencent à avoir une grande dévotion au Sacré-Cœur. Tous ont déjà des images que nous leur avons faites et qu'ils gardent précieusement⁴⁴.»

⁴¹ EO, 21, p. 45.

⁴² Archives de la Postulation O.M.I., Rome.

⁴³ Postulation, O.M.I., Rome.

⁴⁴ Missions, 16 (1877), p. 311.

En 1879, le rédacteur des Missions résume bien ce qu'il en est en écrivant: «Le Sacré-Cœur a daigné jeter un regard de prédilection sur notre humble Congrégation et l'associer à ses desseins... Partout les Oblats sont les apôtres de ce culte d'amour et de réparation⁴⁵.»

2. Il faudrait aussi parler de la construction du Vœu National du Sacré-Cœur de Montmartre dont le grand artisan est le plus fidèle et le plus cher des fils de saint Eugène, le cardinal Guibert. De plus, il confie la basilique encore en construction aux Oblats afin qu'ils développent la dévotion au Sacré-Cœur. Ces derniers, sous la conduite du père Jean-Baptiste Lémus, développeront trois buts:

- Faire de Montmartre un lieu de prière, de louange et d'adoration. Le signe en sera l'exposition permanente du Saint Sacrement et l'Adoration perpétuelle. La chapelle des Oblats à Aix est la première à adhérer à cette chaîne de prière permanente⁴⁶.
- Aider les chrétiens à approfondir leur foi. D'où quatre instructions quotidiennes et le développement de nombreuses associations et cercles destinés à la formation des laïcs.
- Multiplier sur toute la Butte Montmartre par des œuvres caritatives le rayonnement de la charité du Christ et de l'amour dont il aime les plus pauvres.

Il est difficile aujourd'hui encore de mesurer l'importance énorme du rayonnement du Sacré-Cœur de Montmartre en France et dans le monde entier⁴⁷.

3. Il faudrait encore ajouter la construction et le rayonnement de la basilique du Sacré-Cœur de Bruxelles consacrée en 1905, l'apostolat du père Victor Lelièvre commencé à Québec en 1904, la consécration au Sacré-Cœur de nombreux scolasticats, de nombreuses paroisses confiées aux Oblats ou de plusieurs provinces dont celle de France-Nord.

4. Il faudrait ne pas oublier enfin l'apostolat au Sacré-Cœur par les livres et les revues et citer les pères Jean-Baptiste Yenveux (dont le diocèse de Paris a envisagé l'ouverture du procès de béatification) et Félix Anizan.

VI. Sens de la dévotion au Sacré-Cœur chez saint Eugène

Pas plus sur le sujet du Sacré-Cœur que sur d'autres, Eugène de Mazenod n'a rédigé de traité. Il nous faut donc reprendre ses attitudes, ses lettres et ses notes pour comprendre le sens de cette dévotion. Il me semble qu'elle se développe en quatre directions:

1. S'attacher au Christ

Pour Eugène de Mazenod, l'acte essentiel de sa conversion est son attachement à la personne du Christ. Le cœur est l'organe symbolique de l'attachement à tout ce qu'est l'autre, ses sentiments, ses pensées, ses attitudes et sa volonté.

Saint Eugène s'est une fois pour toutes attaché à ce Christ qui l'a aimé le premier et, par conséquent, la dévotion au Cœur du Seigneur est la suite logique de cet attachement.

2. Aimer avec Christ

⁴⁵ *Missions*, 18 (1879), p. 243.

⁴⁶ *Missions*, 15 (1876), p. 64-71.

⁴⁷ Voir M. COURVOISIER, «Charles de Foucauld et les Oblats du Sacré-Cœur de Montmartre», dans *Informations OMI*, décembre 2005, pp. 3-4.

J'insiste sur la préposition que j'utilise: «avec». Il ne saurait être question, pour Eugène de Mazenod, de dire simplement, aimer le Christ. Bien sûr, il aime le Christ et il veut le faire aimer. Mais sa dévotion au Sacré-Cœur va bien au-delà et nous conduit beaucoup plus loin. Il s'agit de regarder le monde comme le Christ le regarde et d'aimer le monde et le Père comme le Christ aime le monde et le Père.

La dévotion au Sacré-Cœur est la manière pour saint Eugène, d'avoir en lui les sentiments qui sont dans le Christ Jésus et d'aimer, avec le Christ, le monde et le Père.

3. Conformer sa vie à celle du Christ

Saint Eugène, nous l'avons vu, veut être prêtre selon le Cœur de Jésus et il ajoute: «Tout est renfermé dans ce seul mot.»

Pour la formation des scolastiques, il donne cette directive très intéressante: «Qu'on approfondisse surtout tout ce qui émane du cœur si aimant de Jésus Christ, non seulement pour tous les hommes, mais en particulier pour ses Apôtres et ses disciples.»

Vénérer le Cœur du Christ, c'est se mettre à la suite du Christ d'une façon toute particulière: être témoin de la miséricorde paternelle de Dieu, même pour les plus grands pécheurs. La vénération du Sacré-Cœur est la conséquence logique de la théologie morale de saint Alphonse. Saint Eugène est témoin de la miséricorde parce que, dans le Cœur de Jésus, il contemple l'amour sans mesure, l'amour à l'état pur. Le Cœur et les cinq plaies⁴⁸ sont la manifestation et le symbole de l'amour du Christ que saint Eugène veut faire contempler.

4. Entrer dans une contemplation admirative

Dans le fascicule de prières pour le Sacré-Cœur à l'usage de la chapelle de la Mission, nous trouvons une formule qui revient en permanence: «J'admire, ô mon Jésus, votre Cœur...»

Saint Eugène demande qu'on chante «les louanges du Cœur généreux du Christ».

Contemplant l'immensité de l'amour du Christ, le fidèle découvre sa misère personnelle et peut alors en vérité demander pardon en exprimant son horreur d'être différent du Christ son Modèle, son Instituteur. Il ne peut alors qu'implorer la grâce d'un renouvellement intérieur pour pouvoir «rendre amour pour amour».

C'est dans le Cœur du Seigneur qu'il va tout naturellement trouver les mots pour formuler la spiritualité. Il pénètre l'intérieur même des mystères de Jésus pour chercher en son Cœur toute la vie intime de Dieu fait homme. Les notes écrites en 1850 par le père Ambroise Vincens, premier provincial de France Nord et assistant général de la Congrégation, font voir comment les Oblats comprennent la dévotion au Sacré-Cœur. L'essentiel est affirmé dès le début: «Dieu est charité et dès lors l'image du Sacré-Cœur nous rappelle d'autant mieux ce Dieu qu'elle dépeint plus vivement cette charité⁴⁹.»

Le père Vincens fait appel aux grands maîtres spirituels comme Origène ou saint Augustin. Il est sensible au caractère missionnaire de la dévotion au Sacré-Cœur. Il y voit la manifestation de la miséricorde de Dieu face au rigorisme janséniste qu'il appelle «une hérésie sans entrailles». Il y voit aussi un appel à se dévouer pour les pauvres: «La

⁴⁸ On peut se rappeler la couronne de la prière du Sacré-Cœur du premier vendredi ou encore la peinture qui se trouve au Carmel d'Aix.

⁴⁹ *Missions*, 16 (1877), p. 234.

dévotion au Sacré Cœur s'attendrira sur le pauvre, l'orphelin, la veuve, l'enfant abandonné, sur tous les déshérités de la terre. Pour tous ces infortunés, pour ses ennemis eux-mêmes, elle se consumera, se dépensera tout entière⁵⁰.» Il y voit encore une force contre les épreuves, «un asile et une consolation.» Il en tire la conclusion que l'attitude concrète des Oblats doit être de répondre à l'amour de Dieu, surtout dans la célébration et l'adoration de l'eucharistie et dans la charité fraternelle.

Conclusion

Dans son enfance, Eugène de Mazenod a été bercé par la tradition aixoise de la spiritualité du Sacré-Cœur et il a été marqué en particulier par la grande procession qui, chaque année, passait sous les fenêtres de l'hôtel de Mazenod et à laquelle son père participait, à la place d'honneur, en grande tenue de premier président à mortier de la Cour des Comptes du Parlement.

Pendant son adolescence, à Venise, il a été marqué par la personnalité et la spiritualité de don Bartolo, ancien Jésuite, ardent propagandiste de la dévotion au Sacré-Cœur perçue comme le rempart contre le jansénisme. Il a commencé, sous la conduite de ce maître, à faire sienne la spiritualité du Sacré-Cœur de Jésus.

Devenu jeune homme à son retour d'exil, grâce à l'accompagnement du père Magy qu'il rencontre à Marseille et d'un cercle de pieuses personnes, toutes survivantes de l'Ancien Régime, il adhère à une confrérie du Sacré-Cœur perçue d'abord comme un rempart contre les idées révolutionnaires.

C'est donc un homme profondément marqué par cette spiritualité qui va faire l'expérience de la Croix, le Vendredi saint 1807. La description qu'il nous en a laissée est d'abord essentiellement sentimentale. Les larmes de joie et de douleur qui inondent son visage en sont les témoins. C'est son cœur, siège de l'amour et de tous les sentiments, qui est d'abord touché: «Puis-je oublier ces larmes amères que la vue de la Croix fit couler de mes yeux un Vendredi Saint. Eh! elles partaient du cœur...»

Il se découvre pécheur, mais pécheur aimé et pardonné. Le cœur ouvert du Christ est le signe et la réalisation du débordement de l'amour de Dieu. Cette perception le fait passer de la tristesse à la joie: «Jamais mon âme ne fut plus satisfaite, jamais elle n'éprouva plus de bonheur.»

Pourtant, Eugène de Mazenod n'en reste pas là et va au-delà de cette perception sentimentale. Dans la relecture qu'il fait de cet événement, en 1814, c'est-à-dire sept années plus tard, il se souvient avoir franchi alors une étape supplémentaire. Il se remémore que cette expérience de la Croix a fait naître en lui une tension qui l'attire vers «sa fin dernière», c'est-à-dire l'union à Dieu: «...au milieu de ce torrent de larmes, malgré ma douleur ou plutôt par le moyen de ma douleur, mon âme s'élançait vers sa fin dernière, vers Dieu, son unique bien dont elle sentait vivement la perte.»

Et il ajoute cette phrase tout à fait surprenante et capitale qui prépare ce que sera la grande expérience de décembre 1811: «C'est commencer dès ici bas la vie bienheureuse du Ciel!⁵¹»

⁵⁰ *Ibid.*, p. 240.

⁵¹ *EO*, 15, pp. 99-100.

Était-il en mesure, dès 1807, de s'ouvrir déjà à la dimension de la participation à la vie divine? Ce n'est pas certain. Mais, en tout état de cause, c'est la lecture qu'il fait en 1814, après son temps de séminaire et surtout après une autre expérience spirituelle capitale: celle de la retraite de décembre 1811 préparatoire à l'ordination et celle de son ordination.

Durant son séminaire, Eugène de Mazenod continue à être bercé par cette spiritualité du Sacré-Cœur car telle est la tradition de ses maîtres sulpiciens. Sa participation aux Aa comme son abondante correspondance l'atteste.

Toutefois, il est enfermé dans une vision «latine» de la Rédemption. L'homme est un être déchu, un pécheur incapable de «remonter» là d'où la faute originelle l'a fait descendre. À cause de ce péché et de cette déchéance, il y a la Croix et le Cœur ouvert du Christ qui efface les conséquences de la tache originelle, garantit le pardon du pécheur et rouvre la porte du ciel. Le Cœur ouvert du Christ est le signe du pardon accordé par le Dieu de tendresse et de pitié, Dieu d'amour et de miséricorde. Cette théologie donne le primat à la Rédemption dont le Sacré-Cœur est le signe de la réalisation.

Mais au séminaire Saint-Sulpice, sous la conduite des anciens Jésuites qui forment une partie du corps professoral – le père Barruel, patrologue, le père Garnier, excellent exégète, le père Barelle –, Eugène de Mazenod découvre à la fois l'Écriture Sainte et les Pères de l'Église et il en restera profondément marqué dans sa vie sacerdotale et épiscopale ainsi qu'en témoignent par exemple:

- l'abondance des citations scripturaires et patristiques dans ses mandements de Carême;

- la veine «basilienne» et «léonienne» du Sermon de la Madeleine où, même s'ils ne sont jamais explicitement cités, Basile de Césarée et Léon le Grand fournissent l'essentiel de la théologie du Sermon allant jusqu'à affirmer – ce qui est bien proche de la théologie cappadocienne de la «divinisation», c'est-à-dire «Dieu seul est digne de votre âme. Dieu seul pouvait satisfaire votre cœur»;

- la bibliothèque du noviciat de Notre-Dame du Laus et celle du scolasticat oblat de Montolivet, reconstituées partiellement, qui nous montrent combien le Fondateur insistait sur une solide formation scripturaire et patristique pour les jeunes Oblats. Sous de telles influences, peu à peu, sa perception de l'importance capitale de l'Incarnation prend le pas sur la Rédemption. Il perçoit l'histoire de l'homme moins comme l'histoire du relèvement de la chute originelle que comme le développement du grand projet créateur de Dieu. Ce grand tournant est pris lors de la retraite d'ordination de décembre 1811:

...Je regarde les grâces que j'ai reçues comme une suite de la Création. Comme si Dieu, après m'avoir formé, me prenant par la main, m'avait ainsi placé successivement en me disant: je t'ai créé pour que tu m'aimes... Vous m'avez créé pour vous. Je ne veux être qu'à vous, travailler pour vous, vivre, mourir pour vous⁵².

S'écartant de la spiritualité latine classique de la chute et du relèvement par la Rédemption de la Croix, Eugène de Mazenod est de plus en plus porté par une spiritualité plus patristique, s'appuyant, consciemment ou non, sur la vision d'Irénée de Lyon: l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu et l'Incarnation du Verbe, parfaite Image du Père, achève cette Création et la réalise. Dieu se fait homme non pour enlever la tache originelle mais pour que l'homme devienne dieu. C'est la théologie de la divinisation.

⁵² EO, 14, pp. 256-257.

«La Gloire de Dieu, c'est l'homme vivant», écrivait saint Irénée. Eugène de Mazenod, reprenant la tradition ignatienne, ne dit pas autre chose quand il affirme et écrit que la vie de l'homme est toute pour la Gloire de Dieu et le salut des hommes, le salut étant conçu comme la possibilité offerte à l'homme d'être, dès cette vie, habité par Dieu.

Saint Eugène développera cela plus particulièrement dans deux de ses mandements de Carême, ceux de 1846 et de 1859. Ce sont des textes admirables, ignorés des Oblats et que nos auteurs ont bien tort de considérer comme négligeables et de ne pas vouloir publier:

Mandement de 1846:

En assumant notre nature, le Christ a épousé notre cause jusqu'à s'identifier à nous afin que nous soyons identifiés à Lui. Dans notre union admirable à Jésus Christ, nous participons déjà à sa vie, à sa grâce et à sa gloire.

Mandement de 1859:

Au moment suprême de sa vie, le Christ rend ses Apôtres participant de sa Passion et de sa Résurrection. Aujourd'hui, de même, il nous unit pleinement à la plus haute expression de son amour, nous donnant dès maintenant d'être à son Image et d'avoir part à sa divinité.

Dans le mandement de 1846, il cite abondamment Basile de Césarée au chapitre 4 de son Hexameron et Grégoire de Nazianze dans son Homélie 20 pour justifier sa lecture de Pâque, la «fête des fêtes» qui «met le sceau à toutes les autres fêtes, achèvement et couronnement de l'Incarnation»:

Maintenant, sur cette terre, c'est déjà le ciel. Nous avons revêtu l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu, à son Image, dans la justice et la sainteté véritable. En nous, la création est achevée, nous avons revêtu l'homme nouveau et nous voilà divinisés. Déjà, en chantant l'Alléluia pascal, nous sommes aussi au Ciel avec les anges, nous chantons les noces de l'Agneau et nous y avons part.

Avec de tels textes, nous sommes arrivés bien au-delà d'une perception purement purificatrice, rédemptrice ou amoureuse du Sacré-Cœur. Nous sommes placés devant le Mystère même du Dieu Créateur qui fait l'homme à son Image, qui achève cette création et qui la réalise dans l'Incarnation de son Fils.

Le Cœur du Christ, au sens biblique du mot, c'est-à-dire le cœur comme révélation du «JE» le plus profond, est révélation de sa personne, de son ontologie: vrai Dieu et vrai homme, parfaite Image du Père et totalement tourné vers le Père en qui il trouve son accomplissement, son épanouissement, sa réalisation, Lumière incréée créatrice par le don de l'Esprit.

Conçu ainsi, le Sacré-Cœur n'est donc plus alors une affaire de dévotion ou de sensibilité personnelles. Il est l'expression d'une réalité fondamentale pour la foi chrétienne:

- l'homme est appelé à l'humanisation en devenant Image du Verbe Incarné;
- l'homme est appelé à la sainteté en devenant Image du Verbe sur qui repose l'Esprit;
- l'homme est appelé à la contemplation en devenant Image du Verbe tourné vers le Père;
- l'homme est appelé à la divinisation, expression à laquelle l'Église latine préfère celle de sainteté, non par mérite, mais à cause de l'Amour gratuit du Dieu Trinité.

Le Cœur du Christ devient enfin le lieu où se cristallise la double passion qui fait vivre l'homme divinisé:

- passion pour Dieu qui crée l'homme à son Image;
- passion pour l'homme qui reflète cette Image.

Paris, avril 2006

In the Footsteps of Saint Eugene: the Roman Church of Santa Maria in Campitelli

Aloysius Kendl, O.M.I.¹

Sommaire – Les communautés oblates de Rome accomplissent chaque année, le 15 février, un pèlerinage en l'église de Santa Maria in Campitelli. À pareille date en 1826, saint Eugène y passa l'avant-midi en prière alors qu'en la résidence du cardinal Pacca située en face une commission pontificale examinait le projet de Constitutions et Règles de la petite congrégation missionnaire qu'il avait fondée à Aix dix ans auparavant. L'approbation fut accordée par le pape Léon XII le surlendemain 17 février. L'A. donne de précieux renseignements sur le cardinal Pacca, sur l'église de Campitelli et sur les liens qui fondent la tradition de famille qui y ramènent régulièrement les Oblats pour honorer la mémoire du Fondateur.

Each year, on February 15, it is now a well-established tradition for the Roman Oblate communities to assemble in the church of Santa Maria in Campitelli to commemorate the anniversary of the day when, in 1826, Saint Eugene spent a whole morning there in prayer while across the street, in Cardinal Pacca's residence, a papal commission was discussing the future of his small missionary Society. It is an occasion for members of the Oblate family to express their gratitude to God almighty for his continued blessings and to renew themselves in the spirit of their vocation.

When on November 26, 1825, Father de Mazenod arrived in Rome to seek approval for the religious family he had founded at Aix and for its Constitutions and Rules, Cardinal Pacca was Prefect of the Sacred Congregation of Bishops and Regulars. Since this dicastery was responsible for what the Founder was seeking from the Holy See, he had to meet and deal with the Cardinal.

The Founder and Cardinal Pacca

Bartolomeo Pacca was born of a noble family at Benevento in 1756. Inspired by the saintly example of his great uncle, Francesco Pacca, who had been Archbishop of Benevento, he decided to enter the ecclesiastical state. A bishop already at 28, he served in the diplomatic service of the Holy See in Germany and Portugal, and returned to Rome in 1802, a cardinal, to become Pius VII's first minister in 1809.

On July 6, 1809, both the Pope and Cardinal Pacca were carted off as prisoners of the French. While Pius VII was taken to France, Pacca was for three and one half years subjected to a severe imprisonment at Fenestrelle (Pinerolo) in Piedmont. In 1813, he was allowed to rejoin the Pope at Fontainebleau. After Napoleon's defeat in 1814, the Cardinal re-entered Rome with the Pope, and spent the next years of his life at the service of the central government of the Church.² He died in Rome on April 19, 1844.

Already when he was a seminarian at Saint-Sulpice in Paris, Eugene de Mazenod was personally interested and directly involved in the conflict between the Emperor and pope

¹ General archivist emeritus.

² From 1814 to 1824, he administered the finances of the Papal States. In 1818, he was made suburbicarian bishop of Frascati, and in 1821, of Porto and Santa Rufina. Pope Leo XII made him Pro-Datarius and, in 1829, Dean of the Sacred College and bishop of Ostia and Velletri. He was also concerned with the protection of the remnants of antiquity, and published several works, among which an important series of personal Memoirs.

Pius VII. It is more than probable that the Founder knew then who Cardinal Pacca was and what role he had played in this struggle. But it was only in Rome that he met him for the first time on December 11, 1825, at his residence in the Palazzo Albertone on the Campitelli Square.³ This circumstance is at the origin of what could be called “the Oblate connection” to this church.

The church of Santa Maria in Campitelli

This church’s history goes back to the earlier church of Santa Maria in Portico, so named because it was located in the area of the portico of Octavia, which possessed a miraculous image of Our Lady referred to as *Romanae Portus Securitatis* (The Haven of Roman Safety). Experts who hazard an opinion place it as early as the 10th century and admit that it may even be older. This icon of Our Lady was held in great veneration by the Roman faithful, second only to that of the *Salus Populi Romani* (The Salvation of Rome’s People) kept in the Borghese chapel of the Basilica of St. Mary Major. In times of plagues or recurring earth tremors it was the focus of an intense devotion.

In 1618, the nearby church of Santa Maria in Campitelli – so named after the neighbouring Capitol Hill (Campidoglio, where Rome’s City Hall is located) – already existent in 1192, was entrusted to the care of a recent religious Institute, the Clerics Regular of the Mother of God, founded by St. John Leonardi (1541-1609), who were already in charge of the church of Santa Maria in Portico. A plague broke out in June 1656 and the people thronged to the latter church to pray before the sacred image of the Blessed Virgin. These exceptional crowds in such a small church increased the danger of contagion. In an effort to obtain an end to the plague, Rome’s City Council made a vow to enlarge and restore the church.

Pope Alexander VII (1655-1666) approved the content of this vow but also altered it. A new church was to be built and would bear the new name of *Santa Maria in Portico in Campitelli*, and the miraculous image of Our Lady was to be transferred to this new church. This is the church that stands there today. While the older church was in a dying area of the city, Santa Maria in Campitelli was in a spacious sector teeming with new life and growth, and its size and beauty were a sign that, in the period of the Counter-Reformation, the Roman Church was successfully surviving the spiritual plagues of heresy.

The church itself can be considered as a repository for the miraculous icon which now thrones high over the sanctuary. In fact, the image is quite small – 26 cm. high, 20.5 cm. wide and 0.2 cm. thick – and is a glazed enamel plate with gold and silver inlay. On a blue background appears the silver figure of Our Lady holding the Christ-Child. Both are haloed and the Child is blessing with his right hand. The stiffness of the figures suggests a byzantine model, yet the dress of both is more akin to the Roman classical style. The image is on either side enfolded by a lively formed leafen oak tree, also in silver. All this is placed within a Roman arch that rests upon two ionic-style plasters. A rectangular red border surrounds the whole, decorated on all sides with a series of golden roses each with a blue

³ After waiting for a good week for someone – perhaps Msgr. Xavier d’Isoard, Dean of the Sacred Rota – to formally present him to Cardinal Pacca, Father de Mazenod left a note, on December 3, that he needed to see the Cardinal. The meeting took place on December 11. See letter to Father Tempier, December 3, 1825, in *Oblate Writings* (OW) 6, 203; Diary, OW 17, 49.

centre. Outside the arch, but between the border, appear the haloed heads of Peter (right) and Paul (left). The entire plate of the image is fixed into a larger plaque of oakwood.

The fresco in the church's apse is recent, having been done in 1925 by Giovan Battista Conti. It shows Pope Alexander VII offering a model of the "new" church to the Blessed Virgin while angels cast out a personification of the physical and spiritual plagues.⁴

An interesting note. When James III Stuart, son of James II (the last Catholic king of England) came to live in Rome, he became a great devotee of the *Romanae Portus Securitatis*. His son, Duke Henry of York, was created a Cardinal in 1747, and became titular of the church. The two Stuarts endowed it with a special foundation: Benediction plus prayer to be offered in perpetuity for the return of England to the Catholic faith – a practice that is being maintained to this day.

Cardinal Pacca's tomb-monument

Besides housing the altar-tomb of St. John Leonardi, the church of Santa Maria is also the resting place of Cardinal Pacca and of Msgr. Francesco Nardi (1808-1877), a friend of the Oblates in his time.

Cardinal Pacca's tomb-monument was arranged by Archbishop Bartolomeo Pacca, his nephew. Temporarily buried in the church of Santa Maria in Montecello, the Cardinal's remains were subsequently transferred to Santa Maria in Campitelli in 1863.

The deceased Cardinal is portrayed as a figure lying atop the sarcophagus, be-mitred and fully vested in the episcopal liturgical vestments, his head resting on the lap of his kneeling Guardian Angel, and his face slightly turned towards the beholder. The monument was sculpted by Frederick Pettrich (1789-1872).⁵ It has a decorative base which includes a series of porphyry and green marble circles. On it appears the following decorative inscription:

*Hic in pace Christi requiescit Bartholomaeus Pacca
domo Benevento Card. Ep. Ostien.
Ingenio eruditione scriptis famam posteritatis adeptus
Religionis iura in Legatione Coloniensi et Lusitana asseruit
Pio VII a Publicis Negotiis adfuit cum eo in exilium abreptus
carceris squalorem quadriennio tulit
Decess. XIII Kal. Maias An. MDCCCXLIV annos natus LXXXVII
Bartholomaeus Pacca Antistes Domus pontif.
ab admissionibus Pii IX P.M.
posuit patruo magno.⁶*

⁴ It is interesting to note that some twenty-five years later, the same artist did the large mosaic of St. Joseph, Chief Protector of the Oblate Congregation, that graces the crypt area of the Oblate General House in Rome.

⁵ Pettrich's career began at Dresden, continued in Rome, Regensburg, Washington State, U.S.A., Rio de Janeiro, and from 1855 until his death in Rome.

⁶ Translation: Here in the peace of Christ rests Bartolomeo Pacca, a native of Benevento, Cardinal Bishop of Ostia. Having become well-known because of his talent, learning and writings, he strongly asserted religion's rights as legate in Cologne and Portugal. He assisted Pius VII in Public Affairs, was carried off with him into exile, endured the squalor of prison for four years. He died on April 19, 1844, at 87 years of age. Bartolomeo Pacca, Prelate of the Papal Household for audiences with the Supreme Pontiff Pius IX, has placed this monument to his paternal uncle, a great man.

The top of the monument shows a kind of theatre-stage where one sees the curtains partially parted to reveal a bas-relief of an Angel freeing St. Peter from prison (Acts 12:12-10). This, as well as the inscription immediately below the bas-relief, alludes to Pope Pius VII's (and Cardinal Pacca's) release from Napoleon's tyranny. That diatrich inscription, composed by Msgr. Brancaloni Castellani, reads:

*Adstabam lateri quum te manus impia vinxit
Fregit ceu Petro sic tibi vincula Deus.⁷*

Above the architrave of the monument is a shallow, highly mosaic decorated arch, surmounted by a glorious cross. In the lunette thus formed is a relief of Our Lady, seated with arms extended, the Christ-Child seated in her lap and holding a halo that is clearly destined for the deceased Cardinal.

Msgr. Nardi's monumental tomb is located in the back wall of the church. It consists of a flat inscription slab of marble with a bas-relief of the prelate's face. A canonist, of Venetian origin, he was a friend of the Superior General, Father Joseph Fabre, and rendered many services in Rome for the Oblates. When passing through France, he stayed in Oblates houses, and is known for having attended significant Oblate events in that country.

The Founder's experience of February 15, 1826

As mentioned earlier, the Founder of the Missionaries of Provence, in Rome to seek the approval of his young society, paid his first visit to Cardinal Pacca in December 1825. Father de Mazenod was to mention Cardinal Pacca 35 times in his Roman Diary (November 28, 1825 to May 4, 1826) and in 31 letters he wrote from Rome during this same period to Fathers Henry Tempier and other Oblates in France.⁸ Within the space of 94 days, he had gone 28 times to see the Cardinal, actually met him 23 times and dined with him four times. The two men had thus come to know, trust and deeply appreciate each other.

On January 8, 1826, Father de Mazenod presented a memorandum to Cardinal Pacca in view of the study of his cause. He dined at the latter's residence and afterwards attended Benediction of the Blessed Sacrament in the church of Santa Maria in Campitelli.

However, the Founder's most memorable visit to that church is that of February 15, 1826, the day fixed for the meeting of the Commission appointed to examine the draft of the Oblate Constitutions - Cardinals Pacca, Pedicini, Pallotta, members, and Archbishop Marchetti, Secretary, of the Congregation for Bishops and Regulars.

In Saint Eugene's Roman Diary we read:

... I rushed to get to Cardinal Pacca in time to tell him a few things before the other Cardinals gathered at his place. I informed His Eminence that I would stay in the church of Campitelli during their meeting so that, if they should need me, they could get a hold of me quickly, since that church is right across from the Cardinal's palace. As I was going out, I requested that they would let me know as soon as the meeting was over. That is exactly what they forgot to do, so that I was able to hear nine Masses, one after the other, entirely at peace, without being disturbed. Well! Can I say it? I have never felt more at home in a church. I had made the decision on entering that I would pray wholeheartedly while the Cardinals were discussing our business matters. The time seemed

⁷ Translation: I was at your side when an impious hand bound you and when God broke your chains as he did those of Peter.

⁸ See *Journal* in OW 17, and letters in OW 6 and 7.

short to me. I left the church at one o'clock since I knew they had forgotten me, because I could not presume that the Cardinals would put off their lunch on a fast day...⁹

His February 16, 1826 letter to Father Tempier contains the following:

... I hurried on to tell Cardinal Pacca that I would be waiting in the church of Santa Maria in Campitelli, opposite his palace while the Congregation was in session. Coming out, I asked that they send me word when the meeting had ended; they forgot, so I had time to hear nine Masses. However I assure you that, being prepared for a long wait, I did not find the time long at all; on the contrary, I was quite happy in this beautiful church, occupied as one would wish to be occupied always. However, when I realized it was impossible that the Cardinals should still be in session, I left the church. It was one o'clock. In fact, the meeting had ended more than an hour earlier...¹⁰

Father de Mazenod wrote in his Diary that his intention on entering the church was to pray wholeheartedly while the Cardinals were discussing his business matters. He “never felt more at home in a church”; “he was able to hear nine Masses, one after the other, entirely at peace, without being disturbed”. Indeed, “time seemed short” to him. In fact, being prepared for a long wait, he did not find the time long at all ...; he was “quite happy in that beautiful church, occupied as one would wish to be occupied always”.

Armed with all natural and supernatural aids

One often asks oneself about whom or about what Eugene de Mazenod was thinking during the long hours he spent in church on that day.¹¹ What filled his mind and heart during this lengthy morning?

He must certainly have thought about what was happening in the Pacca residence on the opposite side of the street. He had been most busy during the two and a half months since his arrival in Rome. “I have armed myself with all natural and supernatural aids”, he wrote.¹² He suffered from the cold, suffered from the *tramontana*, walked all over Rome when it was raining, in the mud. He spent time in waiting rooms and sometimes received a cold welcome. Besides, he was concerned lest the Pope fall ill, about Cardinal Pacca who never went outside his house if it was cold, and Cardinal Pallotta who stayed in bed for one week with the flu.

Nevertheless, he maintained his course with perseverance, with saintly stubbornness. In difficult moments, to this sacrifice he added prayer which, he says, in those circumstances was more tender, more intimate, as a son to his father. He celebrated Mass for the success of his great project, often visited the Blessed Sacrament, especially when the Forty Hours were being celebrated, to declare his great desire to Jesus. He called upon the Saints - St. Peter, St. Joseph Calasanctius, Bl. Alphonsus Liguori.

While important meetings were taking place regarding his project, he was praying before the Blessed Sacrament.

I chose the recourse of going to pray to God in the (chapel) balcony, the while I supposed the audience was taking place, not that I had the foolish idea my prayers would produce the good effect that I desired, but because it seemed to me appropriate to recollect myself in the presence of the Lord, somehow or other, while grace should

⁹ OW 17, 102-103.

¹⁰ OW 7, 33.

¹¹ We draw here from the homily given in 1996 by Fr. Alexandre Taché, then Procurator general to the Holy See, during the Oblate celebration in that same church, in which he offered an answer to this question.

¹² Letter to Fr. Tempier, December 18, 1825, in OW 6, 214.

*work and the Holy Spirit should inspire the Head of the Church as to how he should decide our fate and the salvation of an infinity of souls.*¹³

Today, while the Commission is deliberating in the Pacca residence, he was still praying.

Reviewing mentally the course of these many weeks, Eugene does not fail to admire God's goodness towards him. God had well disposed the Pope in his regard, a Pope who simplified the procedures that were to be applied. God had found for him certain persons who facilitated the measures to be taken. He became aware that throughout the entire course of things, there was Someone who disposed all hearts, Someone who influenced everyone to acquire a favourable outlook on his Society. He perceived God's hand guiding circumstances and persons, opening them to the divine recognition of his work. The day after the approval, he wrote to Father Tempier that the person whom God had used now disappears. He is sure that he was only the manual instrument of the Spirit to establish his work of mercy, to have it recognized by the Church's authority.¹⁴

Perhaps during the morning of February 15, Eugene de Mazenod asked himself whether he had in fact done everything that he could: contact with relevant persons, sacrifices, prayers. But he saw God's Spirit above all these things. On that morning his heart was filled with admiration when he contemplated God's activity, when he considered his confidence in God, how he had abandoned himself into God's hands. "Never in my life, he wrote, have I better understood the value of abandoning oneself to God." Eugene was interiorly at peace.

Closely united to his religious family

Another thought and sentiment one could discern in Eugene de Mazenod's heart on that morning was his love for his religious family. All his writings at the time testify to his great love for his fellow Brethren, his sons who remained at home. "I cannot accustom myself to live in separation from those I love; I have no pleasure away from them ... Oh how happy we will be in Heaven when we will be all there together ... there is no happiness for me separated from those who are mine."¹⁵ "I was much taken up with you all, and very consolingly, during this night, before the Blessed Sacrament."¹⁶ As Oblates gather in this church which heard his prayer, they can feel all the affection Saint Eugene had and still has for them.

As we remember Saint Eugene's prayer at Santa Maria in Campitelli, we must not hesitate before the sacrifices called for in answering our Oblate vocation; but we must ardently pray, have recourse to the Blessed Sacrament, to the Saints, trusting God who is always at work in our lives, and above all, His Spirit who mysteriously guides us. And then, we must find in the community of our brothers the human support that comforts us, sustains us to go ahead for God's glory and the salvation of souls.

When he narrates to his sons at Aix and Marseilles what is happening in Rome, Saint Eugene exhorts them: "Try to respond to the expectations of the Supreme Head of the Church."¹⁷ "Let us renew ourselves especially in our devotion to the Most holy Virgin and

¹³ Letter to Fr. Tempier, December 22, 1825, in *OW* 6, 222.

¹⁴ Letter of February 18, 1826, in *OW* 7, 40.

¹⁵ Letter to Fr. Tempier, December 9, 1825, in *OW* 6, 208-209.

¹⁶ Letter to Fr. Tempier, December 31, 1825, in *OW* 6, 228.

¹⁷ Letter to Fr. Tempier, December 22, 1825, in *OW* 6, 223.

render ourselves worthy to be Oblates of Mary Immaculate ... It will be glorious... consoling to bear her name..."¹⁸ "Let us continue to pray... And let us not cease to put our confidence in God."¹⁹ Saint Eugene is a living model of such recommendations.

Santa Maria in Campitelli and the Oblates

The Founder's third visit to the church of Santa Maria in Campitelli took place on March 20, 1826. In his Roman Diary, Father De Mazenod writes:

... I hurried on to Cardinal Pacca's, who was to go and see the Pope, to beg him to obtain for me, if possible, an exemption from the Brief tax. This would save us 40 or 50 piastres. If he does not forget my request, I am hopeful of receiving this favour. Since I was so close to the church of Campitelli, I said Holy Mass there at the main altar, before the miraculous image...²⁰

As far as we know, the Founder did not visit Santa Maria in Campitelli later on. The visits reported in his writings were essentially visits of convenience, occasioned by his business visits to Cardinal Pacca. He did not enter this church because of a particular devotion to St. John Leonardi, nor out of any special veneration for the *Romanae Portus Securitatis*. He does mention this Marian image in some of the passages quoted above but relates only the legends that were told about it at the time, and his description of the image itself is not always accurate. However, as he wrote Father Tempier, he celebrated mass at the main altar, surely with his heart full of satisfaction and joy at having obtained the great grace he had come to implore from the Holy Father.

After the Founder's demise, a small Oblate community was established in Rome at St. Bridget's, on the Piazza Farnese, on March 19, 1863.²¹ From there, it moved to the via Montanara 115 - no longer existent - where it remained until May 1866.²² Until that community had its own chapel, its members would say their daily Masses in the nearby church of Santa Maria in Campitelli and also make their visits to the Blessed Sacrament there. Several Oblates passed through Rome in those years, particularly Oblate bishops during the First Vatican Council, but it is striking that none of them mentions visiting the church in memory of the Founder or of the February 15 event.

However, in a November 19, 1882 letter to Superior General Joseph Fabre, Father Cassien Augier, Superior of the Roman Scholasticate, mentions how the community had begun making a pilgrimage to Santa Maria in Campitelli on February 17.²³ It is noteworthy that it was to commemorate the anniversary of the papal approbation of the Oblate Congregation and its Constitutions and Rules that the pilgrimage was made. Until 1942, each Oblate at the Roman Scholasticate, either individually or in small groups, was requested to make a pilgrim's visit to Santa Maria in Campitelli. From 1943 on, it became a community pilgrimage which included the celebration of Mass by the Superior General on February 15. This date still obtains today, commemorating both the Founder's intense prayer as well as the grace of the papal approval of the Congregation. Each Oblate community of Rome is

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Letter to Fr. Tempier, January 20, 1826, in OW7, 15.

²⁰ Diary, OW17, 121.

²¹ For detailed information about the Oblate community at St. Bridget's, see *Vie Oblate Life*, 42 (1992), 291-335.

²² For detailed information about the Oblates' stay at Via Montanara, see *Vie Oblate Life*, 43 (1993), 35-74.

²³ Rome, Oblate General Archives, Cassien Augier file.

then free to celebrate on February 17 at its proper place the anniversary of the actual approval of the Constitutions, marking it with the traditional renewal of vows.

Since 1966, the anniversary celebration is a concelebrated Mass with an Oblate dignitary presiding. The participants come from the General House, the Roman Scholasticate, the Marino Novitiate and Frascati Scholasticate and neighbouring houses of the Italian Province, with other religious, associates and friends linked to our Congregation: a major Oblate event. The religious of the Mother of God Institute who still serve the church always show us a warm fraternal welcome as we come to express our thanks to God as a truly united international family of Saint Eugene de Mazenod.

Battleford, SK March 2007

25e anniversaire de l'approbation par le Saint-Siège de nos Constitutions révisées (1982-2007)

Alexandre Taché, o.m.i.¹

Summary – This year marks the 25th anniversary of the approval of the Oblate revised Constitutions and Rules by the Holy See in July 1982. Already in 1826, when Saint Eugene asked for the papal approval of our first Constitutions, he was above all looking for a divine approval of the work he had undertaken and of the form of life he was offering his brothers. In the broad consultation that preceded the revision and approval of our postconciliar Constitutions by the 1980 General Chapter, the members of the Congregation insisted that the presence of the Founder be clearly seen and felt in the new text. This is particularly expressed by the integral retaining of the *Preface*, of substantial passages of the early Rule placed on the left of the text at strategic points, and then by the inclusion of typical words or expressions of Saint Eugene integrated in the articles themselves. At times, those mazenodian expressions have not always been identified as such, specially when translated in other languages. It is important that in eventual future revisions of the Constitutions and Rules, this presence of the Founder in the revised French text be acknowledged and preserved. The advice of our Oblate historians will be of great importance in order to maintain the mazenodian savour to our Oblate fundamental text.

Notre Congrégation commémore cette année le 25^e anniversaire de l'approbation pontificale de ses Constitutions révisées. C'est, en effet, le 3 juillet 1982 que la Congrégation des Religieux communiquait au père Fernand Jetté, supérieur général, qu'elle accueillait favorablement le texte des Constitutions «élaboré avec grand soin» par le XXX^e Chapitre général célébré en 1980². Les deux années suivant le Chapitre avaient été consacrées à l'examen du texte par le Saint-Siège et à des négociations avec les représentants des Oblats, principalement les pp. Michael O'Reilly, procureur général, et Paul Sion, secrétaire de la Commission de révision, pour en arriver à un accord sur quelques points litigieux³.

Le *Journal* et les lettres du Père de Mazenod nous montrent comment il tenait beaucoup à l'approbation qu'il était venu solliciter à Rome en 1825-1826. Plus encore qu'une certaine liberté par rapport aux évêques diocésains pour poursuivre sa mission, «il tenait à une garantie divine sur l'oeuvre entreprise et la forme de vie qu'il offrait à ses frères⁴.» Il

¹ Président de la Commission pour la révision des Constitutions, 1975-1980.

² Voir F. JETTÉ, «Le Chapitre général de 1980», dans *Lettres aux Oblats de Marie Immaculée*, Rome, 1984, pp. 82-87.

³ Par exemple, le caractère clérical de la Congrégation, le ministère pour la justice, les exercices de piété, certains

points concernant les supérieurs et leurs conseils, la transposition de certaines Règles dans les Constitutions, etc.

Voir M. O'REILLY, «L'approbation des Constitutions et Règles de 1980 par le Saint-Siège», dans *Documentation*

OMI, 124/84 (mai 1984), pp. 1-12.

⁴ F. JETTÉ, *Lettres aux Oblats de Marie Immaculée*, Rome, 1984, p. 115.

comprenait que c'est l'Église par son Chef suprême qui ultimement authentifie le chemin proposé à ceux qui veulent tout quitter pour suivre Jésus et travailler à sa vigne.

Les Constitutions, on le sait, sont le lien historique, spirituel et juridique qui unit en un corps bien organisé la famille des disciples de saint Eugène. Le Fondateur y a fixé les raisons de leur congrégation et les moyens qu'il propose pour atteindre ce but: une façon de vivre ensemble, la formation des futurs membres, des structures de gouvernement. C'est là que s'exprime notre identité oblate, que se trouvent les conditions de notre survie et de notre unité. Puis, «s'il y a de nouvelles formulations, des changements importants dans l'Institut au cours de l'histoire, qui garantira l'authenticité de ces changements⁵», sinon cette même autorité suprême? Voilà pourquoi, à leur tour, les Oblats de l'époque postconciliaire avaient sollicité, dans le même esprit que leur Père, l'assentiment pontifical.

Révision des Constitutions

Le renouveau qui s'amorçait dans la Congrégation après la Seconde Guerre mondiale devait passer par une révision des Constitutions de 1928⁶. Dans cette édition adaptée au nouveau Code de droit canonique promulgué en 1917, on trouvait encore 641 des 798 articles qui remontaient jusqu'au Fondateur, comprenant, en plus des textes fondamentaux des éditions de 1818, 1826 et 1851, souvent marqués par l'époque de leur rédaction, des directives concrètes pour les missions, la vie communautaire, la formation. Toutefois, comme pour tous les Instituts de vie consacrée, un nouvel ordre international issu de la Guerre et un nouveau contexte ecclésial né du Concile exigeaient une mise à jour de notre code de vie.

Déjà, des tentatives de révision après les Chapitres généraux de 1953 et 1959, insuffisamment audacieuses et donc infructueuses, seront reprises en 1966, cette fois sous la poussée de l'initiative conciliaire; on puisera largement aux textes inspirateurs issus du grand événement à peine terminé. Si les nouvelles Constitutions reflétaient l'esprit du Fondateur, les Oblats n'y retrouvaient plus sa voix, il semblait en être absent. On peut dire que, malgré sa richesse doctrinale, le texte manqua de réception dans la Congrégation.

Heureusement, le Saint-Siège avait fixé que le premier projet postconciliaire du texte rénové de Constitutions d'un Institut religieux ne serait approuvé qu'*ad experimentum* et ne le serait définitivement, en un second temps, qu'après avoir été révisé à la lumière de cette expérience. C'est ainsi que, suite au Chapitre de 1974, le Conseil général établira une Commission pour une nouvelle rédaction des Constitutions dont l'un des points du mandat serait un retour prononcé au Fondateur, c'est-à-dire à la Règle primitive. Il paraissait regrettable, en effet, de perdre ces passages des Règles précédentes dont certains étaient majeurs et écrits de la main même de saint Eugène.

Cette orientation rencontra le désir unanime de la Congrégation. En effet, en conformité avec un autre point de son mandat qui était de faire la révision en lien avec la Congrégation, un des premiers gestes de la Commission de révision établie en 1975 fut une large consultation des Oblats sur leurs attentes. L'analyse de leurs réponses révéla une constante dans leur désir de fidélité au Fondateur. «Beaucoup souhaitaient retrouver ses mots, ses formules vigoureuses, autant que possible, ce qui donnerait au texte

⁵ Ibid.

⁶ Sur l'évolution de la révision des Constitutions, voir A. TACHÉ, «Constitutions et Règles», dans Dictionnaire des valeurs oblates, Rome, 1996, pp. 159-167.

fondamental des Constitutions un 'cachet de famille', 'une présence plus marquée du Fondateur'⁷.» La même idée fut reprise par le Congrès sur le charisme oblat de 1976 qui recommanda de «mettre dans le texte pas seulement la pensée du Fondateur, mais aussi de ses paroles directes⁸.»

Pour répondre à ce désir, la Commission tenta donc en 1977 de réintroduire dans son premier projet certains extraits des Constitutions primitives et des expressions typiques du Fondateur, en évitant toutefois de composer un texte trop disparate. Le p. Paul Sion, secrétaire de la Commission, remarque: «Cet essai a provoqué des hésitations et des questions... Certaines expressions du siècle dernier correspondaient à des conceptions différentes et nuisaient à l'unité de style. Et comme elles n'étaient pas toujours indiquées explicitement, elles ont surpris et indisposé certains lecteurs qui n'en reconnaissaient pas l'origine⁹.» Cet effort a rencontré une réponse négative de la part de la Congrégation. On avait noyé le poisson!

On se rendit aussi compte de sensibilités différentes entre le français originel et les autres langues qui ne connaissent les textes du Fondateur qu'à travers des traductions et n'arrivent pas à reconnaître qu'ils sont de lui. Certaines expressions sont très familières en français et font partie de la tradition littéraire de la Congrégation, alors que ce n'est pas le cas pour les autres langues, surtout pour les langues non européennes. L'expérience avait démontré les faiblesses d'un texte hybride. Certains lecteurs ne reconnaissaient pas l'origine de ces expressions et les condamnaient. Mettre ces mots entre guillemets ou en italique n'apparaissait pas non plus une solution adéquate.

Comment faire?

La Commission renonça donc à glisser ici et là dans le texte même des extraits des premières Constitutions; elle opta plutôt pour «la citation intégrale d'articles du Fondateur et plus significatifs de son esprit, à mettre en regard du texte sans chercher à les y intégrer¹⁰.» Ils projetteraient ainsi un éclairage destiné à illustrer la fidélité du nouveau texte à l'inspiration mazenodienne initiale. On établit donc un choix limité de textes inspirateurs qui seraient intercalés en différents endroits des Constitutions comme des hors-texte. On disposait pourtant de textes parallèles présentant des variantes apparues au fil des éditions successives des Constitutions du vivant de saint Eugène, entre 1818 et 1853. «Les variantes touchent le fond ou la forme du texte; l'expression s'en trouve tantôt simplifiée, tantôt alourdie, tantôt enrichie par une précision, une nuance ou une allusion à l'Écriture¹¹.» En ce cas, c'est la version la plus élaborée, la plus riche, qui a été choisie, en la dépouillant au besoin de certains éléments négatifs, alourdissants ou propres au 19^e siècle.

Comme pour le petit travail de 1831 où saint Eugène avait extrait des articles qui expriment expressément «pourquoi nous avons été établis et ce que nous devons être¹²», la Commission a cru bon de citer intégralement quelques passages devenus «classiques» et

⁷ P. SION, «Brève synthèse des réponses envoyées à la Commission de révision des Constitutions», dans *Documentation OMI*, 75/77 (juin 1977), pp. 1-11.

⁸ Congrès sur le charisme oblat, dans *Vie Oblate Life*, 36 (1977), F p.307.

⁹ P. SION, *loc. cit.*

¹⁰ J. DROUART, «La place de la pensée et des textes du Fondateur dans le projet des Constitutions et Règles», dans *Documentation OMI*, 94/80 (1 mai 1980), p. 3.

¹¹ P. SION, *loc. cit.*,

¹² *Notes de retraite annuelle*, EO 15, pp. 215-228.

qui «ne passeront pas¹³.» Rattachés étroitement au nouveau texte, ils irradieraient en quelque sorte sur son ensemble l'inspiration de leur premier Père.

Le soin d'un premier choix fut confié au p. Jean Drouart. C'est ainsi que furent identifiés vingt-trois textes inspirateurs remontant à saint Eugène, significatifs de son esprit, dont on en a gardé dix-neuf en plus de la *Préface*, et dont un vingtième sera ajouté par le Chapitre de 1980. Ils seront présentés en encart à gauche dans le volume. L'un ou l'autre de ces textes a pu être inspiré d'autres Règles, de saint Alphonse en particulier. Toutefois, sans les copier servilement, saint Eugène les avaient adaptés et corrigés.

La Préface

Les Oblats consultés furent unanimement d'accord qu'il fallait conserver telle quelle la *Préface* des Constitutions; elle avait traversé le temps et les différentes éditions depuis saint Eugène lui-même. Elle garde son inspiration toujours vivante et conserve comme enchâssée la synthèse de son charisme. La consultation de 1976 la tient comme «notre Règle d'or», «notre charte fondamentale», «le foyer central des Constitutions». On sait qu'elle était primitivement dans le corps de la première Règle de 1818, mais que déjà en 1824 elle s'en était détachée pour devenir la *Préface*, comme une réflexion personnelle de saint Eugène sur le malheureux état de l'Église de son temps et sur la façon d'y répondre.

La Commission rédigeait toutefois un texte du 20^e siècle, et il paraissait étrange qu'il s'ouvre sur une page d'un autre style, telle la *Préface*, datant de plus de 150 ans. Si on voulait l'insérer telle quelle dans les Constitutions post-conciliaires, il fallait la présenter et en expliquer le sens. D'où l'*Avant-propos* qui a pu étonner quelques-uns des membres de la Congrégation, familiers des anciennes Constitutions. Il est pourtant lui aussi tissé de textes mazenodiens.

L'Avant-propos

Cet *Avant-propos* reprend en partie l'article 1 des Constitutions de 1966. L'un des rédacteurs de ce texte nous exprima sa joie que cet article 1 ait ainsi survécu à la révision de 1975! L'*Avant-propos* situe l'oeuvre qu'il annonce dans le plan divin du salut tel que rappelé par saint Paul aux Galates: «Quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils...» (4, 4) La mission du Fils sera aussi rappelée dans le document conciliaire *Ad gentes* (AG) sur l'activité missionnaire de l'Église (n. 3), document qui synthétise cette mission proclamée par Jésus lui-même, tel que rapporté dans saint Luc (4, 18-19).

La mission du Fils se perpétuera par la mission des disciples qu'il aura choisis et appelés.

D'abord, l'appel de ceux «qu'il voulait» «après qu'il eut passé la nuit en prière» (Mc 3, 13; Mt 10, 1; Lc 6, 13; AG 5, 23). Après les avoir formés pour en faire ses compagnons, il les envoya «proclamer que le Royaume des cieux est tout proche» (Mt 10, 7; Mc 3, 14). Cet appel ne cesse de retentir dans l'Église. On retient encore les noms de disciples à qui les Douze à leur tour ont adressé un appel pour le service de l'Évangile: Marc, Luc et Barnabé, Timothée et Tite; puis, plus tard, Ignace et Polycarpe, Martin et Patrick, Augustin et Boniface; François-Xavier et Jean de Brébeuf; Vincent de Paul et Alphonse de Liguori, et tant d'autres. C'est enfin l'appel qu'entendit Eugène de Mazenod qui, «brûlant d'amour pour le Christ et son Église et bouleversé par l'état d'abandon du peuple de Dieu», voulut à son tour dire aux populations de son pays, et particulièrement aux pauvres, «ce que c'est

¹³ J. DROUART, *loc. cit.*, p. 3.

que le Christ» (*Préface*). À cette fin, il se fit «le serviteur et le prêtre des pauvres» (Sermon de la Madeleine à Aix, 1^{er} dimanche du Carême 1813) et résolut de leur sacrifier sa vie tout entière.

Le troisième paragraphe de l'*Avant-propos* rappelle «l'immensité de la tâche» à laquelle devait faire face saint Eugène. La *Préface* décrira elle aussi ce «vaste champ à parcourir» où des peuples sont plongés dans une ignorance crasse des vérités de la foi, et par conséquent, dans la corruption des mœurs et des désordres sans nombre. L'ampleur des besoins dépassait les forces d'un seul homme. C'est pourquoi l'abbé de Mazenod fera appel à des prêtres de son entourage pour qu'ils se joignent à lui afin d'entreprendre, par leur parole et leur exemple, le grand oeuvre du réveil de la foi. À cette fin, il les incita à «vivre ensemble comme des frères» (Lettre à l'abbé Tempier, 9 octobre 1815; Règle de 1818, art. 1), et à «imiter les vertus et les exemples de notre Sauveur Jésus Christ, principalement en s'employant à prêcher aux pauvres la Parole divine» (Règle de 1818, art. 1). Peu après les humbles débuts de cette association de zélés missionnaires, ceux-ci se lieront définitivement par les vœux de religion. À leur communauté se joindront enfin des Frères qui, selon leurs dons propres, viendront les seconder dans la poursuite de la mission.

Ainsi, cet *Avant-propos* annonce brièvement, souvent dans les mots mêmes du Fondateur, les principaux éléments de son charisme: la prédication, surtout aux pauvres, de la Parole de Dieu; la vie en communauté centrée sur l'imitation des vertus de Jésus Christ; les vœux de religion. Ces éléments seront enchâssés dans les Constitutions qui vont suivre, dont la *Préface* sera comme la pierre angulaire.

Passages en hors-texte

Des passages significatifs de la Règle primitive que la Commission a cru bon de citer intégralement en regard du nouveau texte se ressentent du style de leur époque. Comme le remarquait le p. Drouart, «les mots en sont vieillis, c'est vrai, mais comme dans ceux de la Préface, on y sent un tel souffle que l'on ne s'arrête pas au style qui, d'ailleurs, ne peut plus vieillir davantage, alors que tout nouveau texte risque de 'passer' et même assez rapidement¹⁴.»

On ne peut mieux faire ici que de reprendre les considérations du p. Drouart sur l'ensemble de ces textes pour se rendre compte qu'ils contiennent comme dans un écrin l'inspiration profonde de notre Père Fondateur et l'essence de son charisme.

Comme «coopérateurs du Sauveur» (p. 20 des CC)¹⁵, à l'instar des Apôtres, les Oblats coopèrent au mystère de Jésus Christ crucifié qui a versé son sang pour le salut du monde. C'est la contemplation de ce mystère qui a bouleversé et transformé saint Eugène, et qui l'a mené à vouloir comme saint Paul annoncer au monde ce mystère de la Croix, y exercer un ministère de réconciliation (p. 30), et lui enseigner «qui est véritablement le Christ» (*Préface*). Ce mystère est au coeur de la mission des Oblats qui l'annoncent par la Parole (p. 22) et par l'exemple de leur propre vie (p. 22). «C'est la participation au "mourir du Christ" (2 Cor 4, 10) qui donne sa vraie valeur et sa fécondité à notre ministère de coopérateurs du Sauveur¹⁶.» Voilà aussi le sens de la croix oblate, signe propre de la

¹⁴ J. DROUART, *loc. cit.*, p. 3.

¹⁵ Les numéros de page renvoient à l'édition des Constitutions de l'an 2000.

¹⁶ J. DROUART, *loc. cit.*

mission de «coopérateurs du Sauveur» qui, au-delà de la figure visible remise au jour de notre engagement perpétuel, doit transparaître dans toute notre vie (p. 78).

La coopération avec le Sauveur mène donc à «devenir d'autres Jésus Christ» (p. 48), fruit d'une vie où l'action apostolique et l'union au Christ par la foi et dans la prière reflète la mission même de Jésus et de ses premiers compagnons. D'autres passages concrétiseront la façon de suivre leur exemple: voir le portrait de l'Oblat idéal (p. 62), pratiquant la pauvreté évangélique (p. 38) et l'obéissance religieuse (p. 44 et 52), vivant d'une charité fraternelle respectueuse et joyeuse (p. 52) et, compte tenu des exigences du ministère, jouissant à certains intervalles des bienfaits de la vie communautaire (p. 56). Le Fondateur soulignera enfin que le ministère bien exercé et les bons exemples des missionnaires seront d'un grand réconfort à l'Église, leur Mère (p. 80).

Présence du Fondateur dans le texte même des Constitutions

En plus de ces passages plus substantiels cités en hors-texte, on retrouvera au long des articles mêmes des Constitutions des expressions sorties de la plume de saint Eugène et intégrées directement dans le texte:

- «pour être ses coopérateurs» (C 2); «renouvelés dans le mystère de leur coopération avec lui» (C 33); «(le Sauveur nous envoie comme) ses coopérateurs» (C 63)¹⁷.
- «s'identifier à lui (au Christ)», «s'efforçant de le reproduire dans leur vie» (C 2); «suivre de façon radicale l'exemple de Jésus» (C 12); ou encore, «les vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ que les membres ... doivent retracer au vif dans leur conduite», «imiter en tout les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ», «devenir d'autres Jésus-Christ», «honorer d'une façon spéciale la vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ¹⁸.»
- «(l'appel et la présence du Seigneur au milieu des Oblats) les unissent dans la charité et l'obéissance...» (C 3), et «unis par l'obéissance et la charité... (tous restent solidaires...)» (C 38)¹⁹.
- «faire connaître le Christ aux plus délaissés» (C 5); «(l'évangélisation) des plus abandonnés» (R 7b)²⁰.
- «faire découvrir qui est le Christ» (C 7)²¹.
- «...ils s'efforceront de conduire tous les hommes, spécialement les pauvres, à la pleine conscience de leur dignité d'êtres humains et de fils et de filles de Dieu» (C 8)²².
- «Ils la (Marie) regarderont toujours comme leur Mère» (C 10)²³.
- «Ils chercheront à promouvoir une dévotion authentique (particulière) envers la Vierge Immaculée» (C 10)²⁴.

¹⁷ Voir le *Nota bene* dans les Constitutions de 1818; 1928, art. 309.

¹⁸ Voir 1826-1928, art. 254, 287, 290, 707.

¹⁹ Voir 1928, art. 291; circulaire de 1850, dans les Constitutions de 1982, p. 172.

²⁰ Voir 1928, art. 32, 47, 134.

²¹ Voir 1826-1928, Préface.

²² Voir Sermon à la Madeleine à Aix, premier dimanche du Carême 1813.

²³ Voir 1826-1928, art. 257.

- «Ils vivent de manière à pouvoir chaque jour célébrer (l'Eucharistie) dignement» (C 33)²⁵.
- «Nous prêchons Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié» (lCo 2, 2) (C 4)²⁶.
- «Pratiquez bien parmi vous la charité, la charité, la charité, et au dehors, le zèle pour le salut des âmes» (C 37)²⁷.
- «(Le Chapitre général... se réunit) pour resserrer les liens de l'unité...» (C 125)²⁸.
- (Le Supérieur général se considérera à la fois) «le père et le frère de tous» (C 134)²⁹.

Au cours des derniers 25 ans, les Chapitres généraux ont été amenés à apporter des amendements au texte des Constitutions approuvées en 1982, dus principalement à l'avènement en 1983 du Code de droit canonique révisé, et puis à une révision importante de la 3^e partie sur le gouvernement par le Chapitre de 1998. Jusqu'à maintenant, ces modifications se sont faites d'abord sur le texte français, et ont été ensuite traduites dans les autres langues. Cela a permis de maintenir à notre texte constitutif sa saveur mazenodienne... Il se pourrait qu'à l'avenir les Chapitres aient à retoucher ce texte, mais à partir d'une autre langue. Il est à souhaiter qu'on portera alors une attention particulière au texte français original de 1982 pour s'assurer «qu'on ne jette pas le bébé avec l'eau du bain», c'est-à-dire que les expressions mazenodiennes soient bien conservées. Les conseils d'historiens des Constitutions permettront sans doute de sauvegarder cette présence du Fondateur dans notre texte fondamental.

«Ouvrir les portes au Rédempteur»

Les Constitutions approuvées en juillet 1982 furent ensuite imprimées en plusieurs langues. Ce n'est qu'au mois de février 1983 qu'elles purent être distribuées à travers la Congrégation. Le p. Fernand Jetté, supérieur général, souligna tout le sens que prenait la remise des Constitutions aux membres de notre famille religieuse, et chercha à définir les dispositions intérieures qui devaient accompagner ce geste hautement symbolique³⁰.

Au début de l'année 1983, le pape Jean-Paul II avait promulgué le Jubilé de la Rédemption par les paroles suivantes qui en étaient comme le leitmotiv: «Ouvrez les portes au Rédempteur». «Le Rédempteur est à la porte, et il frappe pour entrer. Chacun est invité à ouvrir, à répondre selon sa propre vocation», remarqua le p. Jetté le 17 février 1983³¹. «Pour nous, ouvrir les portes au Rédempteur, aussi bien pour nous-mêmes que pour les peuples que nous servons, cela veut dire: accepter intégralement et du fond du coeur les Constitutions et Règles nouvelles que l'Église nous donne. C'est par elles que le Rédempteur entrera en nous et qu'il apportera le salut, la libération aux pauvres que nous

²⁴ Voir 1826-1928, art. 10.

²⁵ Voir 1816-1928, art. 299.

²⁶ Voir 1928, art. 98.

²⁷ Dernières paroles de saint Eugène aux Oblats.

²⁸ Voir 1826-1928, art. 372.

²⁹ Voir 1826-1928, art. 433.

³⁰ Voir principalement dans *Lettres aux Oblats de Marie Immaculée*, Rome, 1984: «Intérioriser les Constitutions nouvelles», pp. 88-95; «Approbaton officielle des nouvelles Constitutions», pp. 110-119; et dans *Lettres et homélies*, Rome, 1993, «Remise des nouvelles Constitutions», pp. 97-100.

³¹ F. JETTÉ, *Lettres et homélies*, Rome, 1993, p. 97-98.

évangélisons³².» Et encore, «les Constitutions sont le chemin concret de l'Évangile, la manière oblate de vivre l'Évangile aujourd'hui³³.»

«Ouvrir les portes au Rédempteur» veut aussi dire, comme pour Marie à l'Annonciation, accepter les Constitutions simplement, sans conditions, «avec un seul désir au coeur, celui d'y trouver Jésus-Christ, afin de pouvoir vivre de lui et de communiquer aux hommes le salut et la vie qu'il apporte.» Tout est là: apprendre à lire les Constitutions, et à les relire sans cesse, pour «recevoir le Christ», pour grandir sans cesse dans l'amitié avec lui, afin de pouvoir, comme la Vierge, «le donner au monde dont il est l'espérance³⁴.»

Ottawa, le 17 février 2007

³² Ibid.

³³ F. JETTÉ, *Lettres aux Oblats de Marie Immaculée*, Rome, 1984, p. 90.

³⁴ Ibid., p. 98.

Aanmodhaya: The Oblate Ashram in India

Alexandre Taché, O.M.I.

SOMMAIRE - Présentation de l'Ashram oblat appelé *Aanmodhaya*, ou centre d'éveil du soi, fondé en Inde en 1991, dont le principal instigateur a été le p. Amalraj Jesudass décédé tragiquement en 1995. Suivent deux articles signés par lui, qui dégagent le sens de la spiritualité inspirant la vie de l'Ashram: un premier sur l'idéal de l'Ashram à la lumière des Béatitudes, et l'autre, un rapprochement entre cet idéal de l'Ashram et le style de vie oblat dont les grandes lignes sont inscrites dans les Constitutions.

The Oblate Ashram¹, designated as *Aanmodhaya*, or Self-Awakening Centre, was inaugurated on February 17, 1991 at Enathur, Kancheepuram Dt., in the State of Tamil-Nadu, India. It was an important day in the history of the Oblates in India for their long cherished dream had become a reality. The project had been deeply inspired by Oblate Father (Swami) Amalraj Jesudass, who, "through the life of the Ashram, wished to give an authentic expression of the Gospel message in the language of the country by allowing Christian and Hindu spiritual currents to meet and blend so as to form a *sangamam*, a flowing together".

The inauguration ceremony comprised dances, chants, readings and silent pauses. In particular, it included a Cosmic dance in the holy presence of the Almighty manifested in the five elements of earth, water, fire, air and ether, by which he is close to us although we are unaware of Him. The text of the Upanishad revealing this truth accompanied the sacred gestures:

He who, abiding in five elements is other than five elements, whom the five elements do not know, whose body is five elements, who controls five elements from within, he is the Self within you, the Inner Controller, the Immortal.

A prayerful Karnatic chant was also sung to remind of God's ever abiding Holy presence in the Ashram. This liberating presence was revealed by the reading of Zachaeus' story in the Gospel of Luke, in which Jesus, the *Sad-Guru*², leads him to return to the Centre by a compassionate word: "Today, I want to stay with you" (Lk, 19, 5).

The Cosmic Dancer who is all-pervading in the cosmos dwells also in the hearts of the Bhaktas, or Devotees, where he conducts his mystic dance inviting them to translate it into their life situation, thus leading them to transform the world into a New Heaven and a New Earth. As a result of this mystical experience, Bhaktas had the privilege of experiencing the fruits of the Holy Spirit: joy, peace and love.

As mentioned previously, the main instigator of the Ashram project was Father Amalraj Jesudass, one of the first three Indian Oblates, born in 1952 at Tiruchirapalli, in the State of Tamil Nadu, professed at Bangalore on May 31, 1974 and ordained a priest on December 21, 1979. He was mainly assigned to pastoral and formation tasks, but also earned a Master's degree in Missiology at Saint Paul's University in Ottawa, Canada, in 1983 where he was held as a brilliant student. Participants in the joint session of the General Council and the Major Superiors of the Asia-Oceania Region in Bangalore in 1989 remember well

¹ Ashram: the abode of a sage and his disciples.

² Sad-Guru: the real spiritual Master.

Swami Amalraj's invitation to "a deeper awareness of three traditional Indian values: *abaya* (freedom from fear through truth), *asanga* (the spirit of detachment) and *ahimsa* (non-violence and renunciation of hatred)".

Unfortunately, Father Amalraj died instantly in a road accident when, on his way back to Kancheepuram from Madras on March 9, 1995, his scooter was hooked by another vehicle. Years after his death, the memory of his exceptional intellectual and spiritual gifts is highly cherished and continues to inspire members of the Oblates of India and of the Region.³

The *Voice of the Indian Oblates* has kindly permitted *Vie Oblate Life* to bring to a broader readership two particularly important texts of Swami Amalraj: *Ashram Ideals in the Light of the Beatitudes: A Foundation Statement* (No. 19, Dec. 1991-May 1992), and *The Ashram Way of Life and the Oblate Way of Life* (No. 21, Jan.-May 1993).

Ashram Ideals in the Light of the Beatitudes: A Foundation Statement

Amalraj Jesudass, O.M.I.

*"Awake, you who sleep, arise from the dead, that
the light of Christ may shine on you" (Eph 5,14).*

These words of Saint Paul are an invitation to sincere seekers of the Truth for a daily awakening of the mind to be illumined by the Inner Reality.

Christian Ashrams of to-morrow will continue to be the abodes for seekers after Truth. A quest for spiritual depth will be the prime goal of the Ashrams. It is through the spiritual depth dimension of Reality that one articulates the shape and form of an Ashram where people are drawn to strive for the highest. Though the path of striving for the highest is hard and narrow, the one who is called to this struggle will not be left alone. His strength and support come from the one who went ahead of him.

In all honesty, I do not know exactly what will be the future of Christian ashrams tomorrow, except by a quiet listening to the prompting of the Spirit. In the light of the Beatitudes, I have just attempted to visualize the ideals of the future Christian Ashrams. At the very outset, the Beatitudes (Mt 5, 3-11) give us a direction for a simpler lifestyle and a more austere Indian way of living.

The first beatitude: Happy are the poor in spirit, for theirs is the Kingdom of heaven.

A radical way of saying *Yes* to a life of happiness demands a mental attitude of saying a big *No* to many things of the world and its materialistic ways.

Once a Christian Jnani¹ gains awareness of the Philosophy of Life: "the way to gain is to loose", he will not hesitate to give up everything what he previously upheld as of great value. When he finds that great treasure of immense value, he is ready to give up

³ After the Mahaprasthana - Great Departure - of Father Amalraj, the present Acharya - Head of the Oblate Ashram - is Father (Swami) Joseph Samarakone, O.M.I. The Ashram's address: Aanmodhaya Ashram, De Mazenod Nagar, Vedal P.O., Kancheepuram Dt., 631 561, Tamil Nadu, India. Tel.: 91-4112-264 225. E-mail: omiashram@sancharnet.in.

¹ Jnani: a sage, one who "knows", who is awaken to Reality.

everything else. His mind withdraws from all external objects into the divine element. His attachment to higher values automatically enables him to be detached from the lower ones.

As a result simplicity of life, an Indian austere lifestyle becomes the Ashramic way of life. This humble lifestyle of the *Anawim of Yahweh*² constantly reminds him not to rely any more on his own strength but on God alone who made heaven and earth.

Dependence on the Ultimate Reality enables him to claim that "God is my portion and my cup" (Ps 16, 5). He looks up to him with a single mind and heart where by his joy and happiness are multiplied. Having been possessed by the Divine, he has no more greed for worldly things . Being freed from all ties and "knots of the hearts", he enjoys the fullness of God, while lacking nothing and being quite content with his state, not only does he experience the paradox of life: that to be in a state of *Paripuranam*³, one has to empty oneself completely, but also be led to partake in the suffering of the poor and to be compassionate towards them.

Being moved with pity, he is compelled to identify himself with the poor and manifest his solidarity with them by himself leading a life of poverty Being thus enriched by the equality of poverty, he eventually becomes a sign and a symbol of the Kingdom of God, even as Jesus Christ, the *Sad-Guru*⁴, who " though rich became poor in order to make us all rich " (2Cor 8, 9). This will be the primary ideal of the future Christian Ashrams.

The second beatitude: Happy are those who mourn, for they shall be comforted.

As Jesus Christ ,the *Jagad-Guru*⁵, invites us: "Come to me all who are heavy burdened and weary, and I will give you rest " (Mt 11,28), Christian Ashrams can become refuges for people who are exhausted by the weary weight of this oppressive world.

Today the human race is threatened by a nuclear war, but it is already in the process of destruction by a much more dangerous disease: consumerism. Modern man falls a prey to materialism and seeks happiness in the passing things of the world. At its loss, he mourns over it. Where as a Christian Jnani is well aware of this knowledge. To mourn, whether it be for dead people, or a dead past or dead possessions or dead ambitions, will not bring any good, nor give any consolation either. Like Saint Paul, he too cries: "I consider everything a loss compared to the surpassing greatness of knowing Christ Jesus my Lord, for whose sake I have lost all things. I consider them rubbish, that I may gain Christ..." (Phil 3, 8).

As a voluntary mourner, a Christian sage has already lost everything worldly for Christ's sake. But inwardly, deep within, he has found the new treasure in the cave of his heart. Having found him in the inner most chamber of the heart, he is well comforted and becomes a source of inspiration to modern man who has become slave of things and even become a victim of his own inventions. Hence the Christian Ashram of tomorrow can be truly a sign of attraction for modern man to seek high ideals of life.

The third beatitude: Happy are the meek , for they will inherit the earth.

² Anawim of Yahweh: the poor who trust in God.

³ Paripuranam: perfect fullness.

⁴ Sad-Guru: the real spiritual Master.

⁵ Jagad-Guru: the universal Guru.

In the footsteps of our Master, the Guru par excellence, who washed the feet of the disciples to set an example, the Christian Jnani is called upon constantly and continuously to serve humanity in all humility and meekness.

The “kenosis”, or Self -emptying of our *Sat-Purusha*⁶ challenges us all to surrender to Him. A Christian sage, having this experiential knowledge in his lifelong journey, gains this wisdom: Unless and until one recognizes the High Power or *Sakti*⁷ in him, his ego will never surrender.

He approaches the Mystery in a spirit of humility where he never imposes his views nor tries to verify anything. He simply suppresses his own prejudices and surrenders his own criticisms. He sits, as a true disciple, at the feet of the Master and carefully listens to Him with all awe and wonder and worship.

When a Christian Jnani attains this meekness the whole world becomes his own . By allowing the Power of God to empower him, he wins over all unto him. Though the visitors to the Ashram may belong to varied faiths and creeds - atheists, agnostics, conformists, rebels, orthodox or heterodox -, all of them will be drawn to the Source and live a life of harmony. It is this inner freedom that enables the Christian Jnani to meet people of other faiths, and to be open to every race, culture, caste and creed and suggest to them the possibility of a meeting with the Mystery beyond all name and form - *Nama-rupa*⁸. Courageously he will learn to adapt the values of art, culture and music to bring out a new symbolism of Reality

The fourth beatitude: Happy are those who hunger and thirst for righteousness for they will be filled.

A Christian sage follows in the foot-prints of *Yesu Abhishiktaya*⁹, Jesus the anointed one ‘who longed to eat the passover meal’ (Lk 22, 15) in order that a new humanity may come alive.

In the words of the Psalmist: “As the deer pants for streams of water, so my soul longs for you, O God” (Ps 42, 1) a *Jnani* also yearns for His Presence. This hunger after Truth will be fulfilled if it is an intense aspiration of the seeker to come near the Lord. This keen hunger for spiritual truth and justice cannot but lead him to identify God’s Cause as a Human Cause. The Well-being of mankind becomes his food as Jesus, the *Jagad-Guru* himself, said: “My food is to do the will of my Father who sent me” (Jn 4, 34).

Being aware of the injustice done to humanity, he is called to become involved in the struggle for a new society. He will commit himself, cost what it may, to the building up of a community of fellowship and freedom and a sense of equality and fraternity. Our Christian Ashrams will assume the social dimension of justice and righteousness.

The fifth beatitude: Happy are the compassionate, for they will be shown compassion.

The *Cosmic-Christ*¹⁰, by His all-pervading Presence in the cosmos and in the hearts of all, gives not only sight but also insight to commune with all creation with respect and love.

⁶ Sat-Purusha: the Man par excellence.

⁷ Sakti: the active power of God manifested throughout the universe.

⁸ Nama-rupa: name and form.

⁹ Yesu-Abhishiktaya: Jesus Christ, the anointed One.

¹⁰ Cosmic Christ: Christ, Lord of the Universe.

Modern man has forgotten the fact that the whole of creation is permeated by the divine presence and that he should feel at ease with nature.

In the name of modernization and industrialization, he has not only alienated himself from Nature, but has done a lot of violence to nature. In today's crisis of ecology, "the whole creation groans for the day of liberation" (Rom 8, 22).

In this burning situation, *Sadhus*¹¹ of the Ashrams educate the human race not merely to respect life but in relating with all creation gracefully and joyfully. It is precisely for this reason that Ashrams are situated in places where nature may be admired and where one can celebrate cosmic liturgy and spirituality.

Having acquired the knowledge of the inflexible cosmic law: "Whatever you give out will be reflected back to you", *Sadhus* remind us all to be sensitive to the rhythms of nature and to appreciate the symbolic power of nature.

Thus future Christian Ashrams will be places where all life and all God's creatures enjoy freedom and protection.

The sixth beatitude: Happy are the pure in heart, for they will see God.

The *Sishya*¹² is ever challenged to purify his daily desire, passions, greed and hatred, and to have *darshan*¹³ – vision of God who is all Holy.

A Christian sage who aspires to come to the eternal home within the cave of his own heart is purified of all wild earthly desires and has a glimpse of the Light of God. Once he has been made to pass through the process of purification, his attention is concentrated on the Centre of his being, into the heart where the inner indweller *arut perum jothi*¹⁴ – the Light of lights – shines with a brilliant Light. Once the darkness, *maya*¹⁵ or illusion is dispelled, he is enlightened with the splendour of God's theophany – "The Burning Bush" – within his own heart. In the deep silence of the heart, the enlightened one radiates God's glory to the world where people are still groping in a thick cloud of darkness.

The mere presence of enlightened souls in Christian Ashrams will radiate God's light and life to others who come to have their own clouds dispelled and to have a glimpse of the Divine Presence face to face in the lotus of each one's own heart.

The seventh beatitude: Happy are the peacemaker for they shall be called children of God.

When there is no agitation of the mind, then one is called to enjoy inner peace. Jesus Christ, the Prince of Peace, assures all: "Be not troubled for I have overcome the world" (Jn 16, 33).

Human nature craves for power, prestige and pleasure. Man cannot reach quietude unless he is duly trained. A Christian Jnani who has reached a certain point in his inner evolution by constant meditation – *sadhana*¹⁶ – has reached a point of stillness.

¹¹ *Sadhus*: wandering monks, ascetics.

¹² *Sishya*: disciple.

¹³ *Darshan*: vision of a holy man, of a holy place.

¹⁴ *Arut perum jothi*: God, experienced as the Fullness of Grace and Light.

¹⁵ *Maya*: the condition of the world of manifestation, which cannot be called either real (*sat*) or unreal (*asat*).

¹⁶ *Sadhana*: spiritual practices, discipline.

In the silence of the heart, he enjoys the supreme peace and joy of the fruits of the Spirit. In the words of the Psalmist: "Like a child in its mother's breast, so also my soul in you, O Lord, My God." (Ps 131, 2). Being peaceful within spreads the vibration to all who visit the Ashram and slowly imparts this art of remaining in Peace. To be in *shanti*¹⁷ in the midst of *shanti* is not a great thing, but to be in *shanti* in the midst of *a-shanti*¹⁸ is a great achievement, where one is called to be the child of God. While being immersed in the turmoil of mundane problems, one can still have deep peace within. It is an art which could be imparted only by an advanced soul.

Therefore, the picture of Christian Ashrams of Tomorrow is of a calm, serene and peaceful atmosphere to commune with the *Over-self*¹⁹, oneself, others and nature.

The eight beatitude: Happy are those who are persecuted because of righteousness for theirs is the Kingdom of Heaven.

Christ the prophet - who is fully immersed in the *Abba Consciousness*²⁰, becomes the mouth-piece of the Eternal Reality in order to establish the Kingdom of God. As the suffering Servant of Yahweh, he has paid the price and showed us the path to play our prophetic role in our society.

The Christian Jnani is today called to be intoxicated with divine consciousness and thereafter drawn to identify the interest of all as his own. The Revolutionary message of the Gospel demands of him first and foremost to break down the boundaries of caste, colour, creed and code in his own mind, and to welcome everyone with total sympathy of heart.

The command to love others even unto death in his slogan to spread God's Kingdom of love, peace and justice everywhere. Christian Ashrams tomorrow can be a dynamic force to confront the minds and hearts of people and even energize them to become the voice of the voiceless.

The ninth beatitude: Happy are you , when men shall revile you, and persecute you, and shall say all manner of evil against you falsely, for my sake...

"Be perfect as your heavenly Father is perfect " (Mt 5, 48), is the constant echo and re-echo of the inner Indweller who animates all to seek the welfare of all living creatures. Just as the sun shines upon the good and bad alike, a Christian Jnani's heart should make no exception.

The utterance of Jesus, the most merciful *Krpakara*²¹, is a source of inspiration for the Christian Jnani to attain Wisdom: "Father, forgive them, for they do not know what they are doing " (Lk 23, 34).

Today a world of competition and success-mania, breeding a lot of frustration , envy, hatred, resentment and anxiety, challenges our presence in Christian Ashrams to extend God's love unconditionally in loving the unlovable; accepting the unacceptable; and forgiving the unforgivable as God has done in Jesus Christ.

¹⁷ Shanti: peace.

¹⁸ A-shanti: without peace, unrest.

¹⁹ Over-self: The real Self, the ultimate Reality.

²⁰ Abba Consciousness: awoken to the Presence, the communion-source, the Father.

²¹ Krpakara: Jesus, the most Graciously Merciful One.

It is impossible, unless one's own life becomes divine, to discover the divinity behind the lives of others.

Let us then prepare ourselves more intensely and equip ourselves to radiate God's LOVE, LIGHT, and LIFE in full all around us.

*Om Purnam adah purnam idam...*²²

OM SHANTI ! SHANTI !! SHANTI !!!

The Ashram Way of Life and the Oblate Way of life

Amalraj Jesudass, O.M.I.

The Institution of the Ashram is a precious treasure of India to be shared with the people of the whole world. From time immemorial, it has been considered to be an effective instrument for reaching the Ultimate Reality. In quest of the Absolute, one comes to live a life of prayer in silence and solitude. In this age of science and technology, many are tired of the external things of religion: the rites and rituals; dogmas and doctrines; ceremonies and celebrations, and they wish to experience the Presence of God as the Inner Indweller in the Cave of their hearts. To fulfill their hearts' desires, they "come and see" the spiritual Powerhouse of Prayer - the Ashram - to experience the Lord.

Our Oblate way of life too calls us to "maintain within ourselves an atmosphere of silence and inner peace" (C31). In the midst of a busy world and "the daily pressures of our anxiety" (C32), our spiritual resource is "in the prolonged silence of prayer... in which we let ourselves be moulded by the Lord and find in him the inspiration of our conduct" (C33). We are men ready to forgo everything and "the desire to cooperate with him draws us to know him more deeply, to identify with him, to let him live in us" (C2). Like an Ashram, "our house will welcome those who wish to 'come and see' and thus experience at first hand what Oblate life is like...(and to) discern... what special grace (the Lord) offers them" (C53).

If Ashram life is an effective means of attaining union with God, in no way can our Oblate affiliation be hindrance to our way of life. Therefore in the article we seek to explore the values of the life of the first Oblate Ashram, as we celebrate the Silver Jubilee of our Oblate presence in India. It is a God-given gift to the Congregation of the Missionary Oblates of Mary Immaculate.

1. The name of the first Oblate Ashram: Aanmodhaya

Is our Oblate Ashram *Aanmodhaya* worthy of its name - "self-awakening"? Personally, I would like to think so. It seeks to appeal to all creeds and communities. *Aanma* meaning *soul/self* and *Udhayam* meaning *Awakening* are combined together. It is a hybrid Tamil-Sanskrit word. It has been purposely put together in order to attract especially the Hindu and Christian communities. Moreover, what we aspire to is that everyone who visits this Ashram may feel the vibration of the Holy Presence and have the strength and power to elevate his or her heart to God.

²² Om Purnam adah purnam idam ...: Om, a sacred syllable, symbol of the Absolute. It introduces here the Benediction to the Ishopanishad-Upanishad of the Lord: "Fullness there, fullness here, from fullness fullness proceeds. Once fullness has proceeded from fullness, fullness remains". This benediction is part of the introductory Rite of an order of the Mass for India.

2. Mystic and missionary characteristics of the Oblate Ashram

Everything in the Ashram way of life should ultimately lead us to the experience of God. Every activity is an overflow of the joy of the prayer life. Awakening to the awareness of His Presence is the result of our apostolate: "By growing in unity of heart and mind, we bear witness before the world that Jesus lives in our midst and unites us in order to send us out to proclaim God's reign" (C37). Again it is stressed that "whatever the demands of our ministry, one of the most intense moments in the life of an apostolic community is the time spent praying together" (C40). Therefore, our task of missionary activity demands especially here in India to be God-experienced persons.

People of living faith are a great challenge to us mainly on the spiritual level. The challenge is to deepen our interior life so that our life of apostolate is a continuation of the awareness of the Absolute and an expression of love and solidarity with the poor. Every work in an awakened person is always filled with compassionate love for others. In our Oblate way of life, our blessed Founder himself has left a legacy: "among yourselves practice charity, charity, charity - and outside zeal for the salvation of souls" (C37). Therefore, there is no dichotomy between contemplation and action in our Oblate way of life. The mystic and missionary dimensions are well integrated in the Ashram way of life.

3. God's Incarnate-Word in the culture of the Land

A radical way of following Jesus Christ implies a "return to the source". Our spiritual resource is again God's word. For us, "the word of God nourishes our spiritual life and apostolate. We will not only study it diligently but also develop a listening heart, so that we may come to a deeper knowledge of the Saviour whom we love and wish to reveal to the world. This immersion in God's word will enable us to understand better the events of history in the light of faith" (C33). We Oblates in India have a double heritage: our own, the Bible, and those books of other faiths, the Indian Scriptures. It is here that we Oblates living in India begin to discover "Who Christ is" (C7), as the source of our Oblate way of life and evolve a new form of life. By Saravanam - carefully listening to His Sacred Words with faith, we are led into *Mananam* - a deep silence of the heart to ponder over, and, finally, *Nididdhyasanam* - to become the Word itself.

"The Word made flesh" - the mystery of the Incarnate Word challenges us to be radical in our commitment and we are asked "to seek out new ways for the word of God to reach (our) hearts (which) often calls for daring" (C8). Our book of Rules shows us the way "to appreciate experiences other than our own, especially those of the other Christian traditions and the great world religions" (R66a). The Word of Scripture is "the lamp for our steps and light for our path" (Ps 119, 105). In our inward journey to discover the Inner Reality as the ground of our being, beyond the thought - waves of mind, lies the real centre of the life of the Ashram. In our Oblate tradition, "we devote an hour each day to mental prayer" (C33) in His Presence.

Therefore, in the Oblate Ashram, by reading the Sacred Scripture, singing *Bhajans*¹, *Arati*², *Sandhya*³, and performing *Puja*⁴ worship and *Namajapa*⁵, all come from silence and are led

¹ Bhajan: devotional songs.

² Arati: worship with a flame (of oil or camphor) waved in a circle.

³ Sandhya: the conjunction of day and night at sunset and sunrise.

⁴ Puja: worship with light, flowers, incense, and with mantras, sacred form of prayers.

to silence, the silence of the heart. It “opens the Oblate to an appreciation of all cultures” (R47a). Again “we let our lives be enriched... and must always be sensitive to the mentality of the people, drawing on the riches of their culture and religious traditions” (R8a). Thus we Oblates endeavour to be open to inculturation: open to Indian traditions and ways of worship and life.

4. *Mauna* – Silence, and *Shanti* – Peace

What attracts the visitors to an ashram is the quiet and peaceful atmosphere. In the midst of an ecological crisis where nature is being polluted by the advance of science and technology, people, especially those who come from cities where they are deprived of being one with the peace of nature, long to set apart time to be in *mauna* and *shanti* – silence and peace. Tagore gives a beautiful description of an Ashram atmosphere: “It must have been an ashram where men have gathered for the highest end of life; in peace and nature; where life is not merely meditative but fully awake in its activities; ... where the sunrise and sunset and the silent glory of the stars are not daily ignored; where nature’s festivities of flower and fruit have their joyous recognition from man; and where the young and old – the teacher and student – sit at the same table to partake of their food and the food of eternal life”.⁶

According to our Indian tradition, *Shanti* – Peace – is the outcome of *Dhyana*⁷ – Meditation. In the biblical tradition, it is the fruit of the Holy Spirit. Our Oblate way of life calls us to “maintain within ourselves an atmosphere of silence to seek His presence” (C31). To acquire inner peace in the most depths of our being, and to share this with others and nature at the end of *Dhyana* – meditation – in the Oblate Ashram, we chant the beautiful Vedic hymn: “To the heavens be peace; to the sky and the earth, to the waters, be peace; to plants and all trees, to the gods be peace; to Brahman be peace; to all men be peace, again and again – peace also to me”.⁸

5. The Oblate Ashram in an Open Community

In the Ashram life, a person who is awakened to the restful awareness of the Absolute sees His glorious Presence in all who come into contact with him or her. It welcomes everyone who comes to pay a visit, breaking the boundaries of caste, colour, creed and code. It receives all who enter into it because it is a house for all where everyone feels at home. Indian hospitality welcomes visitors with a broad smile and serves them. Its importance could be understood in the words of Mahatma Gandhi: “I do not want my house to be walled in on all sides and my windows to be stuffed. I want the culture of all lands to be blown about my house as freely as possible because I refuse to be blown off my feet by any of them. Mine is not a religion of the prison house. It has room for the least among God’s creations; it is proof against insolent pride of race, religion and colour”.⁹

In our Oblate way of life, Oblate hospitality plays a very important role “to radiate the warmth of the Gospel to those around us. Our houses, therefore, while reserving certain sections to the community, are characterized by a special sense of hospitality” (C41).

⁵ Namajapa: uninterrupted repetition of the Divine Name.

⁶ Vandana, *Gurus, Ashrams and Christians*, p. 44.

⁷ Dhyana: meditation leading to inner silence.

⁸ Yagur Veda XXXVI. 17.

⁹ Vandana, *ibid.*, p. 51.

Again it never closes its doors to anyone who wants to experience our Oblate way of life: "Our houses will welcome those who wish to "Come and see" (C53). Since we live in an apostolic community, "Oblate houses and hearts are open to all who seek help and counsel" (R41a). Therefore, our Oblate Ashram draws people of all walks of life to be in restful awareness, like the mustard seed which "when it has grown is the greatest of shrubs and becomes a tree, so that the birds of the air come and make nests in its branches" (Mt 13, 32).

6. A spirit of simplicity and joyfulness

Ashram life cannot fail to impress by its style of simplicity, "one Reality without a second and one activity that matters" is the highest value of life in the Ashram and it demands a very simple lifestyle. It is the antithesis of the consumer world. People who have the tendency of acquisitiveness are challenged by the simplicity and joyful heart of the ashramites. It is a powerful weapon to bring about a change in society. Ashram life silently plays an important role in solidarity with the poor and in fighting against all kinds of social injustice.

By reducing our human needs to a minimum we become a sign of God's kingdom. The quality of being utterly simple is the model of a community of love, peace and joy, because it is filled with God's grace. In our Oblate way of life, we "adopt a simple style of life that will make us sensitive to the needs of people, especially the poor" (R56b) Our communities are marked by "a spirit of simplicity and joyfulness" (C38). In our apostolic activity... "responding to the call of the Spirit, some Oblates identify themselves with the poor; sharing their life and commitment to justice; others are present where decisions affecting the future of the poor are being made." (R9a). Hence our Oblate Ashram plays a vital role in manifesting solidarity with the poor and protesting silently against all the evils of the world, especially the material world, by its spirit of simplicity and joyfulness.

Through our Oblate Ashram *Aanmodhaya*, we radiate God's Light, Life and Love to all. Therefore, "our life in all its dimensions is a prayer that, in us, and through us God's Kingdom come" (C32).

Om Shanti! Shanti!! Shanti!!!

Répondre aux besoins de salut: Réflexions pour le 17 février

Luc Tardif, o.m.i.¹

Summary – A homily on the occasion of our Oblate celebration on February 17, a reflection on our vocation which at times calls for “reasonable arrangements” with new and urgent missionary situations. While our goal as Oblates is clear, evangelizing the poor, we must adapt to the many faces of those to whom we give our preference. Our history has a long tradition of daring prophetic gestures to answer people’s need for salvation.

Textes: *Col. 3, 12-17 Luc, 24, 44-53*

En cet anniversaire de l’approbation de notre Institut et de nos Constitutions, nous faisons mémoire du jour où, dans le projet de rassemblement et la visée missionnaire de saint Eugène de Mazenod et de ses premiers disciples, l’Église a reconnu un «charisme» susceptible d’apporter une contribution unique et nécessaire à la vie du Peuple de Dieu et aux multiples besoins de salut de leur temps.

Aujourd’hui, nous posons ce geste de fidélité à nos racines et de reconnaissance à Dieu dans une culture locale, et sans doute occidentale, d’accommodements raisonnables². Nous nous ajustons à ces groupes humains qui choisissent nos milieux pour vivre une existence plus pacifique, plus juste et prometteuse.

Questions: une femme musulmane peut-elle exiger de consulter uniquement un médecin féminin? Un groupe d’étudiants peut-il réclamer un lieu de prière sur le campus universitaire pour vivre ses engagements religieux? Un adolescent peut-il être autorisé à porter sur lui dans un milieu scolaire un couteau qui fait partie de son identité religieuse? Une institution publique est-elle obligée d’offrir des services alimentaires qui respectent la diversité des normes religieuses des groupes? Ces questions et bien d’autres font actuellement l’objet de débats, de recours judiciaires, de manifestations.

Accommodements raisonnables

Certes, lorsqu’on parle d’accommodements raisonnables, on pense aux autres, aux étrangers qui se joignent à notre culture. Ils nous posent des défis en termes d’accueil et de respect de la différence. Ils éveillent notre capacité non seulement de les tolérer mais encore d’être suffisamment ouverts et réceptifs pour nous laisser changer par leur propre apport et leurs ressources culturelles et religieuses.

Or, les accommodements raisonnables sont aussi une réalité de notre vie quotidienne d’Oblats ou d’associés. Que ce soit dans nos milieux de travail, notre vie communautaire, nos familles, nous nous accommodons régulièrement de différences de points de vue, de sensibilités multiples, de divergences d’opinions et de convictions. La vie en société

¹ Supérieur de la Maison Saint-Paul, Ottawa. Homélie lors de la messe réunissant les Oblats de la région d’Ottawa-Gatineau au Séminaire universitaire pour le 181^e anniversaire de l’approbation des Constitutions.

² L’expression «accommodements raisonnables» est courante dans le discours social et politique au Québec aujourd’hui, et signifie des aménagements particuliers consentis à des personnes ou à des groupes les autorisant à vivre des pratiques qui relèvent de leurs cultures religieuses ou de leurs sensibilités de croyants afin de faciliter leur intégration sociale.

comprend un processus dynamique et complexe de respect de sa propre intégrité comme groupe et d'accommodements raisonnables pour s'enrichir de la diversité.

Saint Paul lui-même, dans ses lettres aux différentes communautés, appelle à des accommodements et à des conversions. Aux Colossiens, il écrit: «Revêtez votre cœur de tendresse et de bonté, d'humilité, de douceur et de patience. Supportez-vous mutuellement et pardonnez, si vous avez des reproches à vous faire» (3,12-13). Cette exhortation est cependant précédée d'une affirmation tout à fait fondamentale: «Puisque vous avez été choisis par Dieu, que vous êtes ses fidèles et ses bien-aimés». Il rappelle en d'autres mots aux Colossiens leur identité. Il leur présente à nouveau la vision de ce qu'ils sont appelés à devenir: «Et que, dans vos cœurs, règne la paix du Christ à laquelle vous avez été appelés pour former en lui un seul corps».

De fait, les accommodements raisonnables sollicités par les différents groupes exigent que l'environnement plus large, à savoir la société ou le pays d'accueil, ait une vision relativement claire de son identité, de son projet. Car là où tout risque de se gâcher, d'éclater et de se désintégrer, c'est lorsqu'il n'y a plus de vision, non pas une vision figée, rigide, passéiste, mais une vision en devenir, en construction, en conversation. Tout groupe est donc appelé à articuler constamment une vision de son identité et de son projet qui soit le fruit émergent de ses différences, de ses singularités, des besoins du monde, des urgences de son milieu.

L'Évangile de Luc nous présente une vision

Au cœur de ce débat de société, tout comme à l'origine de notre famille oblate, en compagnie de nos amis et collaborateurs, nous entendons l'Évangile de Luc. Force nous est de reconnaître d'entrée de jeu que nous, les Oblats, nous sommes en quelque sorte «chez nous» dans cet évangile, reconnu comme celui de la mission, du salut, des pauvres, de la miséricorde, de l'Esprit. Nous y puisons l'inspiration et l'élan de nos commencements tout comme la visée de notre mission aujourd'hui: «L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres, et aux aveugles qu'ils verront la lumière, apporter aux opprimés la libération, annoncer une année de bienfaits accordée par le Seigneur» (Lc 4,18-19).

Dans le passage que nous venons d'entendre, le Christ ressuscité relit son histoire à la lumière du projet de salut de Dieu: «C'est bien ce qui était annoncé par l'Écriture: les souffrances du Messie, sa résurrection des morts le troisième jour, et la conversion proclamée en son nom pour le pardon des péchés, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. C'est vous qui en êtes les témoins» (Lc 24,46-48). Jésus puise donc dans les Écritures le sens de sa vie pour mieux participer à la vision de Dieu, à la venue du Royaume. Reconnu comme prophète par ses contemporains, Jésus a réalisé le projet de Dieu en manifestant à la fois une radicalité sans concession – ce qui lui a valu la mort –, mais encore une sagesse conciliante qui l'a motivé à exercer compassion et miséricorde puisque «ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades» (Lc 5,31).

Jésus a donc une vision. Elle repose sur son identité qui, chez Luc, est confirmée lors de son baptême tout comme à la transfiguration: il est le Fils bien-aimé du Père venu chercher et sauver ce qui était perdu. Cette vision comme son identité se précisent au fil de ses engagements, de ses conversations, de l'adversité, des besoins qu'il rencontre autour de

lui. Il découvre tout autant qu'il réalise le Royaume par ce qu'il voit autour de lui tout comme par les effets de ses actes. Aux gens qui l'interrogent sur son identité, il répond: «Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu: les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres, et heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi» (Lc 7,22-23).

Au coeur même de la mission qu'il poursuit, Jésus consent donc à être un signe de contradiction: un prophète à la vision large et généreuse, animé d'une passion radicale et inconditionnelle pour le Royaume, mais encore d'une compassion qui se fait pardon jusqu'au bout. Bref, Jésus est l'homme d'un projet tout comme il est prêt à bien des accommodements pas toujours raisonnables pour aller chercher ceux qui semblent perdus ou exclus. Ce sont les pauvres aux multiples visages auxquels il donne la préférence parce qu'il y a urgence.

Répondre aux besoins de salut

«C'est vous qui en êtes les témoins» (Lc 24,48). Nous sommes les témoins de Jésus, du Christ mort et ressuscité, et nous participons à sa mission dans le monde d'aujourd'hui. Nous collaborons à son projet de salut, à l'avènement du Royaume de Dieu. Comme Oblats, nous avons pour vocation de «coopérer avec le Christ Sauveur», aimait à affirmer notre fondateur, saint Eugène de Mazenod.

L'histoire de notre Congrégation est en réalité une longue tradition d'audaces prophétiques et d'accommodements raisonnables pour mieux répondre aux besoins de salut, aux urgences, pour demeurer fidèles à notre charisme et répondre à l'évangélisation des pauvres aux multiples visages. Nous n'avons jamais été doctrinaires sur la nature de notre mission en nous concentrant sur un service particulier, mais nous avons voulu que les pauvres influencent notre identité comme notre mission tout en ne perdant pas de vue la visée du Royaume. C'est ainsi que notre charisme, comme notre mission, est devenu multiforme et polyvalent.

De la sorte, notre avenir reposera sans doute à la fois sur l'audace à répondre aux besoins contemporains de salut et sur notre fidélité à répondre aux urgences des communautés chrétiennes. Les deux sont nécessaires et complémentaires. En nous accommodant aux besoins ecclésiaux, nous serons témoins dans ce monde de la communion que crée et féconde l'Esprit entre les humains et avec Dieu. Ce témoignage est plus que jamais indispensable dans des sociétés où l'on a du mal à apprendre à vivre avec des différences, avec des étrangers, avec l'altérité. Pour être fidèles à notre identité, tout comme au Christ mort et ressuscité, il faut prendre le risque d'assumer le prophétisme originel de nos options fondamentales, la radicalité de la vision évangélique, proclamés dans la synagogue de Nazareth.

Les paroles du Christ ressuscité éclairent notre chemin. «Rappelez-vous les paroles que je vous ai dites lorsque j'étais encore avec vous». La Parole de Dieu demeure la source à partir de laquelle nous donnons du sens à ce que nous vivons, elle s'offre à nous comme manifestation de la culture du Royaume dans laquelle nous voulons vivre la mission. Il importe donc qu'elle occupe une place centrale dans notre quotidien communautaire. Puis, «demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force venue d'en haut». Nous demeurons «dans la ville» pour recevoir l'Esprit. Notre loyauté repose donc sur l'écoute et la réception de l'Esprit qui nous éveille à l'action de Dieu dans le monde et

nous donne l'énergie pour vivre les audaces d'une Bonne Nouvelle déjà présente parmi les pauvres.

Car notre identité comme notre mission, notre histoire en témoigne généreusement, ne sont pas menacées par les risques que nous prenons et les accommodements que nous vivons. Au contraire, les deux contribuent à approfondir notre communion et s'inscrivent directement dans la fidélité au Christ prophète et sage. Bonne Nouvelle, il l'est encore aujourd'hui car il nous envoie pour dialoguer avec les autres, quels qu'ils soient, afin de vivre ensemble et bâtir une terre nouvelle. Dans cet horizon, tout devient opportunité et épiphanie potentielle du Royaume: «Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez!» (Lc 10,23), car «Cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit» (Lc 4,21).